

Dis, pépé, qu'est-ce que t'as fait pendant la guerre ?

... alors, pendant que j'ai le temps et avant de
devenir gaga, on ne sait jamais, j'ai écrit ces
quelques pages pour prévenir cette interrogation.

Nice, mars 1981

A Georges, Evelyne
En souvenir des temps difficiles
Affectueusement
Papa

Le départ pour Neuf-Brisach, Haut-Rhin

A Tournus, en cette année 1937, au conseil de révision, nous nous présentons à sept, c'est ce qu'on appelle la classe creuse, un drôle de nom. En 1917, sur le front, c'était l'année des grandes offensives, aussi les permissions étaient rares !

Ce premier septembre 1938, en gare, je me retrouve seul de Tournus et comme compagnon de voyage, un conscrit de Bayet, Paul Jacob. Nous devons être le soir à Neuf-Brisach, en Alsace. C'est le 42^{ème} Régiment d'Infanterie de forteresse qui va nous héberger pour deux ans. C'est ce que dit la loi, mais avec les éclats de voix féroces de l'autre fêlé, celui qui commande le Grand Reich, cela paraît douteux. On verra, je n'ai pas dit : on les aura, nuance.

On rameute des gars partout, par exemple à Chagny, beaucoup à Montceau-les-Mines, le Creusot et les environs. Pas dans la Côte d'Or, ils doivent les réserver pour les vendanges. Par contre, ceux du Doubs, de la *Haute-Patate*¹ et du Territoire de Belfort sont priés d'apprécier le confort des banquettes en bois des wagons du P.L.M.²

Comité d'accueil en gare de Neuf-Brisach ; un ancien passe parmi nous et inscrit les musiciens, j'en suis. Alentour, c'est la rase campagne. A gauche de la gare, une escargoterie, puis ce sont les anciennes casernes allemandes ; c'est le quartier Abbatucci, encore un Corse qui a dû faire du zèle. Elles forment un grand quadrilatère, au centre, un petit bâtiment : les cuisines. Peu de monde, car il y a exercice d'alerte sur le Rhin. Nous sommes répartis en compagnies ; je suis à la première compagnie de mitrailleurs, avec Jacob, Bonouvrier un coiffeur de Buxy, Simon de Chalon-sur-Saône.

La soupe est infecte, ne parlons pas des haricots, tout le monde connaît. Mais préparés de cette façon, c'est pas possible. Les charançons bien cuits avec, en triant, tu arrives à manger un peu. Les lentilles, pas question de les trier, je me demande même si les cuistots ne faisaient pas mijoter les sacs avec ; ça se présente sous la forme d'un magma noirâtre, gluant. Mais la grande spécialité, c'était quand même les pois cassés. Inépuisables, ils étaient mangeables ; par contre, quand vous voyez arriver parfois quatre fois par semaine sur la table cette purée verte, le meilleur estomac demande l'armistice et sans conditions.

1 Mot incompréhensible

2 Ligne de chemin de fer Paris Lyon Marseille via Dijon, avant la création de la SNCF.

Parlons pas de la viande, l'armée ayant certainement signé un contrat de longue durée avec Kléber-Colombes, les pneus, le meilleur couteau perdant son fil dessus. On allait donc acheter une paire de *gaudarues*³ fumés à la cantine, avec un morceau de pain, le déjeuner était terminé. C'était le menu de la CM1 et de la CM3 ; chaque semaine, par roulement, une compagnie assurant la subsistance de tout le régiment.

Cela s'améliorait avec la CM4 et la CHR (compagnie hors rang dont faisait partie la musique), et devenait bon avec la CM2, la compagnie des sports. Avec elle, beefs, frites, poulets, œufs apparaissaient, correct. Comme chaque compagnie recevait le même budget pour les achats, il était clair que certains devaient jouer à la fourmi pour se préparer une bonne vieillesse. Il y avait par exemple parmi nous un sergent-chef qui changeait souvent de moto, et toujours plus fortes et belles. Fallait voir son uniforme, du sur-mesure, un soigneux sur tout ; j'ai vu ses rapports et autres états quand, un an après, je fus au secrétariat du Capitaine Rozières : les traits bien tirés, les chiffres alignés, une belle écriture, ça inspire confiance un gars pareil, mais pas aux arpions du copain Jacob.

Un mois après notre arrivée, nous avons vu arriver des pleines charrettes de boules de pain -certainement un stock oublié, moisies, dures comme de la pierre. Ajoutées au menu cité plus haut, le résultat est que notre sang a commencé à poser des jalons pour entrer dans la résistance. On se réveillait le matin avec des bonbons à liqueur plein la tronche, des démangeaisons partout. Le Paul Jacob, lui, ce fut l'inverse : aux panards, il a pris le coup ; des furoncles énormes entre et sur les arpions, il ne pouvait plus marcher. Un matin, il rentre de l'infirmerie en pleurant : un salopard de jeune toubib lui avait enlevé l'ongle du gros doigt sans l'endormir.

Le lit est bon. Le lendemain, on nous habille, nous sommes en bleu horizon, pas assez de tenues kaki, elles viendront plus tard. C'est l'instruction qui commence. C'est l'instruction qui commence avec le pas cadencé, le maniement du fusil, les marches. Il y a la cantine où l'on va boire un bock de temps à autre. On y trouve les éternels soiffards devant le litre de rouquin. Au comptoir, quelques sous-offs sanguins, grosses bedaines que le ceinturon contient à peine ; le képi avachi, toute cette bonne équipe se dope au pernod. Quel bon observateur que celui qui les caricature dans l'almanach Vermot. Ce qu'ils peuvent débiter comme conneries une fois allumés dépasse l'imagination. Le gérant est l'un des leurs d'ailleurs, en retraite sûrement. Un sévère, l'oeil fouineur, mais qui a parfois des défaillances.

Lors de notre départ à Chagny, avait embarqué un petit gars des environs de Toulon-sur-Arroux. A peine il parlait quelques mots de français, mais un patois alors ! Sa passion : le chocolat Toblerone ; un délicat... Pas de bruit, une ombre, il y a longtemps que le cantinier a renoncé à le comprendre. Mon gaillard aligne ses achats

3 Mot indéchiffrable

sur le comptoir, paie, pas un mot. Comme on le questionne, il sourit car, en fait, il lui pique un chocolat en plus chaque fois. Je vous disais, pas un râleur ; aussi les sous-offs se le repassent pour les pires corvées, rien de plus facile... mais s'ils savaient que mon zèbre pisse dans leur jus du matin !

La femme du gérant est d'un joli gabarit, un buste à l'ancienne, un balcon de toute beauté qui fait bien des envieux. Juste un mince sourire sous les compliments. Le gagnant : un gros lourdaud d'adjudant, le meilleur copain du patron, comme toujours ; ça se quitte le soir avec de grandes claques chaleureuses dans le dos. Là, son œil exercé toujours à l'affût ne lui sert à rien et il trimballe sa paire de cornes apparemment sans aucune fatigue.

Un mois et demi après, j'entre à la musique, c'est une autre vie. Le matin, dans les brouillards de novembre, on devine les potes qui s'exercent au défilé et on se recouche. Exercice individuel à l'instrument et à dix heures, répétition avec le chef. Ancien chef de l'orchestre symphonique du Sultan du Maroc, Marin Bouët il s'appelle. Un maigre, belle tête, des yeux noirs perçants, aime la qualité. L'après-midi, même programme. Quand il estimera que son harmonie sera homogène, nous ne le verrons qu'une fois ou deux par semaine. Ce sont alors d'interminables belotes, tarots, le temps est long.

Un jour, Gamelin, le Chef des Armées, vient nous voir, et d'autres encore. Nous voyons le retour des classes 35, 36. Heureux de retrouver la vie civile, certains se sont mariés et voilà qu'il faut de nouveau tout abandonner. De Tournus, arrivent Chaumont, Badoux, ils râlent. Nous suivons des cours de brancardage, puis de transmissions : il faut apprendre l'alphabet morse. Pose de lignes téléphoniques : l'état des fils est à l'image de notre habillement. Nouveaux postes de radio, mais il ne faut pas un trop haut obstacle, sans quoi tu causes avec le diable et il ricane. Transmission de messages avec des fanions. En cas de coup dur, les méchants, en face, il en existe partout, vont se payer le plaisir de démonter les deux guignols qui gesticulent ; 14-18, quoi, manquent plus que les pigeons voyageurs et nous y serons.

Le dimanche, c'est la promenade. Neuf-Brisach est dans une enceinte fortifiée par Vauban. Dans les fossés des fortifications, des milliers d'escargots. Nous avons un bistrot préféré parce qu'il y a un billard. Le patron, énorme, crâne rasé, sera fusillé en 40 : un espion. Nous allons souvent au bord du Rhin, vers le pont de bateaux. Il y a la forêt de la Hardt. Lorsque le soir tombe, des centaines de lapins, de lièvres s'ébattent, viennent même jusqu'au bord de la route. Il y a des faisans magnifiques.

Noël arrive, c'est la permission ; bien content de retrouver l'atmosphère familiale, mais que c'est court ! Je vais repartir avec un vélo. Au printemps, avec une permission, je vais parcourir l'Alsace jusqu'à Strasbourg. Elle est belle cette région,

particulièrement au début de l'été. Les routes sont bordées d'arbres fruitiers : cerisiers, pommiers, surtout des pruniers dans les champs, quand tout est en fleurs, joli. Il y a aussi les grands champs de tabac, de houblon. La belle saison arrivant, le jeudi, samedi ou dimanche, les concerts commencent. Souvent, nous allons à Colmar, le Haut-Königsbourg et son château bien conservé, Saint-Hyppolite, Kayserberg, les villages des Vosges, jusqu'à Mulhouse même. On saute dans les camions et en route, ceci jusqu'au mois d'août. C'est qu'Hitler en veut de plus en plus et en ce début de mois de septembre, c'est la déclaration de guerre.

Septembre 1939, Mackenheim

La musique est dissoute, nous retournons dans nos compagnies. Le régiment va prendre ses positions. Pour moi, pendant quinze jours, je vais être secrétaire du Capitaine Rozières. Puis je suis muté à la CHR. On nous donne à chacun deux paquets de balles, j'ai récupéré un ancien mousqueton de 14/18, le canon est tordu. Je ne suis pas capable de mettre une balle dans un journal à 50 mètres, mais il fait du bruit. Nous embarquons et nous nous retrouvons à une vingtaine à Mackenheim, village au nord de Warkosheim où se trouve le P.C. du 42^{ème}. Entre le Rhin et le canal du Rhône au Rhin, tous les habitants ont été évacués. Nous sommes chargés du ravitaillement des casemates. Un ancien lieutenant de 1914 nous commande. A l'entrée du village une épicerie, nous sommes logés dedans. Dans le grenier, je découvre une belle pipe allemande. Le propriétaire était donc dans l'artillerie. Quand le personnel d'une batterie avait fini son service, chacun emportait en souvenir une pipe. Sur le fourreau en porcelaine étaient inscrits tous les noms, une tradition. En cette année 81, elle est toujours en place dans la salle de séjour.

Un balcon ceinture le clocher de l'église, c'est notre observatoire où il faut être présent jour et nuit. Pour l'instant, nous assurons la relève dans un abri bétonné. Des équipes en construisent d'autres. On est bien au bord du Rhin en ce mois de septembre, on piège les lapins dans la forêt. Un soir, vers les dix heures, arrive une équipe et l'on entend : « défense de fumer, de causer ! » Des cornières sont déchargées et, à grands coups de masse, enfoncées entre les dalles de la berge, elles serviront à soutenir les barbelés.

Les Boches doivent rigoler car eux-aussi font le même travail, mais en plein jour. Notre blockhaus a bien 80 cm d'épaisseur au toit. Qu'il pleuve et l'eau coule sur nous par les nombreuses fissures : il a été mal coulé. Dans le ravin, derrière la digue, nous avons bricolé un abri de rondins, à l'abri des hauts peupliers ; nous couchons dedans : pas une goutte d'eau ne filtre du toit de terre. Nous allons nous baigner dans l'un des bras de l'Ill. Un Alsacien nous montre comment attraper des faisans avec du maïs. Mettre détremper les graines pour pouvoir mettre de gros hameçons solidement retenus par du gut, le tout bien camouflé. En face, côté allemand, tout est bien calme aussi, c'est le Limburg. Au sommet d'un escarpement, les ruines d'un vieux bourg, juste en-dessous, à la binoculaire on voit les Fritz construire un abri souterrain. Puis c'est la guerre des banderoles avec les slogans. Une nuit, un énervé nous envoie quelques pruneaux, immédiatement la casemate à notre gauche riposte et au canon. Pendant près d'un quart d'heure, c'est le feu d'artifice puis le calme revient. Au matin, on s'aperçoit que tout un angle de la casemate allemande en face de nous a sauté. Prudemment, des têtes se montrent. Un Alsacien demande pourquoi ils ont tiré ; l'un d'eux a trop bu de schnapps.

Nous sommes relevés et nous regagnons le village. Ce séjour dans les bois

m'aura fait du bien à la gorge, j'ai les amygdales sensibles. A part la garde, c'est le jeu de tarot qui fait fureur. Un soir, nous sommes en pleine partie, on voit entrer quatre gars. Il y a Courvoisier de Besançon, Barré de Pontarlier, les deux autres je ne me rappelle pas. Torses nus, à la ceinture pendent des grenades. Un poignard à large lame tiré d'une baïonnette d'ancien mousqueton complète l'armement. Ils veulent absolument nous emmener traverser le Rhin à la nage et attaquer une casemate, histoire de voir ce qui se passe à l'intérieur et aussi de se remuer le sang. Pas besoin d'être bourguignon pour s'apercevoir qu'ils ont forcé sur la mirabelle, et salement. Autant causer à des sourds et ils deviennent mauvais, même. Courvoisier, je ne sais pas, mais Barré je l'ai vu nager, content comme tout quand il avait fait trente mètres sans s'arrêter. En ce moment, le Rhin est à son étiage normal, c'est à dire qu'il coule vite, plus vite encore que la Saône quand elle est en crue. Où nous sommes, il fait plus de cent mètres de large. Je vois mes quatre gars se mettre à l'eau dans la nuit noire, pleins comme des œufs, le poids de la dizaine de grenades voulant absolument leur faire visiter le fond du chenal, ils ne tiennent pas deux minutes. Après de longues discussions, ils vont repartir en colère. Nous les suivons, ils prennent le chemin de la cuistance où les gars vont s'en charger. Le matin, surnagent des vapeurs, tout juste s'ils se rappellent.

Nous mangeons rarement à la gamelle car il reste beaucoup de poules, canards, pigeons, cochons en liberté ; même une vache va apparaître, meuglant, elle a trop de lait, l'un de nous s'en occupe chaque jour. La grosse attraction, c'est la capture d'un cochon. Une autre aussi, c'est le harnachement du mulet, c'est lui qui traîne le ravitaillement des postes. Dès qu'il sort de l'écurie, il sent la corvée. Aussitôt attaché à un anneau, dans la cour, il se colle contre le mur, et va le sortir ! La combine, on la trouve, nous tenons une planche contre le mur. L'un prépare le bât et à deux ou trois, on arrive à le décoller, une fois bâti, il ne bronche plus, il accepte son sort.

L'hiver arrive, les journées sont longues. Un jour, nous voyons une compagnie passer sur la route, un gars me fait signe, Perret, un bon copain de la bande des vieux de Tournus. Leur capitaine est Keller, mon ancien directeur de collège. Presque toutes les nuits, l'équipe des cuistots distille. Il y a deux alambics, des merveilles de fabrication, en cuivre rouge, un privilège de l'Alsace. Tous les fruits de l'été sont mis à macérer dans de longs fûts, il en sort une gnôle formidable, ils se ramassent de ces caisses ! Un matin, nous allons en trouver un affalé dans une grande marmite, le feu dessous, une histoire à brûler vif.

Voici Noël. Je suis de permission. Je vais partir sans mon dessin. J'avais fait une grande reproduction de mon neveu Jeantou. Le temps de chercher un tube de carton pour qu'elle puisse arriver sans casse, un gars avait laissé tombé dessus une tache d'huile, cette colère. Je vais partir avec l'unique pantalon kaki de rechange. Veste de 14/18, elle est bien l'armée française. A la gare de triage de Port d'Atelier,

on verra de tout, mais le champion, c'est un troufion entièrement en civil, un beau costard en velours, feutre noir.

La joie de revoir la famille, les copains, certains pour la dernière fois, hélas, pour un des frères Janvier, Ribollet, Présent qui mourra à Neuengamme, Gaudillat fusillé par les Allemands sur une route de l'Ain. J'ai retrouvé Paul Jacob, on décide de rester deux jours de plus, au retour, personne ne dira rien. Si je pouvais me douter que cette permission serait la dernière, pour longtemps. D'ailleurs, avec cette drôle de guerre, on s'aperçoit qu'il reste pas mal de monde, certains démontrant qu'ils sont indispensables pour la production, tout juste au bout de huit jours si tu n'es pas considéré comme un intrus.

On retrouve Mackensheim sous la neige et les jours s'étirent, longs. A l'automne, tous les postes au bord du Rhin avaient reçu une oie, excellent pour la garde. Familière, gentille, la nôtre ne manquait de rien. La journée, elle descendait barboter dans le fleuve, la nuit, suivant inlassablement le gars de garde. Quand elle fonçait, cou tendu, en sifflant, c'est qu'elle avait senti longtemps avant nous la patrouille de contrôle. Elle est passée à la casserole pour Noël, malin.

En février, je vois arriver le sous-chef de la musique du 42^{ème}, Loupré, hautboïste aussi. Il veut reformer une musique et fait le tour des cantonnements. On se retrouve une trentaine à Grösenheim, logés chez l'habitant. Des gens bien gentils, mais pour en jacter une en français, tu repasseras. C'est le plus jeune des deux gars, douze ans, qui sert d'interprète. Il est heureux, apprend le solfège et s'essouffle sur la trompette du copain. A part les répétitions, nous avons à monter la garde de nuit : il faut surveiller cinq fûts d'essence, vides !

Une dent me chatouille ; comme je me méfie des dentistes militaires, pas des tendres, je vais à Colmar, chez un civil. Je rentre avec Loupré que j'ai retrouvé dans une rue. Il gèle, et dur, ma gencive saigne. Vers les deux heures du matin, on me réveille pour monter la garde, pas question. J'apprendrai que deux Alsaciens se sont tapés la corvée, service ils sont.

Au mois d'avril, branle-bas de combat, toute la compagnie CHR va camper dans une forêt proche, pendant quinze jours. Puis la musique est dissoute et avec un copain, nous retournons à Mackensheim. Une compagnie de génie a creusé un abri dans le jardin, à côté de l'épicerie : du travail bien fait, solide. Il faut que je parle de la ligne Maginot qui se compose ainsi. Sur l'ancien chemin de halage qui longe la rive gauche du Rhin, des casemates et des petits blockhaus, ceux-ci protègent les flancs des casemates. Ensuite, la forêt. Environ à cent mètres de celle-ci, la deuxième ligne de défense. Les ouvrages sont reliés par une tranchée qui doit être occupée par les troupes de couverture. Enfin la troisième ligne constituée aussi de casemates mais très espacées. Ainsi, celle qui est adossée au village n'est pas terminée, il manque la

tourelle de tir.

Dans la plaine, tous les arbres fruitiers ont été coupés et laissés sur place, on verra l'importance plus tard. Derrière nous, adossées au canal, des batteries de 75. Plus en retrait, les gros calibres 155 longs et courts, certains dissimulés dans des fermes bétonnées. Traverser le Rhin sous un tel feu ne sera pas facile pour l'adversaire.

Ce mois de mai est chaud, on joue au lézard, je sculpte une canne, elle est bien avancée. Puis la bagarre se déclenche dans le Nord, rien de nous ne bouge, tout est calme. Juin, le repli de Belgique, Les événements se précipitent. Je revois Courvoisier entrant dans la salle à manger : « les Allemands sont à Paris ! », il pleure. Ils ont tout tranquillement contourné la ligne Maginot. Ils ont bien essayé du côté de Bitche, nous le savons, c'est un fiasco, nous pensons donc que cela sera encore plus difficile vers nous. Dans notre abri bétonné, où j'ai passé une partie de l'automne dernier, se trouve le Sergent Bollet. Notre ancien de CM1, l'ami de tous, un sportif qui voit clair. Tous les jours, nous nous téléphonons. Il nous signale une grosse animation de l'autre côté et un matin, il nous signale que les Allemands ont enlevé leurs barbelés pendant la nuit, nous sommes le treize juin. Il se demande ce qu'attend le commandant pour déclencher l'artillerie car il doit y avoir une forte concentration de troupes dans cette immense cuvette juste au pied du vieux château. Le PC de Marckensheim répond évasivement, un sergent se permettant de donner des ordres ! Nous, pauvres billes, on sent qu'ils vont nous tomber sur le dos, une impression désagréable. Déjà, le ton de la radio a changé. Il y a surtout une femme qui nous balance de ces choses sur un ton méchant. Mais où sont-ils avec leurs chars, rien ne filtre. Par un copain du PC, Bollet nous dit qu'ils seraient près de Dijon, un comble.

Le 14 juin, vers les onze heures, un coup de téléphone : les adieux des gars d'une batterie voisine, toute l'artillerie décampe faire barrage dans les Vosges, un comble. Nous pressentons que bientôt ce sera notre fête.

15 juin 1940, l'attaque du Rhin

Encore une belle journée qui se prépare. 7 h et demie, après le jus, je commence à me raser. 8 h pile : le tonnerre éclate. Ma glace, pendue à la fenêtre, vibre. Ils bombardent les première et deuxième lignes. Je fonce au clocher. Le tir se fait de plus en plus précis sur les casemates, réglé en toute tranquillité certainement depuis le vieux château, observatoire idéal. Quelques obus tombent vers nous, rares, nous ne semblons pas les intéresser pour l'instant. Nous sommes pendus au téléphone, enfin Bollet ! Il est dans l'abri de rondins avec ses gars, on l'entend à peine, c'est infernal, le chaos. Les Allemands ont mis en position des pièces à quatre tubes, presque sur la berge et tirent sans arrêt dans les créneaux de tir des casemates et blockhaus. Vers les neuf heures, silence, un rescapé nous dira que c'est vers cette heure-là qu'un obus est entré par le créneau où tire Bollet, le tuant ainsi que deux autres copains. A deux, ils s'en sont tirés, ayant été chercher une caisse de munitions dans l'abri. On voit, du clocher, les fusées demandant l'artillerie, pauvres gars, s'ils savaient. Près de nous, il est resté un seul canon de 75, les artilleurs n'ont pas voulu partir, sentant la trahison, car c'en est une. En peu de temps, ils vont vider leur caisson à munitions et quoi faire ?

Nous, nous cherchons notre vieux lieutenant disparu. Il arrive une chenillette, un jeune lieutenant est allongé dessus, sans casque, ils vont faire une reconnaissance. Quand on lui fait remarquer que ce n'est pas très prudent, il hoche la tête. Il se cramponne comme il peut, dans une main le gros revolver d'ordonnance de 14/18. Une heure après, la chenillette revient, plus d'officier, tué. Un avion français paraît, volant bas, il vient prendre la température, c'est un Léo. Quand il survole la forêt, il est accueilli par une bordée de D.C.A. Jugeant le coin malsain, il n'insiste pas et disparaît, ce sera le seul. Vers les dix heures, ce sont les avions allemands qui viennent nous rendre visite. D'abord les gros trimoteurs Ju 88 en alu ondulé. De chaque côté du fuselage, deux grosses boules retenues par des câbles, elles sont larguées devant les casemates de deuxième ligne, des fumigènes ; puis ce sont les bombes, tout est prévu. La terre tremble. Les stukas maintenant, ils plongent en faisant hurler leur sirène, lâchant leurs bombes, un boucan. Evidemment, vers nous, pas un chat dans la tranchée, pas pensé. Nous sommes là, quinze, impuissants que faire avec dix fusils, un fusil mitrailleur. On se poste un moment devant le village mais on ne voit rien avec tous ces arbres abattus qui sont autant de pièges. On revient sur la route qui permet une vue plus dégagée.

Sur le Rhin, la canonnade s'éteint. Je bourre une musette d'effets, je vais à la cuisine en préparer une autre de sardines, chocolat, biscuits, paré. Les bâtards qui nous ont mis dans ce pétrin, ce Gamelin et autres galonnés bien propres qui paradaient dans la cour du quartier Abbaticci, et moi qui leur faisait de la musique, con ! On n'en voit plus un maintenant, heureux pour eux d'ailleurs. Vers midi, du clocher, on distingue des mouvements à la lisière de la forêt, les canons remettent la

sauce sur la deuxième ligne. Il nous tombe dessus quelques obus de 77. L'un sur la route, il n'égratigne même pas le bitume. On mange un morceau sur le pouce, le feu est moins violent dans la plaine. Puis plus de canons, les fantassins devant s'approcher des casemates. Dans l'après-midi, derrière l'épicerie, deux cuistots s'amènent avec un mortier de 81 et quatre torpilles ; où ils ont dégoté ce matériel ?, mystère. Il y a la plaque de couche, le tube, mais pas le bi-pied et l'appareil de pointage, aucune importance. Ils en ont un bon coup dans le tarin. Le plus costaud, un boucher dans son tablier blanc, tient le tube à plein bras dans une inclinaison au pif. Quelques secondes d'attente, belle explosion sur le coin du toit de l'église, trop court. Les copains qui sont dans la casemate à côté vont apprécier s'ils apprennent que le coup vient de nous ! Le tube est incliné un peu plus, comme il est placé juste dans l'axe du clocher, sûr que celui-ci va dérouiller. Boum, deuxième torpille, elle passe, les deux autres suivent, dans un angle différent, que chacun profite de la situation.

On apprendra plus tard que dans une casemate en face de nous, se trouvent Ilebret un Alsacien et le fameux T..., un petit maigre, une boule de nerfs, tout en gueule, comme les crapauds. On n'entendait que lui pendant l'exercice, dans l'immense cour du quartier, un roquet, sergent-chef. Ilebret est plus grand, maigre aussi, des muscles d'acier. On l'a vu remettre seul sur ses roues un char à banc alsacien. Ils sont presque encerclés, dans un coin, T... pleure. L'Alsacien lui administre une bonne série de calottes, sort le trépied, la mitrailleuse, monte le tout sur toit de la casemate et fait feu. Qu'est-il devenu ? Quant à l'autre, s'il a sorti sa peau intacte, il doit raconter ses exploits dans quelque stalag.

La nuit tombe, nous sommes allongés derrière le talus de la route. La fusillade se calme. Rien ne bouge sur la route de Mackenheim au sud, rien non plus côté nord vers Artolsheim. Nous allons sur les bords du canal qui est à cinquante mètres derrière nous, rien ne vient en renfort, on a espéré jusqu'au dernier moment, c'est foutu. Vers minuit, arrive un lieutenant, jamais vu. On va faire une reconnaissance dans le village, six volontaires, j'en suis. J'ai droit à un fusil mitrailleur, un copain me rappelle en vitesse comment ça fonctionne, on démarre. Avant, nous convenons d'un code avec nos lampes à feux verts et rouges. On fait bien répéter car avec cette bande sérieusement allumée à la mirabelle ! Départ par la rue centrale, l'unique d'ailleurs. Lieutenant devant, correct, nous respectant l'intervalle. On rase les murs en silence. C'est lugubre un village mort, pas un bruit. Parfois un chat nous file sous les pieds. Je me méfie, non pas des Fritz : pourquoi se risquer de nuit dans un bled, ils doivent attendre sagement demain et, de plus, ils doivent être fatigués mais pas ce lieutenant. Porteur du F.M., je viens juste derrière lui et, au cas, j'ai mon Lüger dans ma poche, armé ; c'est un cadeau de Gaudrillat, lors de ma première permission. La sortie du village, rien, on rentre. Les signaux, tout va bien. On va dans l'abri ramasser quelques affaires oubliées, terminé. Un cuistot m'interpelle : « Bébert, quel F.M. tu avais ?, - Je ne sais pas, regarde. » Examen rapide, c'est un engin qui sortait de révision, il n'avait pas de percuteur ! En cas de

coup dur, nous étions frais. On en a vu de chouettes, ce n'est pas fini.

Deux heures du matin, le galonné décide de faire du tir de harcèlement avec balles traçantes. On ne voit pas bien l'intérêt, juste bon à nous faire repérer comme fait justement remarquer Jean Simon, un bon copain de Chalon-sur-Saône. Il devait mourir en 44, rapatrié in extremis, je l'ai su trop tard. On arrose consciencieusement les alentours pendant un quart d'heure. La réponse, nous l'avons dans les minutes qui suivent. Pendant une demi-heure, nous allons recevoir une avalanche de mortiers. Quand elle cesse, pas un blessé, nous sommes couverts de terre, la chance. Rien de plus déprimant que ces torpilles. Vous l'entendez venir quand elle plonge, un bruissement, c'est pour qui ? Trop long, elle s'enfonce avec un floc dans les berges meubles du canal, trop court, elle déracine à moitié un arbre fruitier à trois mètres de moi. Puis tout se calme. La nuit est douce, nous somnolons un peu. L'aube se lève, tous les copains sont là, manque le lieutenant, la gourance. On s'ébroue un peu. Je suis allongé près du F.M. Derrière moi, trois ou quatre mousquetons en vrac. Un gars en dégage un en tirant sur la courroie, le coup part et la balle me rabat le casque sur les yeux. Quel est le fumier qui a laissé le fusil chargé ?

Vers six heures, un copain me pousse et me dit : « Regarde ce culotté ! » Tranquille, sur la route venant d'Atolsheim, un frisé casqué, le fusil en bandoulière arrive à bicyclette, ce n'est pas vrai ! Il est à cinquante-soixante mètres, ma rafale le prend bien. Il est vidé du vélo, les bras écartés, tiré en arrière comme un pantin. Je jubile, pas longtemps. C'est le signal, le tonnerre s'abat. Adossés au canal, allongés sous les petits arbres fruitiers, ils nous voient mal. Par contre, nous, très bien. L'un est à l'angle de l'épicerie mais ne peut pas faire grand chose, à moins de grimper sur la route, de se découvrir. D'autres tirent de la fenêtre de la cuisine et de celle de la chambre, au-dessus. Quelques rafales et ils se calment. Pareil pour ceux qui sont dans la maison vis à vis de l'épicerie. Ils tirent aussi de derrière notre abri, mais c'est trop haut, on entend dans les branches. Sûr qu'ils vont changer d'instrument, en revenir aux mortiers ou alors nous encercler tranquillement,, pas besoin d'être grand stratège. C'est pour cette raison que de mon côté, je surveille attentivement l'angle de l'épicerie, étant la dernière maison de Markolsheim. S'ils doivent attaquer, c'est par là qu'ils vont déboucher et non pas par la rue centrale qui est juste en face de nous. Nous sommes bien calmes, étrange. Un coup d'oeil rapide à gauche. Un copain, tambour à la clique, met des balles dans les chargeurs et cause tout seul. Barré, près de moi, recharge le F.M. Jean Simon s'est écarté sur notre droite pour mieux surveiller. Le bruit est infernal, les balles sifflent mais viennent de derrière, cette fois nous sommes cuits ; mais non. On aperçoit des territoriaux, d'où sortent-ils ? Ils ont installé une mitrailleuse sur la digue du canal et tirent sans discontinuer. Ils nous font signe de venir les rejoindre. Nous ramassons nos affaires et du vent. Rapidement, ils nous disent de prendre position dans une ferme et un petit bosquet qui sont à environ cinq cents mètres ; ensuite, ce sera à nous de les couvrir dans leur repli, ce qui est fait. Les Allemands commencent à s'infiltrer, au loin, de chaque côté.

Une soif terrible, la plupart des bidons sont pleins de mirabelles ; on plonge dans la cave et on découvre un tonnelet de petit vin frais, quel plaisir. Il ne faut pas rester là, un avion de reconnaissance rôde. Il nous faut gagner la forêt, un bon kilomètre, nous pourrons mieux voir venir. Une fois en lisière, on mange un morceau et on voit. Sur cette plate plaine d'Alsace, il en débouche de partout, du nord au sud. Une fois passé le canal, ils se regroupent en sections et en avant. Pour nous, il nous reste quatre chargeurs pleins et peut-être deux cents cartouches, peut-être deux minutes de tir. Nous avons abandonné les lourdes caisses de munitions sous les arbres. On tire la mitrailleuse sur une petite charrette et repli, bien le diable si on ne tombe pas sur une troupe organisée, nous ne sommes pas seuls tout de même. Nous marchons peut-être une heure dans la forêt et arrivons à un carrefour, une petite maison dans un coin, repos.

Arrive un lieutenant, il est en bleu foncé celui-là, jamais vu. Il nous jauge, nous aussi car on se rappelle la nuit que son collègue nous a fait passer. Il commence un baratin, que nous allons faire un rempart de nos poitrines. Nous lui faisons remarquer que le rempart devrait commencer par l'artillerie, sur le Rhin, s'il pouvait nous indiquer où elle se trouve ; que, de plus, il nous reste une minute ou deux de feu, alors. On entend ricaner alentour. Il commence à décrocher, pas rassuré. Il ne fait pas dix mètres qu'une rafale de F.M. se niche dans un arbre à côté de lui. C'est un gars de Besançon qui a fait le coup, alors là notre galonné s'enfonce vite fait dans la forêt, disparu. On décide de la route à prendre. Le petit avion allemand est toujours là, surveillance ; l'erreur est de ne pas se mettre à couvert. Avec ce que nous venons de vivre depuis hier matin, l'excitation, la colère, pour ma part, je suis sourd ainsi que tous les copains avec toutes ces détonations. Avec un peu de sang froid, pourquoi ne pas avoir interrogé ces deux lieutenants fantômes, le dernier, seul, à ce carrefour dans les bois ?

Un seul obus arrive, explose sur l'angle du toit, des débris de tuiles voltigent, apparemment pas de dégâts. Si, un copain de Lure, allongé dans l'herbe, les deux mollets bien coupés par un éclat. Je le panse en vitesse pendant que les autres cherchent dans la maison. Il y a une petite charrette, nous chargeons nos sacs, étendons le gars dessus, en route, car le coin risque de devenir malsain. Certains sont déjà partis. Peu avant de quitter la forêt, nous tombons sur une quinzaine d'officiers, bien installés et qui cassent la croûte. Ils nous regardent passer traînant notre blessé, sans un mot, vaudrait mieux pas.

Peu avant Guémar, traversant un village au nom impossible à retenir, nous allons retrouver Courvoisier qui est justement à notre recherche. Occupé à soigner le copain, j'ai gardé les chargeurs du F.M. Avec Barré et deux autres, ils ont trouvé une 201, cassé les glaces avant et arrière, F.M. en batterie, ils vont harceler les Fritz pendant quatre jours, nous les retrouverons au col de Xonrupt. A Guémar, nous trouvons une ambulance qui se charge de notre blessé. Les habitants sont dans les rues, assis devant leur porte, regardant, indifférents. Nous arrivons à trouver un peu

de pain. Beaucoup de copains aussi, en particulier mon ancien de la musique, Bernard Jueln hautboïste.

Infirmier, il était au P.C. à Markolsheim. Même scénario que vers nous. Le matin de l'attaque, hier, peu avant midi, un guetteur du P.C. signale qu'il a vu un soldat traverser en courant au bout de la rue. C'est l'affolement. Les officiers sautent dans les voitures, mais avant, demandent aux gars de défendre jusqu'à la mort, refrain connu. Rien du tout ils vont faire. Ils vont décaniller et fissa, oubliant même le drapeau du régiment sur le bureau du colon. Le troufion français responsable de cette fuite éperdue cherchait simplement à attraper une poule. Etonné de trouver le P.C. vide, il va emporter l'emblème du 42^{ème}. Bernard aura juste le temps d'attraper une serviette, brosse à dents et dentifrice, un maniaque des quenottes ; je me rappelle, il couchait à côté de moi ; même le biniou il va laisser. Catholique fervent, il n'a pas cru aux honneurs et au mètre de terre sur le ventre, mais plutôt à l'air pur de la forêt. Je n'invente rien, c'est lui qui m'a raconté toute l'histoire.

La nuit tombe, nous partons pour Ribeauvillé, Kayserberg, le col de la Schlucht, de Xonrupt, le Saut des Cuves où nous arrivons le 21 juin. Cinq jours de marche, à chercher à manger, dormant dans les bois. Notre fureur quand on va trouver les canons bien rangés sur la route du col de la Schlucht : des centaines. En haut des cols, la vue de ce cortège sans fin, de ce troupeau kaki occupant toutes les routes, se dirigeant vers le sud. Combien de fois je vais pleurer de colère et pas tout seul, je n'ai pas honte de le dire. Au Saut des Cuves, on va retrouver l'équipe Courvoisier. De chaque côté de la route, un canon de 75 mais inutile, la culasse a été enlevée. Un char paraît, un ancien dix tonnes Renault de 14/18, la misère. Combien sommes-nous sur le plateau, trois cents, quatre cents ? Un capitaine se dispute avec deux lieutenants : il s'agit de partager une caisse de munitions entre trois F.M. 3 800 cartouches en trois parts, on y arrive à peine ; à pleurer, et les autres qui sont sur nos talons. Dans les bois, on entend le claquement sec de leur mitraillette. Peu après, le premier coup de mortier arrive. C'est là que va mourir Moquard, le gentil gars du Creusot et que Courvoisier sera blessé dans les reins. Je retrouve une équipe de Montceau et du Creusot. Nous continuons la route qui va à Gérardmer où nous arrivons à la nuit. Que de monde, les bistrots sont pleins, les bagarres. En cherchant bien, on arrive à manger un peu et à coucher dans une école. Le lendemain, il arrive encore du monde. Beaucoup viennent de l'ouest, d'Epinal, Remiremont, les Fritz sur les talons. Gérardmer, c'est un gigantesque traquenard. Nous sommes dans une prairie, près d'un chalet, au pied de la forêt. Le propriétaire, qui a la radio, nous donne les rares nouvelles : un général aurait parlé de Londres, pas ça qui va nous sortir du pétrin. Je propose à Jean Simon de prendre la forêt, par les crêtes et piquer au sud, ils n'occupent pas tout, pas possible. Si j'avais su ce qui m'attendait par la suite, comment je parlais et seul. Car tous les avis sont bons, ils ne veulent tout de même pas emmener toute l'armée en Bochie, pas pensable en effet. Nous sommes une bonne équipe, on ne se quitte pas, promis.

C'était tout vu, j'allais m'en apercevoir par la suite. La nuit tombe, toujours des coups de feu, de plus en plus près. Des boules de feu rebondissent sur le toit des maisons. Nous nous endormons dans notre salle de classe. Je me sens bousculé, c'est le grand Chalmandrier, de Montceau. Allez, on y va. Il est près de deux heures du matin. A l'entrée de la salle, les Allemands font la haie et nous sortons mains sur la tête. Tout le monde assis dans la rue. A côté de nous, un soldat français mort, allongé dans le caniveau ; il tient encore un chargeur dans sa main. Dans la ruelle en face, trois Allemands, morts, teint verdâtre, comme leur tenue. Le jour se lève. A l'entrée du carrefour, une mitrailleuse tire sur la façade de la maison qui est sur notre droite. Les Allemands amènent un petit canon d'assaut et tirent deux ou trois obus. Le Français n'insiste pas, s'élance vers nous en courant mains en l'air. Ils le font asseoir, c'est fini. Nous sommes fouillés. Dans l'après-midi, bien encadrés, nous commençons la longue marche qui va nous mener à Colmar. C'est le 22 juin 1940.

Colmar

A Colmar, nous sommes parqués dans une filature puis à la caserne Rapp. Beaucoup de corvées, la plus mauvaise, celle du cimetière, ils ont beau donner du rhum, c'est pestilentiel. Parfois, une histoire cocasse. Un matin, il faut cinquante hommes ; nous sommes en présence d'un camion incendié. Arrive une camionnette, il faut mettre le camion sur celle-ci. Pas la peine de discuter, on charge ; le résultat, on le connaît : le camion écrase sa petite sœur et l'autre feldwebel reste tout connard.

Nous allons rester près d'un mois à Colmar. Le 25 juillet, à deux heures du matin, c'est le réveil en fanfare : tous dans la cour avec les bagages ; il y a une forte escorte. Sortie de Colmar, puis c'est la forêt de la Hardt. Alors, nous allons à Neuf-Brisach. Les Allemands sont tous très jeunes, certains sont ivres et hurlent. Ils sont munis de fortes lampes. Ils vont courir sur tout le trajet, sans un instant de repos, toujours l'un allant à la rencontre de l'autre. Te sauver de là-dedans, c'est la mort si tu es repéré. Nous arrivons sur les bords du Rhin presque au pas de course, malheur aux retardataires ; on entend des coup de révolver à l'arrière. Nous traversons le pont de bateaux et arrêtons au pied de l'église de Vieux-Brisach. Puis c'est Fribourg et le train ; Stuttgart : nous allons vers l'est. Nous allons traverser des villes dont les rues sont pavoisées de grandes bannières rouges où se détache la croix gammée noire sur fond blanc. Des gens vont nous montrer le poing, nous insulter ; les gosses sont les plus virulents ; aux arrêts, ils s'approchent et lancent des pierres. Dans le wagon, l'un de nous va trouver la riposte. Profitant de ce que le gardien regarde de l'autre côté, il sort son biniou et l'exhibe triomphalement. Effet immédiat : femmes et gosses restent bouche bée et demi-tour. Le soir, nous arrivons à une ville : Moosburg.

Le stalag VII A ; Moosburg, Haute-Bavière

Quand nous arrivons en cette fin de juillet 40, ce n'est qu'un grand camp de toile. Quelques baraques près de l'entrée pour les bureaux, l'infirmerie, les cuisines. D'immenses tentes blanches, de la paille pour se coucher. D'abord l'inscription : quelques soldats français s'occupent du travail. Je tombe sur un gros, important, satisfait de lui-même. Adresse des parents, profession : cultivateur. Religion : aucune ; c'est pas possible, t'es juif alors ! Pas plus que toi. Il devient rouge, fais un geste ; trop tard, je le tiens à la gorge et il ne veut pas lâcher sa plume. Un copain intervient, il n'insiste pas. Puis c'est le coiffeur, la boule à zéro ; la coupe au rasoir, pas le temps. C'est la photo avec l'ardoise avec le matricule 38 651. La douche. Lorsque je reverrai mon dossier plus tard, méconnaissable, une bonne tête de bagnard.

Tout est mélangé. Les Noirs, les Allemands n'arrêtent pas de les photographier, ils ont la cote. Les Tunisiens, Algériens, Marocains, quelques Indiens avec leurs turbans, des Anglais, des Polonais. Certains brisent leur rasoir à coup de pied. Pas question pour le mien. Les jeux sont déjà engagés. Le marché noir commence, le troc, la nourriture n'est pas fameuse. Je vais vendre ma montre pour une boule de pain.

Il y a des départs en commandos. Un matin, après un tour dans le camp, je regagne la tente. Dans notre coin, plus personne, les copains sont partis. Je prends une musette car les vols sont nombreux et je me dirige vers l'entrée où je vois un rassemblement. Ils ont demandé des spécialistes pour les mines de charbon et les gars se sont fait inscrire, les vaches. On ne se quitte pas, hein, vous irez vous tailler de votre trou, c'est de l'atavisme, pas possible. Dire que dans les Vosges, la forêt à côté, la première inspiration était la bonne. Ce sera dur, mais tout seul est le mieux. On demande des bras pour les fermes : j'en suis, on doit pouvoir manger au moins. Le deux août, nous grimpons à une quinzaine dans un camion. Ce n'est pas loin de Moosburg ; dans l'après-midi, nous arrivons dans un patelin : Frabersham.

Frabersham, Bavière, la ferme des Freiburger

Nous sommes dirigés vers une maison à côté de la mairie. Au rez-de-chaussée, une pièce pour les gardiens ; un escalier conduit à une immense chambre au premier étage. Grosses paillasses, table, bancs, placards. Une fenêtre donne sur un jardin, une autre sur la rue. Ils se sont amusés à poser des barbelés de telle manière qu'il est impossible de fermer les volets. Nous posons nos affaires et rassemblement dans la rue. Des paysans sont là avec le curé qui commence par un sermon ; il parle un peu français. Tout se résume à ceci : vous avez perdu la guerre, il faut payer, etc... et de toute façon, j'ai bien été prisonnier trois ans. Sale corbeau bavarois, tu n'es même pas propre, cradingue. Devant nos mines pas tellement gracieuses, nos ricanements, il laisse la place aux autres. On te jauge comme du bétail, tout juste si on te palpe pas. Nous restons à deux avec le fermier, un petit, carré, des dents comme des pieux ; et nous partons.

Mon compagnon est petit aussi, joufflu, le collier bien taillé. Comment a-t-il réussi à le conserver au stalag où tout était rasé ? Pas causant et pas nerveux ; du côté de Calais, je crois. Pâtissier, donc comme moi qualifié, on va faire du riche travail ensemble. Trois grosses fermes sur une colline, c'est bien à trois kilomètres, mais nous sommes entraînés. On arrive et immédiatement il nous colle un râteau et nous désigne, au loin, des femmes qui fanent. Je lui réclame de l'eau, il hésite, manquerait plus que cela. Il appelle, une vieille paraît : des goitres énormes la font ressembler à une grenouille, c'est la mère. Elle revient avec de l'eau, c'est bon.

Nous rejoignons les femmes. D'abord une maigre, toute en noir, dans les 28-30 ans, c'est la sœur du patron. Une autre, dans les cinquante, c'est une voisine qui vient donner la main, gentille, cherche toujours à blaguer. Enfin une jeune blonde dans les 18 ans. Belle tête, fine, yeux bleus, un buste imposant. Elle boîte, se révélera par la suite comme une garce de première catégorie s'il y a un classement. Nous mettons le foin en andains, puis par petites boules, une coutume du pays. Nous rentrons : il faut s'occuper des bêtes. Celles-ci ne sortent jamais. Ne marchant pas, leurs sabots sont énormes, déformés.

La soupe. La salle à manger est immense, toute en fenêtres, claire. Derrière la solide porte de chêne verni, un calendrier, Ober Bayern, Haute-Bavière ; il va me servir plus tard. Avant de se mettre à table, récitation de la prière, il en sera ainsi à tous les repas. Il y a la femme du patron, bien bâtie, austère, jamais un sourire. Un bébé, costaud, une boule de viande, douze-treize mois ; jamais nous ne verrons quelqu'un le prendre. Il se déplace sur le carrelage à une vitesse effarante, simplement en tirant sur les bras et il ramène vite le restant.

Nous prenons place. Une grande soupière pleine d'un potage clair, des herbes surnagent. Puis des boulettes ; du pain avec des herbes. Nous verrons la patronne passer la matinée à confectionner ces boules grosses comme des boules de pétanques. Elle va tous les matins chercher des petits pains ronds au village. Ensuite, ceux-ci sont hachés, mouillés, mélangés avec des herbes et mis à cuire dans le potage, pas longtemps. Ils sont ensuite égouttés bien serrés. Nous attendons la louche. Pas besoin, on va voir. Le patron coupe une boulette dans son assiette et fait descendre le tout avec des cuillères de soupe, tapant directement dans la soupière. Tous dans la même auge, allons-y. Pas de goût, aucune saveur, fade, la boulette te colle aux dents, le potage de l'eau chaude salée. Parfois, la patronne y ajoutera quelques patates, rarement et nous mangerons ce bourratif pendant tout notre séjour, matin et soir. Parfois, il y a un morceau de cochon, la grosse débauche.

Dans les W.C., Hitler trône ; comme papier, les anciens billets de un, deux, cinq millions de millions de marks. Le gardien vient nous chercher matin et soir. En arrivant, il faut aller à l'herbe, j'apprends à faucher. Les bêtes pansées, c'est la soupière de café au lait et le morceau de pain et on barbote ensemble. La moisson est rentrée, pas grosse. Toujours le foin. Ils ont construit une levée de terre qui donne sur le fond de la ferme et arrive à hauteur du premier étage, juste au-dessus des écuries et de l'étable. Le char à foin vient donc directement à l'intérieur, il ne reste plus qu'à déverser dans des compartiments, pratique.

Un matin, arrive un soldat, carré, solide. Il embrasse la grand-mère, c'est le frère du patron. Le temps de se déloquer, une tasse de café, il empoigne une fourche : des farouches du boulot. Dix jours après, il va repartir, sans bruit. En bas, dans la plaine, il y a une petite ferme exploitée par un paysan et sa fille. Un rigolo, qui ressemble au Professeur Nimbus, mêmes cheveux, lunettes, maigre, une jactance : c'est le prisonnier de service. Au début, il n'a rien dit, maintenant, il se rattrape. Faut entendre ses gueulantes après son patron, qui file doux et qui marche à la bière. Le copain doit s'occuper de la fille, mais il est discret sur ce plan-là, il a raison. La Bavaroise, c'est le contraire, rien qu'à la voir tourner autour de notre maison le dimanche, au village ; elle s'en fout pas mal.

Le paysan a un mulet, un hargneux. Là, le copain reconnaît qu'il s'est cassé les dents dessus. Il lui laisse tomber de ces triquées sur le cuir !, mauvaise éducation dès le départ, qu'il dit. Ils ont fané dans la matinée ; l'après-midi, on voit arriver dans le champ la bagnole du vieux et accroché derrière, le char à foin. Le patron arrive du village ; à le voir tanguer, il a dû siphonner dur. Quand il voit l'attelage, il n'en croit pas ses yeux, s'approche et commence à hurler. Le copain est sur le char, ne répond pas, il sait que cela ne dure jamais longtemps. La fille, impassible, s'active, râtelles, abat un boulot, de toute façon, son Gefang, elle le couve. Toute la ferme est dehors, même les voisins et on attend la contre-attaque, et elle arrive : « Vieux con, t'es encore plein, tu vas encore coucher avec le mulet ce soir, etc... » Le vieux en reste

baba, se laisse tomber sur le bord du fossé et hoche la tête : « ces Français ! » Vers nous, on rigole.

Le dimanche, nous montons à la ferme. Les femmes sont descendues à la messe. Les hommes sont en habits noirs. Les femmes aussi, certaines avec un petit chapeau rappelant celui du costume tournugeois. Nous nous occupons de nos affaires, laver, coudre, les cartes parfois. Le fermier nous donne quelques marks, rares. Je peux m'acheter une pipe, du tabac, parfois de la bière, excellente.

Pour la nourriture, d'après les copains, c'est quasiment partout la même, sauf dans une ferme ou est l'un de nous. Tous les jours, la femme présente sur la table des beignets ; deux mois que cela dure, il ne peut plus les voir. Nous irons donner un coup de main une journée, c'est exact. Ils sont torsadés comme certaines brioches, bien levés, mais tous les jours ! Ceux de la scierie, ils sont cinq ou six, voient parfois des haricots ; pas difficiles à nourrir les Fritz.

La petite blonde, elle nous tourne autour depuis longtemps, elle voudrait qu'on s'occupe de son galbé, elle enrage, on ne sait comment s'en débarrasser. C'est que nous sommes prévenus : elles coûtent cher les histoires de fourrures, défense de mélanger les sangs. Elle va essayer de se venger. Un jour, un grand troufion arrive, encore un frangin, une bonne brute, au premier coup d'oeil. Le lendemain, nous sommes tous les quatre à la fenaison. On râtelte, charge, mon Boche sur le char. Le plus dur à mon avis, les taons, des vicieux : ils te piquent toujours quand tu as la charge à bout de bras. Nous remarquons qu'elle débite pas mal de choses depuis un moment et, aux regards que nous file le gars, ce ne doit pas être du tendre.

Il va attaquer tout doucement, puis hausser le ton ; faut le voir, dressé sur son foin. Quand il a fini avec ses insultes, c'est à notre tour et à deux, ça fait du bruit. Notre *nuaol sou*⁴, -à peu près ferme ta gueule, le laisse pantois ; puis on pique les fourches en terre et on s'en va. Nous prenons la route du village, les mains dans les poches. On passe devant la ferme, les femmes nous regardent passer, intriguées. Nous avons fait la moitié du chemin que le patron arrive à vélo. Tout miel, essaie de nous faire comprendre que son frère s'est énervé, qu'il regrette. A ma façon de lui causer dans le pif, il saisit très bien que les salades de son frangin et de la fraülein, on ne va pas les manger sans rien dire. Content quand il nous voit remonter à la ferme. Il se dit que si l'on apprend au village que les deux prisonniers sont descendus, abandonnant le travail, c'est qu'ils ne sont pas très bien chez les Freiburger, la plus grosse ferme du pays, ce scandale !

Le soir, il ne sait pas quoi faire à table pour nous faire plaisir, nous passe même sa blague à tabac. La blonde, on lui fait comprendre, devant toute la famille,

4 Expression en patois, peut-être.

que l'on va rigoler plus tard. Le frangin, le nez dans ses boules, ne bronche pas. L'occasion se présente deux ou trois jours après. Touchant le sommet de la levée, il y a un silo où l'on entasse l'herbe verte. Elle a une bonne idée, la blonde, de descendre dedans pour tasser. On va la faire courir dans la cuve comme un rat dans un piège, on la couvre d'herbe et de glaviots ; elle hurle, aucune importance. Elle va filer doux par la suite, retenant la leçon.

Les jours de mauvais temps, nous couchons sur place. Le lit, pas de drap dessus, un édredon, la mode allemande. Sous le lit, une dizaine de paires de chaussures de l'armée française, neuves, des obus de 25 même pas désamorçés. Pour nous changer, le patron nous donne un pantalon, une veste, même un chapeau. Un dimanche, comme il a plu la veille, nous descendons en civil, personne ne nous remarque, ne fait plus attention ; nous allons acheter du pain, du tabac, c'est bon. Un jour, étant seul dans la salle à manger, j'ai relevé un parcours par Kochel, Garmisch-Partenkirchen, Imst. Plus bas, je dois trouver la rivière : l'Inn, puis Landeck. Cette rivière doit passer en Suisse.

Octobre, la saison est belle, nous faisons du bois puis nous allons aux tourbières. Avec une bêche spéciale à long fer en angle droit, nous découpons des morceaux, ça s'enfonce comme dans du beurre. Ces morceaux sont ensuite empilés, mis à sécher, ce sera pour la chauffe cet hiver, hiver que j'espère bien passer à la maison, à Tournus. J'ai reçu un colis des parents. J'ai mis de côté du chocolat, deux boîtes de sardines, un paquet de biscuits. D'après l'échelle de la carte, c'est un trajet en gros de cent cinquante kilomètres. Samedi soir, je file, le temps s'est remis au beau. J'emporterai aussi quelques patates, je trouverai toujours à les cuire. Le samedi, nous descendons à Frabersham. J'achète une boule de pain. C'est la belote, les derniers potins. Minuit, calme plat. J'enroule mes effets militaires, musettes pleines. Une heure, c'est noir, je fais sauter les barbelés ; un dernier coup d'oeil, personne, je saute.

Le gardien est contre la porte, dans l'ombre. Que fait-il ici, à cette heure ? Se doutait-il de quelque chose ou alors, vendu ? Il rameute son collègue, je déguste une dégelée. Ils se pressent trop, j'évite bien des coups. Ils me poussent dans leur tanière, me font quitter mes frusques et me laissent en caleçon jusqu'au matin. Bizarre, je n'ai mis personne dans la confiance. Dimanche passe, je ne quitte pas mon coin. Le lundi, le gardien nous ramène au stalag, le copain est du voyage. Lui ne comprend rien de cette histoire, pour cause. Nous arrivons le cinq novembre 1940.

Retour au stalag. Le commando de Wolfratshausen

Le camp a bien changé, plus de tentes. Pas beaucoup de monde, les Noirs sont partis, ceux d'Afrique du Nord aussi, les anciennes classes démobilisées. Les Anglais vont toujours en corvée bien alignés et en sifflant. Net manque de discipline par contre vers nous, toujours la démerde. Il faut dix hommes, les Allemands les font désigner par le chef de baraque. Là, c'est long ; huit hommes sortent, deux traînent, pas pressés ; enfin, les voilà avec les gardiens. Sur les huit, il en reste cinq-six, les autres s'étant trouvé des occupations urgentes. Les gueulantes commencent ; les Fritz ramassent ce qui traîne dans les parages et en route. T'apprends vite à prendre le vent comme le lapin qui sort de son terrier, les yeux toujours bien propres.

Je suis dans une baraque de passage ; pas de lits, une mince couche de paille traîne à terre. Nous sommes une vingtaine, des clans. Les journées sont longues, une côte me fait encore mal, un coup mal digéré. Je vais regarder jouer aux tarots quatre gars, dont l'un d'eux est le chef de baraque. Je fais quelques parties avec eux, mais ils ne comptent rien, pas plus les atouts que les longes, et c'est vite fastidieux.

Un jour, nous recevons deux gros sacs : des dattes pleines de terre, à moitié pourries, un régal en vue des fêtes. La soupe, malgré le rab, ne tient guère au ventre, pas plus que la tranche de pain noir. Il faut que je me taille en commando où, plus ou moins, on se défend toujours. Surtout, je viens de trouver quelques poux dans la chemise, je ne sais plus où me mettre. Le chef de baraque veut me garder et, apprenant que je suis musicien, va trouver le chef d'orchestre ; mais celui-ci n'a pas d'instrument. Passe au moins l'hiver ici, qu'il me conseille. Rien à faire ! Si j'avais su ce qu'était un hiver en Bavière, comment j'aurais signé un pacte de non-agression avec mes poux. Et là aussi, mon tarin de Bourguignon n'a pas trouvé la bonne brise.

Deux jours après, on embarque à quatre, sans oublier le posten. « Bahnhof » qu'il nous dit dans le camion. Nous pensons que nous allons prendre le train ; mais le trajet n'est pas long. Bientôt, nous traversons un patelin : Wolfratshausen. A la sortie, une plaine immense et, au bord de la route, le camp. Malheur : c'est un commando de voies ferrées, il se construit ici une gare de triage. C'est la vallée de l'Isar et, comme pour saluer notre arrivée, le froid arrive sous forme d'une bise glaciale. Dès le réveil, le lendemain, tout de suite dans le bain. A six heures, le gardien pousse la porte et son coup de gosier. On fonce se laver et une équipe va chercher le jus : une tisane de feuilles de ronce et, allez savoir ce qu'ils mettent avec ces empaquetés, en tout cas ça fait pas mal de bois qui surnage ; enfin, c'est chaud.

Il faut dire au sujet du réveil qu'il se passe bien une semaine sur deux. Bien quand c'est le tour du vieux gardien, un de 14/18. C'est un ami de l'interprète du camp, un gars de Longwy, un de 14/18 aussi et qui s'en est sorti avec un œil amoché.

Aucune importance, en 39 il est parti comme les autres jeunots, fallait des spécialistes mais cette fois, ça allait trop vite. Le gardien vient souvent causer avec son ancien adversaire et, au besoin, rapporte des commissions de la ville pour ceux qui ont des marks. Pendant une semaine, tous les matins, il va entrer dans la piaule en hurlant : « achtung, bicyclette, salopard ! » et il disparaît en rigolant. Patiemment, on lui a appris ces deux mots et, heureux, toutes les chambrées sont servies dans le même style.

C'est, si l'on peut dire, la bonne semaine, car son successeur n'a pas le même scénario pour le réveil. C'est l'arrivée en fanfare d'une grande brute de Bavarois et de son chien-loup prêt à mordre tout ce qui passe à bout de laisse. « Aufstehen, debout, los, los, vite vite ! » et il disparaît. Malheur à celui qui traîne un peu : dans les cinq minutes, l'infernal revient avec son clébard féroce. Faut voir comment i fonce sur le traînard et celui-ci n'évite la morsure qu'en grim pant sur l'étage supérieur du lit, s'il a le temps. Un matin, il avait trouvé une autre astuce : au tuyau d'arrosage, il a attaqué. Une joie sadique, fallait le voir. Il faut se rappeler cet hiver glacial de 40/41. J'avais mon lit au fond de la chambre, près d'une fenêtre. Le matin, il fallait que je tire sur ma capote collée par le givre contre la paroi de bois, car pour le chauffage !.. Et l'autre mauvais qui arrivait avec son jet d'eau, ça grondait dur.

Après le jus, c'était le rassemblement pour le travail dans la cour, devant le portail. Dans la nuit glaciale, en rang par cinq, sous les hurlements, les gardiens se précipitant dans les piaules pour activer les retardataires. C'est à nous de jouer maintenant, la comédie de la comptée commence. Les cinq-six premiers rangs, parfait ; après, c'est l'entourloupe. Celui de la rangée du milieu reste un pas en arrière ; le gardien arrive jusqu'au rang ainsi incomplet ; il en est à quarante ou quarante-cinq, fait avancer un stück (car nous sommes des stücks) pour compléter le rang et, invariablement, repart en tête en ayant oublié son compte. Quand il revient à peu près au même endroit, alors là les gars se serrent trop ; même remise laborieuse en lignes de cinq et, rebelote, retourne en tête paumé.

Il fait froid, tant pis, chacun son tour. Après le deuxième essai, un autre gardien vient en renfort mais, au lieu de nous faire mettre en rangs, il se met à compter avec lui et bute aussi sur la même bonne volonté. Le gros coup consiste à faire accroupir un gars dans la rangée du milieu, les autres étant parfaitement alignés ; dans la nuit, on le fait. Tous les matins, il leur faut leur nombre exact, restant au camp les trois cuistots, les malades ou blessés et l'interprète. Là, ça s'énerve notablement. Après contrôle dans les piaules, manque un stück. Intervient alors le chef du camp, feldwebel ou adjudant, un ancien de 14/18 aussi. Un mètre quatre-vingt-dix, plus du quintal sûrement ; tout de suite, il attaque à la hurlante supérieure. Ils ont du coffre, tous ces mecs en vert. Personne ne bronche, les rangs bien alignés, en deux minutes il contrôle et il manque personne. Il te passe une savonnée aux gardiens, les portes

s'ouvrent et les deux commandos démarrent.

C'est aussi le moment où l'on entend claquer les volets d'une chambrée près des cuisines. Une tête apparaît dans le rectangle jaune de la fenêtre. Un sonore cocorico bien imité éclate dans la nuit. Toute colère tombée, le chef de camp l'écoute, hilare et, se frottant les mains, rentre au chaud. Il l'aime bien son prisonnier. Un grand maigre, une figure allongée à la Fernandel, un pif comme une poignée de scie égoïne. Il nous dit l'avoir fait retailler avant d'être mobilisé, mais il en reste encore pas mal. Les yeux malins, toujours à en raconter des vertes et des pas mûres. Comment s'y prend-il pour rester au camp ? Mystère. C'est lui qui astique la tenue des Fritz, fait les courses en ville avec un gardien, nous rapporte les bobards. Sans connaître un mot d'allemand, il sait tout. Il va trouver le moyen de passer l'hiver au chaud et l'été au frais.

Il y a deux commandos. L'un d'une vingtaine d'hommes qui, au terme d'une marche de trois à quatre kilomètres, ayant traversé Wolfratshausen, va étayer une falaise qui borde la voie ferrée. Souvent, il y a des chutes de pierres et de la terre. Sur la pente de la falaise, nous creusons donc des paliers, nous disposons des fascines que l'on bloque avec des pierres et de la terre. C'est exposé plein nord et domine des marais. Continuellement verglacée, dangereuse, j'y attrape une bonne laryngite. Le toubib allemand estime que je peux tout de même travailler mais le copain allemand tourne la difficulté. Le lendemain, avant l'appel, il m'entoure le bras gauche avec un gros pansement et, comme les Allemands ne discutent pas lorsqu'ils voient un bras en écharpe, il arrive à me garder huit jours au chaud. Le bras droit doit être libre pour jouer à la belote.

Le deuxième commando est fort de quatre-vingts gars. Pas de trajet. Passée la porte du camp, on entre immédiatement dans le vif du sujet. C'est le travail de la terrasse : pic, pelle et wagonnet. Il faut remblayer, faire des banquettes pour les traverses : ce sera une gare de triage. Ces banquettes sont faites de caillasses et de terre pleines de neige, au printemps, ce sera du chouette. Les maçons construisent des petites murettes en béton : elles porteront les fils et les leviers de commandes. Dans le ciment, les gars glissent des bouts de bois. Avec l'eau, le bois gonfle et disloque le tout. Il ne faut bien sûr pas se faire voir. Il n'est pas aidé l'Adolf. Le plus gros de la troupe est aux wagonnets. Il n'y a pas beaucoup de tactiques pour tromper les gardiens, il faut toujours donner l'impression d'être en mouvement. Comme planque, il n'y a que les gogs et la cabane à outils, c'est mince.

Quatre par wagonnet, un au pic, un à la pelle, deux qui vont vider. On tourne tous les deux ou trois voyages car le plus pénible, c'est le travail au pic. Le wagonnet peut être rempli de neige, avec une fine couche de terre dessus ; c'est moins pénible, mais attention à la décharge, s'il y a un gardien ou un contremaître qui remarque le truc, c'est la gueulante, et ils ne te quittent plus. Le vrai problème, c'est

les éternels fayots qui le posent. Nous, on se dépêche de charger et on se repose. Les gardiens ne sont pas longs à venir secouer les traînants. On commence à quatre wagonnets et nous terminerons à douze dans le matin, c'est tout le bénéfice. Il y a des sérieuses engueulades et des sévères bagarres, mais rien n'y fait.

Qu'il fait froid sur cette plaine enneigée, perpétuellement traversée par cette bise glacée qui vient du Tyrol. Vêtus et nourris correctement, à la rigueur on tiendrait, mais ce serait dur. La tenue militaire date de 38, le tissu, avec tous ces travaux, lâche de partout. Sous la veste, on se matelasse avec le papier des sacs de ciment. Ce sont les pieds les plus sensibles et il y a belle lurette que les chaussettes ont disparu. Elles sont remplacées par le carré de toile et le papier. La nourriture est la même qu'au stalag, le travail en plus. Tout le monde rêve de splendides repas et, comme il y a un cuistot parmi nous, à longueur de journée, il donne des recettes.

Pour le chauffage, chacun s'arrange pour ramener du bois du chantier, c'est tenable. Quelle galère j'ai trouvé et quel triste Noël ! Que deviennent les parents, on doit pouvoir se débrouiller dans un pays comme le nôtre, surtout en Saône-et-Loire. Avec une carte de dix lignes par mois, les nouvelles sont rares. Je reçois un colis à la mi-janvier, il n'en reste pas grand chose. Le colis est arrivé au stalag, puis a été acheminé à mon premier commando. Il est revenu au stalag et m'a enfin trouvé. Tout le monde a dû faire sa ponction au passage, ça se voit, enfin, c'est la joie.

Nous sommes rétribués, pas lourd, en marks de camp. Des billets jaune foncé, de différentes valeurs. Tu notes sur une liste ce qu'il te faut, c'est vite fait, le choix n'est pas grand : rasoir mécanique, lames, savon, tabac. Le savon se présente sous forme d'une savonnette dure comme du silex, à forte base de sable, contre-indiquée pour les peaux de bébés. Reste le tabac. Une semaine de paie pour une boîte de cent cigarettes polonaises. Un peu plus longue que notre gauloise, cette cigarette est formée en deux parties égales, l'une d'un tube de carton et l'autre de tabac, tes poumons ne risquent rien. Sinon, c'est deux paquets de tabac à pipe de vingt-cinq grammes. Le tabac n'a pas été traité, coupé directement dans la feuille. Il se présente sous la forme de longs filaments verts. Quels coffres ils ont ces Polonais pour tirer la-dessus ! Et une odeur à te faire tousser une vache à quinze mètres.

A la fin janvier, arrive un camion de patates. Elles sont entreposées dans une chambrée inoccupée, justement à côté de la nôtre. Comme fermeture, ils ont simplement enlevé la poignée de la porte. La queue carrée d'une lime rapportée du chantier la remplace bien. Elle est aussi bien planquée, car toutes les semaines, nous sommes fouillés. Dès lors, ça va mieux ; le poêle est envahi par les gamelles. C'est le morceau de margarine, gros comme deux pierres de sucre, que l'on met soigneusement de côté pour le samedi ou le dimanche. C'est patate avec le jus avant de partir. Avec le gros froid, quand les gardiens autorisent un feu, on en fait réchauffer dans la cendre. C'est aussi la patate avec la cuiller de confiture, mais si, ça

se mange !

Le samedi est jour de nettoyage du camp. Nous devons dégager la neige des allées, laver les piaules, même celles des gardiens, les W.C. et ensuite c'est la fouille. Dimanche, quartier libre après les appels. C'est le raccommodage, et autres. Certains vont à la messe, ils ont le droit. Pour ceux qui restent, dont je suis, les gardiens viennent nous chercher pour déplacer les tas de neige dans le camp ! Le dimanche suivant, bien sûr, tout le commando est à la messe. Le curé doit se demander pourquoi cette formidable participation à son office. Il faut dire qu'il a installé une sono et qu'il a d'excellents disques. Ecouter de la musique au chaud vaut mieux que remuer de la neige. Bien entendu, tout le long du parcours pour l'église, nous nous faisons insulter par les gosses, nous sommes des chiens et des cochons et même, allez savoir pourquoi, des sacs de papier, grosse insulte bavaroise ; aucune importance, ça fera de bons chrétiens. Au printemps, nous pourrons jouer au football dans la plaine et l'office religieux attendra les premiers froids ; pour moi, j'espère que non.

Dans ce commando de chemin de fer, tous les gars sont là depuis août quarante. Dans ma chambrée, il y a en particulier l'interprète, précieux pour les nouvelles. Deux Vendéens, petits, deux sabotiers du Boccage ; se joint à eux un gars de Bourges, cuistot de son état. Ils se mettent autour du poêle, le cul sur le tabouret, les coudes aux genoux, c'est la grande palabre, trois saladiers qui te passent le camp au crible et, immanquablement, se retrouvent dans la cuisine du cuistot et... si vous aviez goûté... Un montagnard de Valloire, sec comme un cep de vigne, pas un causant. Trois paysans de la Beauce, taciturnes. Un gars du Nord, assez âgé, un furet jamais en place, contrebandier à la frontière belge. Un trompettiste de Cognac, qui s'est mis la corde au cou en 1937 et se fait un sang d'encre. Trois Parisiens : deux sont menuisiers, ils ont amassé un magot en revendant le contreplaqué des pavillons de l'Exposition en 37. Le troisième, coureur cycliste, porteur de journaux, a gagné de belles courses derrière motos commerciales. Marié aussi, mais s'en fout, maquereau quand même, me racontera la vraie faune cycliste de la capitale. Nous allons souvent faire équipe au foot, l'été. Il ne devrait pas être ici. Il a évité de justesse l'encerclement de Dunkerque, est arrivé à Paris, a retrouvé sa femme. Quelques jours plus tard, les Allemands entrent dans la capitale. Il sort alors en tenue pour se faire démobiliser. Une patrouille l'alpague, corvées et direction la Bochie sans avoir revu la nénette. Lequel qui a dit que les Parisiens étaient des marioles ?

Un autre Parisien, ils ne se mélangent pas, un col blanc, vieux garçon avec ses manies, raconte ses aventures avec ses maîtresses, casse-noix de première grandeur, n'en revient pas qu'on ose lui faire manier la pelle et d'être tombé dans un endroit aussi dégueulasse. Je ne me rappelle pas les autres. Tout ça forme des clans bien fermés, se montrant les dents à l'occasion. Tous les matins, je manœuvre pour ne pas être de commando de la falaise. L'avantage du commando de la terrasse, c'est que

tu rentres au camp pour la soupe et que tu es au chaud pendant près de deux heures. Car la gamelle de soupe aux rutabagas ne retarde pas, à moins que tu aies poussé l'héroïsme d'avoir gardé une tranche de pain, c'est rare ; alors tu t'allonges sur la paille. Bien au chaud sous la capote, j'entends l'autre enflure parti dans la description d'une merveille culinaire. -Là, tu fais un roux...

En rêvant

Il ne doit pas faire chaud sur les bords de la Saône en ce moment, peut-être même y a-t-il de la glace ; avec la bise froide, maman a dû calfeutrer sa porte. La mère Bourgeois, qui tient le bistrot à l'angle de la rue Tilsit et du quai ne risque rien, elle, enrobée comme il faut et soigneusement entretenue. La cuisine, pour moi enfant, c'était la gargote des Thénardier, des Misérables. Au-dessus de la porte était pendue la cage de la pie ou du merle, suivant la longévité de la bestiole, toujours bien nourrie, par contre, pour le nettoyage, fallait voir ! La cage a disparu lorsque le poste de radio fit son apparition. En juillet, toute la rue Tilsit descendait écouter les arrivées du Tour de France, l'attraction.

Au fond était la porte de la cave. Elle sentait bon le vin frais, la terre, cette cave sombre ; j'en avais un peu peur. Puis venait le buffet, célèbre, lui. Dans sa partie supérieure, une multitude de boîtes de conserve, des fromages, du Brie qui avait coulé au gruyère oublié, luisant, sec, un galet, une odeur à faire reculer un rat. Le bas de buffet servait de réserve aux saucissons et rosettes, ma joie de voir toute cette mangeaille. Parlons pas du dessus du buffet : un fouillis de papiers, de boîtes, sécateurs, ouvre-bouteilles. Enfin la cuisinière, immense, avec toujours un fricot à mijoter dessus. Dessous la fenêtre, l'évier. Au milieu de la cuisine, la grande table où les cinq ou six chats de la maison tenaient une permanence.

Ne pas oublier les deux chiens. L'un, Tambour, un veau blanc et roux, énorme, des oreilles comme le battoir de la mère Denis. Il disparaissait parfois huit jours, allant tout seul à Nancey, à sept ou huit kilomètres, où son maître avait des vignes et certainement y retrouvait une bergère à son goût. L'autre, Moïse, une bonne bâtarde aussi, sauvée des eaux de la Saône par un marinier. Pas rare quand j'entrais dans cette cuisine, de trouver soit un chat, soit un chien en train de se faire les dents sur une rosette, il avait une pointe d'appétit, l'espiègle. La mère Bourgeois lui balançait un coup de torchon, pour la forme, frottait le sauciflard contre son tablier douteux ; je revois le geste : un coup de couteau pour faire sauter la partie mâchouillée, puis préparait le casse-croûte demandé, car ses débardeurs du quai, elle les soignait bien. D'un pain de trois livres, elle tirait quatre portions, et bien fourrées, pas regardante.

Dans les chaudes journées d'été, dès le matin, un « Bébert ! » sonore jaillissait directement de la cuisine. Je fonçais. - Va chercher quatre pains ! Qui dira les centaines de pains qui ont défilé sur cette table. - Passe aussi chez Dourneau, prends trois boîtes de maquereaux au vin blanc, six sardines, une grosse boîte de harengs à l'huile, etc... Je posais le tout sur le comptoir. La mère Dourneau rangeait les commissions dans le filet, se servait dans le morlingue car je ne savais pas compter et je rentrais ventre à terre. Une récompense : une pièce de vingt-cinq ou cinquante centimes qu'elle mettait dans une boîte sur le buffet ; le dessus de la boîte

tournait comme celle d'une salière, je me rappelle.

Quand elle était pleine, elle était vidée, les pièces comptées et, avec le père Bourgeois, on allait chez le Bosco. Celui-ci tenait une quincaillerie dans la rue du Centre avec son beau-frère. Le Bosco était petit, chétif, tout en jambes, une bosse dans le dos, d'où son surnom. Tous les potins de la ville, politiques ou non passaient par lui. Là, on achetait une boîte de méccano, je revenais tout fier. A la longue, c'est venu le calcul ; j'ai compris qu'avec la pièce de cinq centimes en bronze, j'avais droit à deux petits caramels. Avec celle de dix, quatre petits ou un gros. Celui-là, il te verrouillait les mâchoires si tu ne faisais pas gaffe.

Pour la division, c'était plus tartignolle. Elle s'en est payé des séries de problèmes, la frangine Guite. Elle perdait pas la main avec moi, elle avait le matériel, et allez savoir si Jeantou et Jeanmi, mes deux neveux, Annie-Rose ma nièce ont la bosse des maths, c'est peut-être grâce à moi ! Ce tracassin avec ces deux trains qui ne roulaient pas à la même vitesse et qui devaient se croiser où, va savoir ! Et les robinets, même un qui fuyait, une engeance. Le père Baudin en connaissait un bout là-dessus, il savait bien les ouvrir et les fermer, s'occupant pas du temps de remplissage, pas complexé. Et Guite, t'as compris qu'elle faisait sous mon nez ? - Bébert, va me chercher un demi-litre de crème et après, tu porteras un litre à Julot ! Va te brancher sérieux avec ça !

A cette époque, sur les quais du port, il n'y avait pas encore de grues. Tout était fait à la main. Les péniches étaient étroites pour pouvoir naviguer sur la Seille, petite rivière qui se jette dans la Saône à la Pruchère. Le sable en général était tiré de la Saône en amont de Tournus, à la Sablière, la baignade naturelle des Tournusiens. C'est d'ailleurs là que fut trouvée la colonne romaine qui sert de piédestal au poilu de 14/18, le monument aux morts. Travail exténuant que de sortir de l'eau ces pelletées de sable. Pleine, la péniche tirée par des mulets, redescendait s'amarrer au port et était déchargée à la brouette. Un gros plateau reliait le quai à la péniche, un autre traversait celle-ci, ils servaient de chemin de roulage. Pas rare, sur le soir surtout, qu'un des rouleurs tombe dans la baille, les rires alors ; c'est que les litres défilaient dur.

Ils étaient cinq ou six, mais les rois étaient Julot-Nez-de-Chien et Colosse. Colosse portait mal son nom. Comme Julot, c'était un ancien des bataillons d'Afrique. Maigre, grand, les yeux noirs, un paquet de nerfs, ancien boxeur, il était craint de tous, surtout quand il en avait un de trop dans le pif. Julot, c'était son contraire. Assez grand aussi, une belle tête aux cheveux blancs, une force terrible, mais un placide. L'été, il exhibait un torse puissant, épais. Cinq têtes de femmes étaient tatouées sur son dos ; sur la poitrine, un grand voilier ; autour de cou, le collier de roses de Calvi. Sur les bras, il y avait de tout. La journée finie, c'était le dernier litre à la terrasse de la mère Bourgeois, puis le Pernod bien tassé. Les chansons

commençaient, car il avait le vin gai, Julot. Le plus dur, c'était de regagner sa tanière, un taudis dans l'usine à gaz, près du stade, toute la ville à traverser.

Parfois, la nuit tombée, la soupe mangée, nous allions prendre l'air sur le quai ; on entendait Julot chanter à plein gosier, il était arrivé seulement sur le pont. Le lendemain, on le voyait arriver, gaillard. Pour la Saint-Philibert, la grande fête du mois d'août, il faisait son attraction : plonger du haut du pont, peu s'y risquaient. Par la suite, il faisait rajouter une échelle de quatre ou cinq mètres, c'était mieux, paraît. Une année, il a failli y rester, c'était en 35 ou 36. Après le saut du pont, il a voulu faire la course aux canards. Il a plongé sur une bestiole et le rameur ne s'est plus occupé de lui, croyant qu'il regagnait la berge. Julot trop chargé, sans un geste, un mot, avait coulé puis remonté à la surface inconscient. Combien de temps est-il resté ainsi, allez savoir ; enfin, il fut aperçu par une équipe et ramené à terre. Pas question de bouche à bouche, pas connu à l'époque. A la désespérance, on a essayé le rhum. Au deuxième verre, rien ou presque, un œil a bougé. Au quatrième, il a ouvert les deux. Au sixième, il s'est endormi, content, la fête continuait.

Les Arbeit ! Viennent de me casser ma sieste, ces dingues du boulot, j'étais bien, pourtant. Février et mars passent. Si le gros froid est passé, c'est la pluie qui le remplace, le chantier est un bourbier ; aucune importance, il faut sortir. Ce problème, quand il faut nettoyer ses pauvres habits. Fin avril, nous avons encore des bourrasques de neige, mais le soleil se fait de plus en plus fort et le moral s'améliore. Il faut absolument que je me sauve de ce guêpier, j'ai payé cher cette aventure, il me suffisait d'attendre tranquillement au stalag, et je n'ai pas encore tout vu.

J'ai commencé mon travail de fourmi. Il me faut d'abord un sac tyrolien. Dans la cabane à outils, je dissimule sous la toiture en carton goudronné un vieux morceau de bâche qui recouvre quelques sacs de ciment. Je planque un double-mètre en bois, il lui manque deux branches, aucune importance et une petite truelle de finition. Un morceau de latte bien équarri peut ressembler à un niveau. En faisant dépasser tous ces objets des poches du sac, je vais me déguiser en maçon. Un jour, je trouve une salopette marron, pleine de plâtre et de ciment. Bien lavée, elle fera l'affaire, elle rejoint la bâche. Peu après, c'est une casquette qui me tombe sous la main. Je rentre patiemment toutes ces bricoles au camp et planque le tout dans ma pailasse. Lors des fouilles, les gardiens soulèvent simplement celle-ci. Restent les vivres, le plus dur. D'un colis, j'ai gardé deux boîtes de sardines et un saucisson, cette tentation. Tous les jours, je rogne sur le pain. Dans un torchon, je mets ce rabiote. Le lendemain, je mange ce rabiote et remet une plus grosse tranche fraîche, ainsi de suite. Au début d'avril, j'ai une boule de pain, mais évidemment, un morceau de bois. Trempée, elle acceptera d'être mangée.

Par l'interprète qui couche sous moi, je sais que ma carte, copiée à la ferme, est bonne ; j'ai même des précisions sur la route à suivre à partir de Landeck.

J'ai une boussole, pratiquement introuvable. Elle est sertie dans ou plutôt sur la capuchon d'un stylo, même pas grosse comme une pièce de cinquante centimes, un bijou qui m'a coûté un paquet de tabac au stalag. Donc, je compte cinq ou six jours de route, à moins que je tombe sur un vélo compréhensif, ce serait une balade de deux ou trois jours. Avec deux boules de pain, des patates bouillies, en serrant un peu, ça ira.

Nous sommes au mois de mai, le soleil tape dur et le travail devient pénible, le bagne. Nous devons changer les rails de la ligne qui passe à côté de la gare de triage. Cette ligne a été construite par les prisonniers de 14/18, nos pères. Le trafic ne doit pas s'arrêter. A l'heure donnée, le train passé, le personnel allemand et les gardiens se déchaînent en une sorte d'hystérie qui s'enfle d'heure en heure. Sur une longueur de cinquante à soixante mètres, une équipe dévisse les tirefonds fixant les rails aux traverses. Suit une équipe qui enlève les rails, puis les vieilles traverses. Il faut enlever le vieux ballast avec des fourches, le plus épuisant.

Nous faisons des découvertes intéressantes : pics, pelles, scies enterrés par nos anciens de 14 ; nous suivons la leçon. Puis, remettre le nouveau ballast, les traverses et les rails neufs, les tirefonds et les éclisses reliant les deux rails. Faire l'alignement avec des pesées, avec des barres à mines. Avec des pics munis de têtes carrées, il faut tasser les cailloux sous les traverses jusqu'à ce qu'elles donnent un son mat au choc. Sous les coups de pic, ce sont des éclats de pierre qui nous meurtrissent les jambes, la tête ; plus le temps passe, et plus ça hurle, même les gardiens mettent la main. Le « Bourguignon » tape dur, il fait une chaleur d'été. Le train arrive, passe lentement ; recontrôle des traverses et re-bourrage au besoin. Des wagons plats s'amènent ; il faut charger les vieilles traverses, les rails et vite. Dix, douze pour soulever un rail, au commandement le jeter sur le wagon. Malheur si tu tombes sur trois ou quatre lézards, faiblards dangereux parfois, le rail décolle à peine du sol. Ce sont donc les autres qui prennent toute la charge dans les bras gonflés au jus de patate et il faut y aller, pas d'alternative. Alors les gueulantes redoublent des deux côtés cette fois. Tu trébuches sur le ballast avec cette charge, il faut s'approcher du wagon, un ordre, tu jettes. Trop fort pour les uns, pas assez pour d'autres, le rail fouette, un copain le prend en pleine tête. Une mauvaise équipe qui renâcle, soulève mal, tu glisses, ça lâche tout. Me voilà le mollet pris entre caillou et rail : ce sera tout bleu ce soir. raouste, au boulot, infernal.

Le contremaître rôde sans cesse, traque, hargneux. C'est un grand maigre, des yeux gris, mauvais. Même les rares civils qui travaillent sur le chantier filent doux devant lui. Il nous voue une haine tenace. Cet hiver, il s'est permis de prendre un prisonnier par le cou. On s'est approché, une équipe. Il a vite regardé de droite à gauche, pas de posten en vue, il a senti le danger. Il a vite lâché et reculé en grognant, c'est compris. Il a pourtant dérouillé et salement. A son avis, un wagonnet ne basculait pas assez vite, il a mis la main. Comme il gelait sec, ses gants sont restés

collés sur la tôle ; le voilà les deux mains coincées contre le rebord d'arrêt ; il gueulait, roulant ses yeux de loup. Pas un de nous ne bronchait. Heureux pour lui qu'un gardien est intervenu ; il a fallu prendre une barre à mine pour le dégager. Le lendemain, il était au boulot, les paluches empaquetées, un féroce du boulot. Lui et le gardien au clébard seraient traités spécialement en cas de retournement de situation, mais, hélas, tout est bien calme, il faut s'armer de patience.

Quand il y a coupage de la voie, un commando d'une vingtaine de prisonniers arrive par le train de Boosberg, petite ville qui se trouve à une vingtaine de kilomètres de Wolfratshausen. Par la suite, ils resteront au camp pour éviter les déplacements. Je fais connaissance de Balette, de Barthet, deux Parisiens et de Bozec un Rouennais. Docker, il va se noyer accidentellement dans le port de Rouen en 1947.

J'ai fait un sac tyrolien. J'ai deux boules de pain. Je pense m'évader dans la dernière semaine de mai lorsqu'une période de pluie s'amène. Ce sera pour début juin ; le temps se remet au sec. Le dimanche, football dans la plaine. J'aime bien faire équipe avec un gentil garçon : Martinez. Sur le soir, on le ramène au camp ; il dit avoir reçu un coup au genou, il boite salement. Grosse colère du chef du camp : un stück en moins au boulot. Martinez obtient la faveur de rester le lundi allongé sur son lit. Le mardi, plus de Martinez ; en fait, il s'est envolé le dimanche soir, c'est le premier du camp.

La colère des Chleuhs, les fouilles se succèdent. J'ai une peur bleue qu'ils trouvent mes affaires, ce serait près de cinq mois d'efforts anéantis. Le jeudi, on apprend que Martinez a été repris. Le chef de camp jubile, les fouilles cessent, sauf à la sortie et à la rentrée du travail. Il faut laisser le calme revenir. Le vendredi commence mal. C'est tout d'abord une bourrasque de pluie et de neige, un 14 juin ! Puis les gars de Boosberg nous annoncent que le camp déménage à partir du 17 juin, c'est la grosse tuile. Il va falloir que je m'évade demain, avec ces Boches méfiants, il ne faudra pas commettre la moindre faute. Pas question de partir de nuit avec le chien dans la cour et le gardien qui patrouille tout autour du camp, mais de jour.

Le camp forme un rectangle. Un grand côté adossé à la voie ferrée et à la route bordée de platanes qui mène à la ville : c'est le côté nord. Sur le petit côté donnant à l'est, se trouvent les cuisines, la buanderie, la porte d'entrée avec, en permanence, un gardien qui fait les cent pas ; ce côté donne sur le chantier. Depuis plus de deux mois, j'ai observé les différents gardiens. Jamais ils ne vont aux angles des baraques, s'arrêtant un peu avant, rebroussant chemin avec une petite pause devant le portail. Leur trajet varie entre trois et cinq minutes ; c'est pendant ce laps de temps que je dois agir. L'autre grand côté donne donc au sud, sur la grande plaine. La route part de Wolfratshausen à l'est et forme une sorte de levée ; on aperçoit des voitures et la route doit traverser une forêt que l'on aperçoit à près de deux kilomètres

du camp. Il doit y avoir une fabrique de munitions car parfois on entend des rafales de tirs automatiques. C'est cette forêt que je dois atteindre le plus vite possible. Il y a bien la tentation de traverser cette plaine, mais nos fenêtres et celles de nos gardiens donnent dessus et nous n'avons jamais vu personne sur cette étendue désertique, donc c'est dangereux. Reste le petit côté à l'ouest qui donne sur la plaine et la route : c'est par là que je vais sortir. J'ai cinquante à soixante mètres pour rejoindre la route, ce sera le moment le plus mauvais, après, je serai théoriquement sauvé.

J'ai mis les deux Parisiens dans le coup. Le samedi matin, c'est le nettoyage du camp. Bozec va faire le guetteur dans une piaule du côté nord, voir si rien d'anormal ne traîne dans le coin. Notre chambrée étant dans l'angle sud-ouest, je vois et la plaine et la route. Balette contrôle le gardien de faction. Quand celui-ci revient de la voie ferrée à la plaine, il me fait signe. Rien vers Bozec et vers moi, il est près d'onze heures, je saute par la fenêtre et je coupe avec une pince les arrêts qui retiennent les barbelés : c'est suffisant et invisible. En appuyant sur le barbelé du bas et en soulevant le fil supérieur, ça doit passer. Je regagne la piaule. Le gardien arrive presque au portail, j'ai donc mis près de deux minutes. Un peu de trafic sur la route, il est vrai que nous sommes samedi. Un gardien vient contrôler la propreté de la chambrée, soulève quelques paillasses par habitude, puis c'est la soupe expédiée en vitesse.

Je prépare mon sac et enfile ma combinaison. Certains me coulent de sales regards. Le cuistot lâche : « il y en a qui sont gonflés. » Peut-être qu'ils auront des ennuis, et je m'en excuse. Plus personne sur la route, Bozec est à son poste, Balette aussi. Mes habits dans le sac, les provisions, deux ou trois kilos de patates bouillies, paré ! Un signe de Bozec, bon. Le gardien remonte vers la voie ferrée, c'est l'affaire de deux minutes. Un signe de Balette : il redescend. Rien derrière moi, je saute, un gars me passe le sac et saute aussi, un brave. Je passe les barbelés facile, le sac maintenant, un peu gros, reste accroché, c'est énervant. Du calme, Bébert, c'est fait. Poignée de main au copain. Je mets la casquette, le sac au dos et gagne l'autre extrémité du bâtiment. Un coup d'oeil, Bozec me fait signe d'y aller. Je ne me presse pas, malgré le dos mouillé car c'est dangereux ; la route enfin, sauvé ! Un coup d'oeil en arrivant à la hauteur de l'entrée du camp, le gardien dépasse à peine le portail, il me tourne donc le dos.

Je n'ai pas fait un kilomètre que je vois un type qui vient à ma rencontre. Cette silhouette, il y a plus de cinq mois que je la transpire : c'est bien lui, ce loup aux yeux gris ; ah, me le prendre au couteau !. Je rabats la visière de la *def* bien sur les yeux et tire mon mouchoir, ça passe. Ne pas dire que j'ai le trouillomètre qui joue du banjo serait mentir et ma mère m'a toujours dit que c'était pas beau. Un coup d'oeil en arrière, l'autre continue sa route, tête baissée. A l'entrée de la ville, je traverse un pont à droite ; peu de monde, mais toujours le mouchoir en alerte. Une

heure de marche, et je suis dans la forêt où je m'enfonce.

Cette hantise des barbelés, de la claustrophobie, cette impression de liberté que je ressens d'un coup dans ce bois. Je me sens léger. Le jour baisse, la nuit arrive, il doit être près de neuf heures. J'entends des voix sur la route, des jeunes qui causent français ; une fille se met à chanter, une belle voix, sonore. Cette envie d'aller vers eux, mais prudence. Toute l'équipe s'éloigne en riant, je regagne la route et attaque ma longue marche. J'ai deux longues nuits devant moi, en supposant que les gardiens ne constatent ma disparition que le lundi. Il me faut donc mettre le plus d'écart possible pendant ces deux jours.

Première étape, Kochel, d'après ma carte, je dois être sur la bonne route. Je suis bien, la nuit est chaude. Je traverse un village, un deuxième. Je tombe sur deux amoureux, presque dessus, il est en soldat. Il semble s'intéresser à mon cas, mon Gute Nacht, bonne nuit, bien grave, semble le rassurer, ça passe. Une voiture, je saute dans le fossé et, avec ses phares peints en bleu, la visibilité ne doit pas être bonne. Je mange une patate qui arrive juste à m'étouffer, pas d'eau. Un gros village que je traverse aux aguets ; quelques fenêtres sont déjà éclairées, ce doit être Kochel. L'aube se lève lentement, il faut dès maintenant que je trouve un abri. Une carrière, à voir le gros coffre à outils, encore un endroit où l'on doit transpirer facilement, malsain, donc. Quelques maisons encore, plus loin, des champs. J'abandonne la route et je tombe sur une cabane. Il y en a beaucoup dans les prairies. Elles sont construites grossièrement, à claire-voie et servent à mettre le regain. Celle-ci est pleine à moitié, je fais un grand trou, bonhomme et sac disparaissent. Bonsoir tout le monde, que je suis bien, le foin sent bon.

Quand je me réveille, prudence. Un coup d'oeil à travers les planches, rien en vue. La cabane est sur le flanc d'une colline, assez loin de la route. J'attaque une boule de pain, fouille partout, j'ai oublié mon couteau, le sel, le tabac et les allumettes. Parti en catastrophe, c'est juste. Je donne un semblant de tranchant à ma plaque de prisonnier sur une pierre ; pour le pain à la rigueur, mais pour ouvrir mes conserves ! Journée tranquille, à la nuit tombée, je démarre et n'arrête pas, les pieds tiennent. Au petit matin, j'aperçois au loin les deux sautoirs pour le ski : je ne suis pas loin de Garmisch-Partenkirchen. Je quitte donc la route et m'enfonce dans la plaine ; il me faut trouver un coin pour passer la journée. Un petit ruisseau, je me lave en vitesse et gagne un petit boqueteau. Il va falloir surveiller toute la journée.

Dans la matinée, un pépé s'amène avec son char et fait du foin. Puis sa femme arrive aussi ainsi que deux filles : malsain, le coin. Sûr qu'à midi, ils vont manger à l'ombre, près de moi. Je dois partir d'ici. Je vais voir si mon déguisement est bon, de toute façon, je n'ai pas le choix, je regagne la route. Tout se passe bien jusqu'à Garmisch, il s'agit de trouver la ville. C'est là qu'il faut essayer de détecter l'habit vert avec le schako, et à l'avance.

C'est dimanche, dans un sens, c'est bon, il y a beaucoup de monde. Belles maisons avec des scènes villageoises peintes sur les façades ; boutiques de souvenirs. J'admire, je flâne avec l'envie folle de détalier, pas de policier en vue. Je suis certainement dans la rue principale et je cherche la route du Tyrol. Un restaurant avec terrasse, un écriteau et, bonheur, une carte de la région : la chance, je suis en plein dedans. Je sors de la ville et tombe sur un paysage de montagne, magnifique. De nouveau la plaine, je suis crevé, le soir tombe. J'aperçois une cabane au loin : vide, une autre, c'est bon. Il me semble que les godasses font cinq kilos pièce et je n'ai rien mangé de la journée. Tout en mangeant, j'admire encore une fois les rayons du soleil couchant sur le Tyrol. Je fais un trou et bonsoir.

Je me lève tôt et en route. Je rencontre des vieux Bavarois bien polis et réponds à leurs « Morgen ». La route monte de plus en plus, belle, bien entretenue. Belles forêts de sapins. Un bûcheron, en contre-bas, me regarde longuement. Il faut être perpétuellement aux aguets mais, avantage, je vois venir de loin. Descente sans histoire et me voici dans une gorge encaissée. En cas d'alerte, pas de planque. Au loin, un petit pont, et dessus, un pêcheur en plein travail ; pas moyen de faire autrement, il faut passer. Bien habillé le mec. Le sempiternel chapeau vert avec le plumet et, vu son matériel, pas un paumé. Je le passe, une seconde d'arrêt, « good » que je lui fais, mon allemand ne va pas loin. Un pêcheur, je connais peut avoir trois réactions : ou il joue au sourd, ce qui est une manière polie de te faire comprendre de passer ton chemin, ou il grogne, ce qui revient au même ; mais il peut faire un effort, et alors il t'explique ; et lui, c'est le cas ; ça ne doit pas mordre fort, je comprends « night good » et il me montre deux petites truites. Je fais un « so » admiratif, montrant par là que je suis un profane et il se redresse un peu, content, un « morgen » et je me taille, les miches au triple zéro. Un coup d'oeil en lousdoc ; mon gars surveille son bouchon et cause tout seul. La gorge devient plus large, bordée de sapins. Un chalet au bord de la route, un petit jardin devant. Une femme derrière une fenêtre me regarde passer, je la salue. Sur une claie suspendue à l'extérieur, sèchent des fromages blancs, cette tentation !, cela me changerait de mes patates.

Je débouche dans la plaine, pas un chat. Sur ma carte, j'ai Imst qui doit être une ville assez conséquente. Je traverse des villages, confiant maintenant dans mon déguisement. Pas possible, personne ne roule à vélo dans ce pays ; tout de même si, une jeune-fille qui arrive à une boulangerie et range sa bicyclette devant la devanture. Pas question de chercher des embrouilles, ils pourraient devenir mauvais. Voici Imst que j'évite en passant par les champs. La nuit tombe, je cherche une cabane, j'en trouve une bien garnie de foin. Je mange un peu de pain trempé, une bouillie noire plutôt, que devient ce pain noir militaire. Je n'ai plus de patates. Le saucisson, trop longtemps gardé, j'ai dû le jeter, moisi, tourné. Je dois, suivant ma carte, arriver à Landeck, c'est la vallée de l'Inn. Arrivé à cette ville, j'ai deux itinéraires, l'un qui suit la rivière qui se jette en Suisse, donc logiquement bien gardée, par contre très boisé. L'autre s'engage dans le massif de l'Arlberg, c'est la vallée de la Trisanna, bien

gardée aussi, je sais. En suivant cette route, il faut prendre la troisième faille à gauche, entre deux cols qui culminent à 2 500 – 2 700 mètres. c'est assez facile d'accès, la frontière est au sommet, il va falloir jouer serré. Pour le moment, il faut récupérer, le lit est bon, pas le temps de rêver.

L'aube se lève, en route, quelques rares paysans bien polis qui vont au travail, pas dangereux. Voici l'Inn qui scintille au loin. Je quitte la route et me dirige vers elle. J'en profite pour faire un bon décrassage et soulager un peu les pieds enflés. Je longe un peu la rivière, peu profonde mais la marche est pénible dans ces cailloux. Je regagne la route bien ombragée. Landeck, quatre kilomètres ; je tombe sur une colonne de troufions allemands, au moins deux cents. Tout ce beau monde se groupe en sections et part crapahuter en hurlant dans les collines qui bordent la route. Les officiers restent sagement à l'ombre des arbres et commentent, quelques civils aussi. Pas question de contourner par la rivière : quelques cuistots s'affairent autour d'une roulante près de l'eau. Il faut passer, j'y vais lentement, m'arrêtant, semblant m'intéresser aux manœuvres. Voyons voir, pas un policier au moins, cette race-là se faufile partout, il ne me semble pas. Les fesses bien serrées, humides, le dos aussi ; pas par l'eau de la rivière, du calme, du sang-froid, Bébert ; et toujours cette envie de se tailler à fond de train. Personne n'a fait attention à moi, ça va mieux.

Voici Landeck, à l'entrée de la ville, un pont. A gauche, dans la première maison de la rue qui s'amorce, un luthier. Je regarde les violons, mais je surveille surtout de l'autre côté de la place, où il y a une brasserie, avec du monde devant. Il faut attendre, car il me semble qu'il y a un panneau annonçant les spécialités, les boissons et peut-être aussi une carte. Le coin semble tranquille, j'y vais maintenant. C'est bien cela, la petite carte ; la route pour la vallée de la Trisanna est à droite, pour ma part, je préfère suivre l'Inn. Il me faut traverser Landeck. Tout se passe bien, à la sortie, c'est une gorge, la route et la rivière, pas un arbre. L'Inn est maintenant un torrent de trois ou quatre mètres de large, puis voici la forêt. La route est sinueuse, traverse parfois le torrent. A côté du pont de bois, une guitoune, genre abri d'autobus, qui doit servir aux douaniers la nuit. C'est d'ailleurs de nuit que des copains se sont fait prendre sur la route de la Trisanna, ils l'ont raconté au stalag. Les douaniers pensent donc que les cavaleurs n'oseront pas s'aventurer en plein jour sur ces petites routes où manque la surveillance.

Je suis fatigué ; je dois avoir la fièvre à force de boire de l'eau trop fraîche, certainement. La prudence commande de prendre la forêt et, lentement, piquer plein ouest à la boussole. Sur ma carte, j'ai comme villes : Ried et Pfunds, certainement les dernières avant la frontière. Voici Ried que je traverse sans encombre. La prochaine est Pfunds ; j'hésite, gagner les bois et se reposer jusqu'à demain ? Pas un chat, je continue. A Pfunds, je dois être d'après l'échelle de la carte, à moins de dix kilomètres de la Suisse : deux ou trois heures de marche, je vais me planquer maintenant.

Qui me pousse à traverser ce village pour aller voir le nom du prochain, alors qu'à ma droite, il y a une passerelle et le bois à dix mètres. A l'entrée du village, tout de suite je l'ai eu dans le collimateur, douanier. Il me tourne le dos, causant avec un couple, devant un magasin. A son maintien, il a dû me voir déboucher du tournant, à dix mètres ; à la façon dont il regarde la vitrine, pas d'erreur. Reculer, trop tard. Pas un poil de sec, je passe, surveillant dans les vitrines qu'il ne me suit pas. Je suis prêt à prendre la première ruelle qui se présente. Il se décide et m'appelle. Papiers, tu parles. Je ne comprends pas, je suis italien, mais, comme frontalier, lui le parle certainement aussi bien qu'eux, en tout cas, il débite. Il me ramène à la prison de Ried. Là, fouille sérieuse, mais ils ne trouvent pas la boussole. Le plus beau, c'est qu'il me fait comprendre que j'aurais dû prendre le bois (Holtz). Je le sais, hélas !

Je m'en veux d'avoir poussé si loin la chance. Il est seize heures à la pendule du poste ; je lui demande de l'aspirine qui me calme un peu. Je suis parti le 15 juin, jour de l'attaque du Rhin, un an déjà, nous sommes le 19, j'ai donc mis quatre jours pour arriver à cette taule. Un peu plus tard, deux civils arrivent, ils sont enfermés avec moi. On s'observe en silence. Bien habillés, pantalons de golf, blousons chauds, chaussettes blanches, souliers de montagne. L'un a un bandeau sur les yeux et l'autre lui demande en français comment ça va ; deux compatriotes. Ils sont aussi partis d'un commando, ils ont pris tranquillement le train et cela sur plus de quatre cents kilomètres. L'un d'eux parle allemand. Ils sont descendus à Grandentz, puis ils ont gagné la vallée de la Trisanna et escaladé un col de près de 3 000 mètres. Ils ont passé la frontière, pas loin d'un poste de douanier. Ils avaient passé la zone franche et étaient en Suisse quand ils ont été vus. L'un ne pouvait plus suivre, épuisé et les yeux brûlés par la neige ; la cécité momentanée. Ils ont parlementé, se faisant passer pour des ingénieurs suisses, travaillant à la société Oerlikon et en excursion. Il y a eu une hésitation et, vu l'état du malade, les douaniers ont proposé de lui donner des soins au poste. Une fois à l'intérieur, la musique a changé et il a fallu sortir les papiers. C'était perdu, une colère ! Comme quoi, les coups les mieux montés, si tu n'as pas le petit coup de pouce, la baraka !

La nuit est assez agitée pour tous, les nerfs. Le lendemain, aspirine pour moi, médicaments pour les yeux du copain. Nous sommes tombés sur un bon gardien. Il ouvre mes boîtes de sardines que je partage, améliorant la pauvre tambouille. Bienvenue à la tisane, n'ayant rien pris de chaud pendant ces quatre jours. J'ai mangé en tout une boule et demie de pain et environ trois kilos de patates, c'est peu. Une bonne expérience : la prochaine fois, il me faudra donc trouver un bon vélo et tout faire de nuit, jusqu'à Landeck et ensuite dans la forêt. S'il faut faire les vingt-cinq ou trente derniers kilomètres à quatre pattes ou en rampant, je le ferai, mais il faudra que ça passe. En grim pant sur la table, par le vasistas, on aperçoit les bois, quels regrets !

Sur le soir, le gardien me prévient que demain matin je partirai pour le

stalag, celui-ci ayant envoyé un posten. Effectivement, de bonne heure, il est là. C'est un ancien international de football, il parle un peu français. Adieu à mes deux compagnons et merde pour la prochaine fois. Pas question de faire la route à pied, ce n'est pas un balourd, mon ange gardien, il faut trouver une voiture et il la trouve. Bien entendu, j'avais un plan de bataille. Si je tombe sur un mal dégrossi, il faudra qu'il me surveille bien, sinon je lui file entre les pattes. Pas d'espoir avec celui-là. Landeck : on saute dans le train. Dans le wagon, beaucoup de monde, on s'intéresse à moi, pourquoi je suis ici et le gardien raconte. Il y a des « so » de toutes nuances. Ils s'acharnent à me faire comprendre que « Morgen früh, Stalag ». Mais oui, demain matin, stalag. J'ai le temps. Si tout va bien, dans un mois ou deux, j'espère bien être à nouveau dans la région, déguisé en courant d'air, et quitter leur paradis. Je fais remarquer à mon gardien que ses compatriotes sont plutôt moroses. Pas étonnant, qu'il me répond, nous venons d'attaquer la Russie ; nous sommes le 22 juin 1941.

Innsbrück, changement, nous arrivons à München sur le soir. Pas question d'aller à Moosburg ce soir ; je vais coucher à la maison, qu'il dit. J'ai bien le temps de retrouver les poux que je lui répons. Plus maintenant, il y a un service de désinfection, tu verras. Le train nous dépose dans une avenue bordée d'arbres. Juste en-dessous de son appartement, le commissariat, dont le chef est son copain. A demain, qu'il me fait en me quittant, tu seras bien soigné. Effectivement, je le suis pour le repas, même un oreiller avec une bonne paillasse et c'est une fraülein qui fait le service ; elle n'a apparemment pas froid aux yeux, mais n'oublie pas de fermer la porte de la cellule en se retirant, prudence.

Avant de penser au commissariat, le gardien m'avait conduit dans une usine où des prisonniers travaillaient, voir si l'on pouvait me garder pour la nuit. Réponse négative : ne pas donner de mauvaises idées aux autres. Les communications entre direction et P.G. se faisaient en italien, un contremaître allemand et un prisonnier français le parlant. C'est ce dernier qui me dit que deux gars se sont évadés il y a plus de deux mois, des civils allemands leur ont fourni des habits et des marks, pris des billets en gare et accompagné au wagon. Ils ont réussi et envoyé peu après une carte de France. Il faut remarquer que ce sont les vieux qui ont connu 14/18 qui nous témoignent le plus de sympathie. Je raconte tout cela à mon gardien, quand on lui parle de contamination, ça le fait sourire.

Le lendemain, dans la matinée, c'est le stalag. Je dois dire que, lorsque vous étiez pris en cours d'évasion, il ne fallait pas signaler à l'interrogatoire de quel commando vous étiez parti. Sinon vous étiez ramené à celui-ci où vous attendait une bonne trempe. Il n'y a rien à faire, vous tombez toujours sur des mauvais qui veulent se calmer les nerfs. Des copains en ayant fait l'expérience, il valait mieux signaler le départ du stalag. Je crois que le barème était le suivant. Celui qui vous reprenait, tout joyeux, ne cherchait pas à approfondir la chose, gagnant quatre jours de perm et une prime. Celui ou ceux que vous aviez bernés, quatre jours de perm supprimés, d'où

leur fureur. De retour au stalag, le temps que les bureaucrates retrouvent que vous étiez à tel commando, de toute façon, vous étiez en prison et c'était oublié à la sortie.

La prison du stalag VII A

Baudin Albert, matricule 38651, oui, dix jours de taule, ah bon. C'est une grande baraque qui peut engranger cinquante gars. Je suis beurré, je trouve une place dans un de ces lits à trois niveaux. Des planchettes soutenant la paillasse, il n'en reste plus guère, brûlées pendant l'hiver certainement. Paillasse n'est pas le mot exact, mais plutôt carpepe, car la paille, hachée menu, est réduite en poussière. Lorsque les deux gars regagnent leur perchoir respectif, celui de l'étage inférieur en prend plein la hure. Un tour pour voir s'il n'y a pas une connaissance. « Monsieur Baudin ! », l'appel poli vient d'une table où cinq gars jouent au poker. C'est Taillandier, qui habitait rue des Vambroie, joueur de rugby, qui travaillait à la Manu. A trois, ils ont essayé le wagon plombé. Si tu possèdes la pince pour remettre le plomb qui vient d'être forcé, c'est bon, à condition qu'un contrôleur ne soit pas trop regardant, et ils sont tombés sur un fouinard. Contrôle, découverts, ça fait huit jours qu'ils sont là. Pour celui qui connaît un peu, tous les trois, ils transpirent la combine à plein nez. Ils gagnent leur nourriture de cette façon, au jeu. Tous les matins, je suis invité à manger la tartine de confiture.

Deux ou trois jours plus tard, c'est le fils du bouilleur de cru d'un village à côté de Tournus qui arrive et me reconnaît. Plein aux as il est, en marks, allez savoir. On peut dire que la guerre est arrivée à point pour lui, toujours l'air d'être dans les vaps, le nez en permanence sous le robinet de l'alambic, sûrement. Si je me rappelle bien, vu son standing, il ne pouvait mieux faire que voyager confortablement en wagon, billet en poche, pour une gare proche de Strasbourg autant que possible. Je ne sais si c'est un accent bourguignon ou autre qui a cloché, il n'a pas eu le temps d'user les banquettes longtemps : veuillez descendre. Fini mon temps, il va me charger de lui procurer ce qui lui manque, un kilo de sucre ou autres bricoles. En 1945, je vais aller le voir un matin. L'air de la Bavière n'a pas eu l'effet escompté il me semble, il a toujours son air perdu, c'est tout juste s'il me reconnaît. Le pépé Baudin, sachant qu'il ne sort pas de la bière d'un alambic, m'avait chargé de lui rapporter un litre de gnôle. A ma demande, la tronche du gars se referme, pas gracieux. Il vasouille. Je vais te le payer ton litre, va. Tout de même, il s'exécute. Le litre dans la veste, pas question qu'il voie mon pognon, sans un merci, je saute sur le vélo, adieu. Plus loin, je vais raconter mon aventure avec un balèze du même acabit.

Les évasions sont nombreuses, la baraque est bouclée. Un jour, arrivent deux Russes, de solides gaillards ; pour communiquer avec eux, pas possible. Le chef de baraque demande que l'on fasse une collecte parmi nous. Ce n'est pas jojo, mais une fine tranche de pain, on donne et qui représente quand même un beau tas finalement. C'est la soupe. Chacun avale sa gamelle de flotte, puis on voit les deux Yvan ouvrir une de leurs musettes : elles sont pleines de boîtes de conserve. Ils en choisissent une et attaquent ; on en reste tout baba, allons, ils tiendront le coup.

Sous le toit en carton goudronné surchauffé de la baraque, règne une chaleur d'étuve. En caleçon on est, le slip n'est pas encore inventé. Le pire, c'est la nuit, à cause des puces, des milliers, et voraces comme ce n'est pas possible. Il reste des journaux par terre, vous entendez les puces qui sautent, même bruit qu'une machine à écrire. Si vous voulez dormir, il faut mettre un caleçon long, bien serré en bas, idem la chemise, le col, les poignets ; pas oublier les groles, un foulard si vous avez, une serviette sur la figure. Si les puces ne trouvent pas une ouverture, vous avez une chance. Quand vous entassez cent cinquante gaulois dans une baraque prévue pour cinquante, il est inutile de parler de l'odeur, faut être correct.

Ceux qui n'ont pas de lit s'allongent sur les tables très recherchées, les bancs, par terre, sur des couvertures, des journaux. Il y a les ronfleurs, un paquet, et sur tous les tons. Ceux qui causent, qui gémissent, même un qui claque des dents, allez savoir. Il y a les lavabos, heureux, pour un peu de fraîcheur, souvent pleins. Une ouverture servant à l'écoulement du trop-plein d'eau permet de communiquer avec l'extérieur, c'est le téléphone. La journée se passe avec les cartes, lecture, quand on arrive à mettre la main sur un bouquin prêté par un voisin obligeant. Il faut surtout tendre l'oreille aux récits des évasions. Peser le pour et le contre de tel trajet, relever les itinéraires, ils peuvent servir. Il y a ceux qui s'évadent en groupe, obligatoire pour ouvrir et refermer la porte du wagon. Ceux qui préfèrent les essieux, les plus nombreux. Celui qui ne jure que par les wagons à vigie, à l'approche d'une gare, il grimpe sur le toit. Dans celle-ci, son wagon s'arrête juste sous la fenêtre des aiguilleurs : « on se regardait, qu'il dit, vingt mètres de plus, j'étais sauvé. » il recommencera.

Il y a la bande des Corses. Ils partent sur la route, échelonnés. Celui qui se fait prendre gesticule, pour bien signaler aux autres qui continuent. Deux ont réussi à passer en Suisse avec ce scénario. J'en retrouverai trois plus tard. J'avais la carte pour rejoindre la boucle de Schaffouse. Il y a, dans cette boucle, près de la frontière, une centrale électrique brillamment éclairée la nuit, certainement pour éviter de recevoir des bombes alliées. Excellent point de repère pour les évadés. L'un de nous raconte qu'il a été repris près de la frontière. Conduit dans un village, le douanier lui montrera un P.G. qui, tous les jours, conduit le bétail de son patron dans un champ en Suisse, une ancienne enclave. Le soir, il retourne le chercher. Un fidèle, celui-là. Le douanier en rigole. Mémé en connaissait deux qui travaillaient près de la Suisse, mais il y a tant de travaux à la ferme que, certainement, ils n'ont jamais pensé à l'escapade. Il y a des nouvelles, vraies ou fausses. On pensait que les Ruskoffs prévenus allaient s'occuper sérieusement des petits copains d'Adolf ; pour l'instant, ils courent aussi vite que nous. Plus, même, si on regarde les progrès sur la carte. C'est vrai qu'ils ont de la place, Napoléon s'en est aperçu.

Je me rappelle cet après-midi, nous jouons aux cartes. Dans la baraque, c'est comme d'habitude, le va-et-vient continu. Au fond, les paillasses ont été mises

à terre et forment un tapis. Des gars s'entraînent à la lutte gréco-romaine. Il y a parmi eux le champion de Paris, poids moyen. Grosse affluence d'un coup près de la porte d'entrée. On aperçoit deux gardiens, le commandant du camp allemand, le chef de camp français, deux ou trois civils. Des huées s'élèvent, on fonce. Nos visiteurs n'insistent pas, ils disparaissent. C'est Pétain qui nous envoie son ambassadeur aux prisonniers. Celui-ci est aveugle.

La baraque de passage

Ma prison purgée, c'est de nouveau la baraque de passage. Un tour dans le camp, s'il y a des connaissances. J'en trouve un du camp de Wolfrasthausen, il vient au stalag chercher du matériel pour le commando qui se trouve maintenant à Boosberg. Ils ont bien déménagé le lundi et mon évvasion connue. Grosse colère de l'adjudant mais qui se termina vite car sa femme entra en scène. Une petite boulotte, blonde, je me rappelle, comme les brochets, toute en gueule. Elle avait mis la main sur la correspondance que mon gros entretenait avec une jeunette. Paraît que le camp était dehors, hilare, pour assister au spectacle ; elle râlait dur, la baronne, et je fus oublié.

Nous voyons arriver des Anglais, ceux qui défendaient la Crète, toujours disciplinés, impassibles. Je rôde dans les baraques. Beaucoup de sous-offs, ils se sont bien installés ; ils ont fabriqué des petits placards où tout est soigneusement rangé. Les colis arrivent bien, ils pourront soutenir le siège jusqu'à la fin, il me semble. Nous avons droit à une séance de théâtre. Tout est bien aménagé, peint avec peu de moyens. Nous entendons Gate, de Radio-Toulouse qui chante *Le Béret*. Lucien Jeunesse *qui saute la barrière, hop-là*. Guy Retlinger, violoncelle solo de l'Opéra de Paris, qui jouera *Le Rouet* de Lohman. Juif, Retlinger retrouvera Paris en 1945, une chance.

Je rends visite à mon ancien chef de baraque, celui qui voulait me garder, que j'aurais dû écouter, ce qui m'aurait épargné de connaître ce camp, ce bagne de Wolfrasthausen. Quand je lui raconte, il n'en croit pas ses oreilles. Evidemment, il n'est jamais sorti du stalag, il ne peut pas s'imaginer. Il triomphe : « Je t'avais bien dit, et maintenant ? » Maintenant, je retourne en commando pour retailler de nouveau. Rien à dire, qu'il fait, c'est ton droit. Son équipe s'est même agrandie. La baraque a été désinfectée, des lits maintenant au lieu de la paille pourrie. Au fond, des couvertures pendent, forment des petites cabines. La-dedans se camoufle une équipe ou des équipes de tantes. Un désastre, me dit le copain. Il en sort justement une. Une grande maigre d'au moins 1m 85. la tête pas moche, des grands cheveux roux tombent sur les épaules, beaux ; elle fait partie de la troupe théâtrale. Elle était l'égérie d'une personnalité d'une ville, justement en Saône-et-Loire.

Il y a aussi les cas douloureux. Les décès des parents, de la femme, des enfants pendant l'exode, informations parvenant par le canal de la Croix Rouge. Les disparitions, celui qui reçoit les clés de son appartement ; la femme, lasse d'attendre, a trouvé un consolateur. Je pense aux copains de régiment qui se sont mariés pendant ce qu'on appelait la drôle de guerre. Quels soucis ils se sont mis sur les reins.

Je fais connaissance de Roger Luce, un gars de Bar-le-Duc, un rigolo. Souffleur de verre, il peut, il a un torse ! Nous partirons ensemble en commando. Je

reçois deux colis, mais dans quel état !, ils améliorent notre ordinaire. Luce n'a plus de parents, qu'une jeune sœur recueillie par des cousins. Nous sommes prévenus qu'il y aurait des départs en commando, nous en sommes.

Le commando de ferme d'Ascholding

Nous sommes une dizaine dans ce camion qui démarre du stalag VII A ce 25 juillet 1941. Le trajet n'est pas long, c'est rassurant, un patelin, Ascholding, c'est bon, des fermes et surtout le bois, les scieries. Luce va dans l'une d'elle. Pour moi, le posten me conduit dans une ferme, bien située sur une colline ; belle forêt autour. Tout de suite dans le bain, biner des patates, je connais. Un P.G. français est avec moi. La famille se compose du père Märtz, un grand maigre dans les soixante ans. La mère, active, ronde, ressemble à maman. Trois garçons. L'aîné, brun, sympathique, partira au régiment huit jours plus tard. Le second, Karl, dix-huit ans, c'est le type même du Boche : tête carrée, yeux bleus fixes, tignasse tirant sur le roux. Enfin Joseph, dit Jeppi, quinze ans, ressemble à l'aîné, joli garçon, rigolard, gentil. Deux petites filles, dix et sept ans, blondes.

Henri enfin, prisonnier en place depuis 40, un Normand du Perche, un placide, fait partie de la famille. On est bien, qu'il me dit... Possible, moi, je préfère les bords de la Saône. Il me raconte tout cela en binant. A l'étable, une vingtaine de vaches, un taureau à soigner ; tous les matins, c'est donc la grande voiture d'herbe car, là aussi, elles ne sortent pas. Les foins ont été rentrés, reste la moisson qui n'est pas conséquente et le père Märtz est outillé, il a même un tracteur. La principale occupation ici, c'est le bois où, les bêtes pensées, nous travaillons toute la journée. Le vieux vient avec nous tous les matins, marque les arbres à abattre et rentre. On débite ces arbres en longueurs d'un mètre, deux mètres et quatre mètres pour les usines de chauffage. En fin de semaine, chargement et direction la gare.

Je ne suis pas du voyage car le posten a renseigné le patron sur ma cavale et il se méfie. Je suis accompagné chaque jour à la ferme, le soir, pareil, pour le retour au commando. Patience, il va se fatiguer, ce gardien, je le sais ; ça ne manque pas. Deux jours de pluie : je couche à la ferme, il me laissera tranquille par la suite, sauf le dimanche. De toute façon, on ne me laisse jamais seul, il me faut donc gagner la confiance, commencer tranquillement mon travail de fourmi et, en priorité, se retaper, car ils en connaissent un rayon, les Fritz, pour vous enlever la graisse en surplus.

La mère est excellente cuisinière, la soupe est bonne, rien à voir avec ces pauvres attardés de Freiber. Après le pansage, c'est le café au lait, nous avons chacun notre bol. Aux champs et au bois, nous avons notre casse-croûte à neuf heures. A midi, la cloche nous appelle ; pas la peine, on est en route avant, le jeune Jeppi n'est pas un acharné du boulot. A midi et le soir à vingt heures, avec Henri, nous sommes servis les premiers, et les bons morceaux. Nous mangeons dans la cuisine, avec toute la famille, sauf le père qui a son couvert dans la salle de séjour. Régulièrement, au début des repas, il vient vérifier si tout va bien pour nous.

Le matin, après avoir distribué le travail, il part à la chasse, c'est plein de

chevreuils dans le coin ; il revient avec des champignons ; il a un fusil magnifique. Par exemple, son beau-frère, boucher à Munich, s'en donne la peine chaque dimanche. Trois semaines de suite, nous allons manger du chevreuil, à toutes les sauces ; je monte allègrement à quatre-vingt kilos, à peine si on me voit les yeux.

Maintenant que je reste à la ferme, le soir, j'amuse les filles en leur dessinant toutes sortes de choses, mais c'est surtout le livre de géographie qui m'intéresse. Je ne suis pas éloigné de Kochel, de Garmisch, c'est bon, patience. Dès la première semaine, j'ai planqué une vieille toile de tente dans le fenil, il me faut refaire un sac tyrolien, le douanier à Ried m'ayant tout pris ; planqué aussi un vieux pantalon gris, les jambes coupées, ce sera un short, j'emmène le tout au commando et prépare. Roger Luce a trouvé un vieux sac et un pantalon, mais cela n'a pas beaucoup d'importance car je veux tout faire le trajet de nuit. Pour le pain, ce n'est pas difficile. La scierie où travaille Luce est à l'entrée d'Ascholding et la boulangerie à côté ; cuire les patates est facile, pas de soucis de ce côté. Toute notre attention se porte sur les vélos ; il y en a deux à la ferme, cadenassés comme des forçats, les pneus pratiquement morts. Patience. Roger Luce surveille de son côté, il faut trouver l'ouverture. Deux vieilles bécanes qui nous traîneraient sur une cinquantaine de kilomètres, ce serait excellent pour prendre de l'avance.

Il faut voir le Jeppi le dimanche, en Tyrolien. La chemise plissée blanche avec des grandes manches bouffantes. Le boléro vert tendre brodé d'edelweiss. Un short gris en peau soutenu par des bretelles en cuir ouvragé. Les chaussettes blanches à côtes, les souliers bas vernis noirs, un petit feutre vert avec une plume de paon. De ces bestiaux, il y en a trois ou quatre à la ferme ; ils vont m'amener une histoire. Jeppi apprend la musique, il souffle dans un alto. Je lui montre des photos où je suis musicien au régiment, alors tout va tout seul et il m'écoute, répétant, patient. Il me donne du tabac, les filles aussi apprennent assez vite des mots français.

Pour le Karl, c'est différent. Dès mon arrivée, d'un coup d'oeil, j'ai vite compris qu'on n'allait pas s'embrasser tous les matins. Le lendemain, départ pour l'herbe, j'attends. Juste au-dessus de la porte d'entrée, il y a un balcon, mon Karl dessus, il enjambe la rambarde et saute. Re-fonce dans la maison, balcon, saut. Henri me dit qu'il s'entraîne, il veut s'engager dans les parachutistes, mais il fait bien attention que le père ne soit pas dans les parages. Il doit appartenir aux Jeunesses Hitlériennes du coin. Il tolère Henri, pas moi. Henri, c'est le garçon placide ; française ou allemande, la terre a besoin de soins, il s'en occupe, le reste le laisse indifférent.

Dès la première semaine, je tombe sur mon Karl dans le hangar à machines, ça fait un moment qu'il grogne dans mon dos. Frappant mon poing contre ma main, je lui fais comprendre que ça va dérouiller sec un de ces jours, il est prudent. De toute façon, le père s'en occupe de la manière la plus simple. Depuis le

départ de l'aîné, c'est le Karl qui conduit le tracteur et, s'il a cinq minutes, bricole dessus et régulièrement le met en panne. Le matin, nous mettons faux et fourches dans le char et, avec Henri, on attend. S'il a bricolé la veille, on va rigoler. Le père Märtz entend tousser le tracteur, sort, attend un peu et te flanque deux ou trois baffes au rejeton. Parfois, deux fois par semaine, ce scénario ; aucune importance, Karl s'obstine, on passe de bons moments.

C'est vers la fin du mois d'août que le climat va se détériorer d'une façon bête. Le père Märtz veut battre sa moisson entreposée dans le hangar supérieur. Avec Henri, nous dégageons une place pour la petite batteuse. Jeppi nous demande d'éloigner les paons qui rôdent sans cesse autour des javelles et s'en va. Les voilà, les bestioles ; je leur jette un balai, mais sans les toucher, elles se sauvent en perdant des plumes, on ne fait pas attention. Arrive mon Karl, inspecte, remarque les plumes, la gourance. A table, le soir, il attaque, affirmant sans doute que j'ai frappé les paons avec le balai. La colère me prend car je reconnais que je démarre vite, je vais me le payer dans la cuisine. Mon Karl tourne autour de la table, le reste se sauve, le père s'amène, aucune importance. Henri intervient et raconte, ils ne semblent pas convaincus. Dès lors, les visages sont fermés, ça ne fait rien.

Début septembre, tout est prêt, j'ai même deux lames de scie à métaux, au cas. Les vélos sont toujours mis au chaud, chaque soir, les soigneux. Rien non plus vers Roger à la scierie, on partira à pied. Le temps devient instable. Je rentre au commando le samedi soir après la soupe. Avant, j'ai pris le temps de mettre une poignée de sucre dans le réservoir du tracteur, des calottes en prime au bout.

L'escapade d'Ascholding

Etant sur place, Roger a tout préparé, les patates, le pain, du sucre, du sel, etc... les sacs sont prêts. Nous sommes logés dans une maison basse, les deux gardiens dans une pièce à côté. Deux fenêtres avec barbelés, deux mètres cinquante à sauter, rigolade. Avec les gars du commando, une quinzaine, à part deux ou trois, nous n'avons pas vraiment sympathisé. Toujours à parler de leur boulot, surtout des maraîchers des environs de Paris ? Les discussions sur la cerise de Montmorency, oui, bon, ça va un moment. Et moi, pour la moisson, je leur ai fait voir comment on fait chez nous. Mais oui, une bille, les Allemands n'attendent que ça. Nous deux, on pense aux grands espaces libres surtout. Nous sommes le sept septembre. Tout le monde ronfle car il est près de minuit. On se laisse descendre par la fenêtre, sacs au dos ; l'aventure commence.

Il faut prendre le maximum d'avance car demain matin, tout sera découvert. La route, pas difficile, nous devons retrouver celle de ma précédente évasion d'ici deux heures de marche. Le ciel s'est couvert dans la journée, il va pleuvoir. Roger n'est pas grand, mais costaud, un acrobate qui marche aussi bien sur les mains. Pour moi, j'ai confiance, j'ai pris du lard, on allonge le pas, sec. Une voiture, gaffe Roger, il faut plonger dans le fossé. Pas de réaction : mon gars trouve le moyen de dormir en marchant. Si à chaque alerte, je suis obligé de le réveiller, ce sera pas de la tarte. Un village, on se perd dans les rues : bien regarder s'il n'y a pas de vélos oubliés. La boussole nous dépanne. Sur le matin, nous ne devons pas être loin de Kochel, il faut s'arrêter. Une masse sombre dans les prés, au loin, une baraque pleine de foin, bonheur, surtout que la pluie commence. Joyeux, on disparaît dans le trou, bonne chaleur et on s'endort. Réveil tardif, rien ne presse ? d'abord manger et ensuite dresser le plan pour la nuit. Il faudra s'arrêter bien avant Garmisch, les baraques à foin étant rares ; traverser Garmisch de nuit pour pouvoir en retrouver plus loin au matin. La pluie tombe toujours, fine. La nuit arrive, c'est reparti. Nous évitons Kochel et retrouvons la route. Les habits se font lourds sous la flotte. Les capotes yougoslaves ne valent pas les françaises.

Rien à craindre avec un temps pareil, on fonce. Sur le matin, on traverse un village. Des P.G. sortent d'une maison, on passe. On entend : « Tiens, deux qui se font la paire ! - Fais en autant », que répond Roger. Pas question de tenir une conférence, nous filons et sec. Il faut trouver quelque chose pour passer la journée. On arrive à un petit bois où l'on fait la pause. La pluie s'arrête mais, dans cette humidité, nous allons attraper du mal. Le bois n'est pas large. Nous voyons qu'il longe une colline à notre droite. Au sommet de celle-ci, une ferme. Près de nous, un chemin vicinal et pas loin, une cabane à foin. C'est risqué mais on tente le coup. Nous nous mettons dans l'axe de la cabane de manière à ne pas être vus de la ferme. Du foin, on grimpe. Elle est assez grande ; dans un coin, une fourche, une faux, une serpe... dangereux. Tant pis, le trou dans le coin opposé. Roger, au chaud, se met à

ronfler. Le ciel s'éclaircit, je surveille, pas tranquille. J'ai raison : voilà un paysan qui descend la colline et qui vient vers nous. Je réveille Roger en vitesse, j'étale bien le foin sur nous et attendons. Le gars monte, se dirige vers les outils, piétine un moment et disparaît. Pas vus ou feinte ? Je risque un œil : il remonte vers le bois avec la serpe. Il faut partir. Nous regagnons le bois et le remontons au plus haut. Nous arrivons à un petit chemin qui doit rejoindre notre route. Le soleil apparaît. Au loin, la plaine avec des cabanes et, à gauche, un petit village. Tout ça est mal engagé. On se fringue en civil, personne en vue, je presse Roger, on y va et vite. La première cabane, vide. A l'autre, plus loin. Un cycliste sur la route, au loin. Il s'arrête, revient en arrière et enfile un chemin à travers la prairie. Quand il s'approche, que l'on reconnaît son habit brun, la casquette plate, on a compris. Papiers ? A cinq minutes près, nous étions à l'abri, la colère.

Après la capture, au village

Ce n'est pas un commode, ce flic, sa main ne quitte pas son étui à pistolet. Nous allons au village. A l'école, la jeune institutrice, en noir, sert d'interprète. Nous sortons du stalag VII A, bien sûr. Elle pleure en nous racontant qu'il en a repris quatre ou cinq de prisonniers et qu'il en a même tué un au pied de la montagne toute proche, à notre gauche. Le cimetière est à côté, elle nous montre sa tombe. Je lui demande si elle peut nous procurer son nom, son matricule, mais l'autre s'énerve, se doutant de quelque chose. Roger aussi, ce n'est pas un patient. Du foin, je veux bien, mais pas un mètre de terre sur le ventre. Il nous emmène au poste. Au-dessus de la porte, le portrait en grand de Himmler. C'est la fouille. On se remet en militaire, puis il nous conduit à la prison et nous enferme. Sacs confisqués, adieu les scies, les barreaux n'étaient pas gros. C'est un vicieux, car il surveille la lucarne et voit sortir de la fumée. Il revient furieux : « Tabak, nicht rauchen » . On lui donne un paquet de tabac, des feuilles, des allumettes ; tout était en réserve dans l'ourlet du bas de la capote.

Je le revois, ce flic, sanguin, les yeux vifs, noirs, méchants ; il est prêt à tout. Roger gronde, la fatigue, je le calme comme je peux, j'ai peur. Avec ce mauvais, sans témoin, on ne sait jamais. Il se retire, soupçonneux. Pauvre con, dans le revers des calots, il y a tout ce qu'il faut ; mais par le larmier, on gaffe sec. Nous n'avons pas revu l'institutrice. Deux jours après, c'est le retour au stalag.

La prison civile de Moosburg

La prison du camp est pleine. Cette fois-ci, le tarif est de vingt jours et dans la prison civile de Moosburg. On sait, par certains qui se sont payés le séjour, que ce ne sera pas de la tarte. Nous sommes une vingtaine, solidement encadrés. Au fond d'une impasse, une façade pleine de fenêtres à barreaux et ils ont l'air solides, une petite cour : nous y sommes. Immédiatement, c'est la fouille et du sérieux. C'est un sous-off qui s'en occupe, carré, costaud et pas une tronche de rigolo. Des rouflaquettes taillées basses, noires, un barbeau. Il parle un peu français. Il consulte soigneusement la liste ; à l'appel de ton nom, tu sors du rang et c'est un examen attentif. On verra pourquoi par la suite. Il forme des équipes, nous conduit dans des cellules et boucle. Un P.G. est chargé du nettoyage des couloirs, de distribuer la soupe et aussi, en faisant vite, de nous glisser les derniers tuyaux ; on l'appelle la servante.

Nous sommes six. Roger et moi, deux officiers tchèques qui se sont battus à Belfort, Martinelli, un nom dans ce genre-là et un gars dont je ne me rappelle plus le nom. La cellule n'est pas grande ; un bas-flanc, des couvertures, une tinette. Défense de s'asseoir, de s'allonger pendant la journée. Souvent notre geôlier passe et jette un coup d'oeil. Au début, malheur à celui qu'il prend en faute, il hurle et même frappe. L'un de nous est donc en permanence l'oreille contre la porte car, à défaut de s'allonger, il faut tout de même s'asseoir. La nourriture, vite fait. Par jour, la moitié d'un pain rectangulaire, noir, à base de sciure de bois et de patates, le pain militaire, une tisane le matin. Une soupe tous les trois jours. Pour la soupe, il faut faire vite. Le guichet s'ouvre, la servante prend ta gamelle, verse une louche de soupe, au suivant et fissa. Malheur si une gamelle arrive en retard sur la planche du guichet, le barbeau est là qui surveille : d'un revers de main, il fait voltiger celle-ci, au suivant, il ferme le guichet, t'es marron pour trois jours. On partage, bien sûr, malgré la faim. Quand je pense au chevreuil qui n'arrivait plus à descendre, avec son régime, il va me mettre à mon poids normal, et même en dessous, vite fait. Comme l'autre, il n'a pas pensé au calot ; on fume, ce n'est pas conséquent. Les poches sont retournées soigneusement, pas oublier les coutures. Un morceau de journal quand il n'y a plus de feuilles, on roule de tout, même des miettes de pain. Il en sort une cigarette mince, minable, mais bonne pour les six taulards. Pour le feu, c'est une pierre à briquet enfoncée dans une planchette. Un morceau de fil de laine tiré d'une couverture, bien effiloché va servir d'amadou. Avec un petit éclat de verre, vous frottez sur la pierre pour avoir des étincelles, ça marche. Vers midi et 19 heures, le gardien file en ville. On guette son départ grâce à un morceau de miroir que l'on tient incliné à travers les barreaux et qui nous sert à contrôler la porte d'entrée. Une attente de quelques minutes en cas de retour intempestif et dans les cellules, c'est l'explosion, car il n'autorise aucun bruit. Prudence, il y a toujours un guetteur. C'est à ce moment le travail des cigarettes et le soir. Le bas-flanc étant prévu pour trois ou quatre personnes, on dort mal. La tension monte aussi entre nous. Les deux Tchèques ramènent toujours la même question sur le tapis : pourquoi nous les avons laissé

tomber en 1939. Qu'est-ce que nous pouvions faire, nous, pauvres pékins ?

Sur le mur de la cellule, il y a un voilier dessiné au crayon par un de nos devanciers. Le deuxième jour, le barbeau entre dans la cellule, regarde, l'oeil mauvais. Il nous désigne le voilier et demande le crayon. On lui fait remarquer que le voilier était déjà dessiné à notre arrivée. Il n'entend rien et demande le crayon. Quoi faire ? Il attend un peu et : « Viens, toi », en désignant Martinelli. Celui-ci va passer trois jours en caleçon et maillot de corps dans un cachot sans lumière, froid, humide, avec son morceau de pain quotidien. Quand il va rejoindre notre cellule, il est blanc. Et tout ça sans motif. L'explication, nous l'aurons à notre départ par la servante. Le gardien a été fait prisonnier en 1915 et il a passé trois ans au fort Saint-Jean à Marseille, gardé par des Corses, et pas des tendres. Aussi, à chaque arrivée, il enregistre soigneusement la bobine de tous ceux dont le nom se termine par un i. Aucune distinction, tous les Corses ils leur fait subir un traitement spécial, vous avez lu. Mais il fallait trouver le coup du bateau !

En face de la prison, un grand bâtiment. Par les fenêtres, s'échappent les flonflons d'une musique militaire. Pendant près d'une semaine, matin et soir, on va déguster l'ouverture de la cavalerie légère ou ce qui lui ressemble. L'espace d'un matin, ils vont essayer de massacrer le Tannhauser – trop difficile, certain, ils reviennent vite l'après-midi à la cavalerie, les vaches. Je pensais, au pays de Beethoven, ils doivent faire une sévère sélection, il y a du monde, rien du tout. Cette musique doit être formée d'une équipe de salopiaux qui n'a appris la musique que peu de temps avant d'être appelée sous les drapeaux. Certainement pour éviter d'aller crapahuter dans les steppes. S'ils vont faire un tel boucan près du front et que rôdent dans le coin quelques Cosaques, pas besoin de canon ; comment hommes et canasson, tous vont se sauver en hurlant.

D'après les rares nouvelles, on a l'impression que l'avance est moins rapide ; il est vrai que le front s'élargit. Un matin, 17 septembre, rassemblement dans la cour. Il se passe quelque chose. Le barbeau nous fait, avec un sourire mauvais : « non, non, la guerre n'est pas finie, vous allez au stalag. » Nous ramassons nos affaires et prenons la route du camp.

Le camp disciplinaire d'Hohenfells

Au stalag, nous sommes consignés et tenus à l'écart comme des pestiférés. Nous sommes plus d'une centaine, paraît que nous irions en commando ; si c'était vrai... Les journées sont encore belles en ce mois de septembre 1941. Si nous pouvions repartir avant l'hiver. Le lendemain, rassemblement avec nos affaires, camions et départ. Nous arrivons dans une petite ville : Hohenfells. Un camp, les sempiternels barbelés. Il est immense, car il sert à l'entraînement des chars et des artilleurs ; ce camp existe toujours de nos jours. Nous apercevons des chars cibles, en carton, se mouvant par des câbles et les canons anti-chars s'entraînent à tirer dessus. Les espoirs s'envolent, ce n'est pas encore là que l'on va s'engraisser. Et c'est la baraque, les lits à deux, trois étages, la soupe qui ne change pas.

Le travail : creuser des tranchées. Dans la terre, ce n'est rien mais ici, c'est presque tout de la roche, : donc travail au pic et à la barre à mine. Nous sommes sévèrement gardés. Je vais faire la connaissance d'un Espagnol, carrier, mineur de son état, un réfugié de la Guerre d'Espagne. Il va nous montrer comment, sans gros efforts, désagréger un rocher en trouvant la bonne fissure. Il devait être un solide gaillard, à voir sa carcasse. Les chairs pendent, flasques, le globe des yeux est d'un sale jaune, ce n'est pas ici qu'il va se refaire une santé, comme nous, d'ailleurs. Quand il apprend que je suis de Tournus, il est tout joyeux. Il a travaillé dans la région mâconnaise ; il a creusé pour enterrer des cuves d'essence à Saint-Clément. Il va nous raconter ce qu'il a vu de l'effroyable guerre civile, les privations, la faim. Quand il repense aux solides mâchons avec les vigneron mâconnais, ses yeux brillent. Quand la guerre s'est déclarée, il s'est engagé. A cette époque, en 39, dans la matinée, j'avais déjà bu la moitié d'un litre de gnôle, qu'il dit. A voir le résultat maintenant, je le crois.

Nous prenons le temps d'observer les Fritz qui s'entraînent. Ils poussent leurs canon à toute vitesse, en hurlant, dingues. Ils prennent position et pan ! Un obus dans le carton qui passe. Un coup au but, c'est le hurrah. Ce doit être chronométré, des vicieux. L'on recommence, cette fois-ci, ils ont mis leur capote d'hiver, faut ce qu'il faut. Le cagnard, en ce début d'octobre, tombe encore bien comme il faut, ça ne fait rien. Sous les gueulantes, il faut gagner des secondes, et boum ! Nous, on espère que les Ruskoffs les attendent dans les plaines de la Moscova et que bien des hurrahs pourraient rester dans les gosiers. Un jour, tout ce beau monde disparaît. Novembre, la bise froide puis la neige. Toujours nos tranchées, c'est bien pour nous occuper. Plus ou moins, nous sommes à l'abri dans nos trous que nous creusons plus que la normale. Nos gardiens, en plein vent, sont bleus de froid, magnifique.

Pourtant, parmi eux, nous en connaissons un qui nous est précieux pour les nouvelles. 35-37 ans, parlant parfaitement français, l'argot ; pendant dix ans, garçon de café à Paris, un amoureux de notre pays. Par ses parents et ses brefs séjours en

Allemagne, il va voir et être au courant des exactions des S.A. et des S.S. sur les ouvriers et les juifs ; la grande misère des années 30, les soulèvements populaires et les répressions féroces. Il va nous décrire les défilés des Jeunesses Hitlériennes, la pelle en attendant le fusil à l'épaule ; *avec son père, ils sentaient*⁶ venir la grande bagarre. L'un de nous fait allusion à la cinquième colonne, il n'a pas cherché à biaiser : « Bien sûr que j'ai été contacté mais, rien à faire, malgré les menaces, avec mon père, nous étions prêts à affronter les dangers. » Au début de 1938, il va rester chez lui, des ennuis familiaux. C'est un Bavarois, de Nuremberg, athée, et ce doit être rare dans cette province catholique. C'est l'armée puis l'expédition en Autriche, la campagne de France derrière les blindés de Guderian, isolant tout l'est du pays. « Devant une telle force, un rel fanatisme, vous ne pouviez pas résister. Après l'armistice, je n'ai pas osé monter à Paris voir les copains, pourtant je n'ai pas de sang sur les mains. » Maintenant Hitler a perdu, ce sera long mais c'est ainsi. Blessé deux mois après l'attaque de juin contre l'URSS, il n'est pas retourné sur le front mais, d'après ses copains, c'est terrible. Avec lui, c'est la planque au boulot, nous prévenant dès qu'un officier vient rôder trop près.

En décembre, devant l'épaisseur de neige, nous sommes mobilisés pour dégager les routes à l'extérieur du camp. Plus de cinquante centimètres il y a dans ce coin de Bavière. Schumann, notre chef de camp français et interprète, harcèle les Allemands pour faire respecter la Convention de Genève. Connaît pas la Convention, au boulot, Arbeit ! Levés à six heures, la tisane, dehors pour la comptée. Il semble que vous n'avez rien sur le dos, des statues de gel. Un matin, -30°, -35°, terrible. Le soleil ne se montre pas avant neuf heures. A la nuit, c'est le retour au camp, personne ne traîne. Chacun ramène ce qu'il peut de bois : il est rare. Notre lit n'est pas loin des lavabos dont la porte sera givrée tout l'hiver. Avec des cartons, Roger et moi fermons notre lit, laissant juste une ouverture pour se faufiler. Un jour, les gardiens passent et prennent une couverture à chacun : elles serviront à doubler les capotes de ceux qui sont sur le front, bon signe. Rares sont les colis. Encore un triste Noël. Cette fois-ci, nous touchons une gamelle de riz à la confiture.

Le dimanche, avec Roger, c'est le guet autour de la cuistance et attention, il y a des amateurs, il faut faire vite. Quand on arrive à ramener une musette de pluches de patates, c'est bon. Les livres sont rares, pourtant un gars du Jura, un alpiniste, va me prêter *Autant en emporte le vent*. C'est beau et il va m'occuper un moment. Il y a des jeux, la belote, les acharnés du poker : tout se joue, même les caleçons, folie. Les bagarres, pour des motifs futiles, nombreuses. Il faut toujours être sur le qui-vive. Dans notre coin, il y a un teigneux, maquereau à Besançon. Il se fait refiler de ces danses, aucune importance, la tronche pas encore guérie, il recommence.

Ce dimanche de la mi-janvier, il fait beau et on se promène jusqu'à l'entrée du camp. En face, les champs pleins de neige. Nous voyons avancer avec peine une

6 Passage reformulé

longue file de troufions allemands harnachés, de la neige jusqu'aux cuisses. Ils crapahutent là-dedans, tombent, se relèvent sous les gueulantes, c'est pas du gâteau. On se renseigne auprès de Schumann. Le lendemain, nous savons. Ce sont des troupes qui se sont soulevées sur le front de l'est à cause du froid. Pour les punir, ils reviennent à marches forcées, à travers champs. Il y aurait eu des fusillés. La discipline allemande se paie cher.

Un samedi après-midi, rassemblement, bizarre. J'ai simplement mis une paire de galoches trouvées le long d'un chemin. Il faut une corvée pour la neige, j'en suis, mon pot. Départ immédiat. Je vais avoir les pieds gelés là-dedans. Halte à côté du camp. Je sors du rang pour montrer à un gardien qui se trouve à côté qu'avec ces galoches, je ne peux rien faire. A-t-il peur ? Il fait sauter son fusil de l'épaule, l'empoigne par le canon, le lève. Je me laisse tomber en arrière mais les copains, derrière, qui se sont avancés, sans le vouloir me retiennent. Je reçois la crosse en plein menton. Si je ne tombe pas, il m'écrase la tête. Il me semble que j'ai la mâchoire disloquée, en cinq minutes, j'ai une enflure comme le poing. La corvée ne veut pas repartir. Schumann arrive avec le chef de camp, se font expliquer et on rentre. Le toubib regarde, rien de cassé, préconise des compresses et dix jours de taule.

Le temps de prendre une serviette, la gamelle et en route pour la prison qui n'est pas très loin à l'extérieur du camp. Le gardien, un gros bonnard, m'enferme dans une cellule. J'ai la tête en feu. Un lit en planches, sans paille, la tinette. Un vasistas qui s'entrouvre par le haut et, vu le temps, fermé au cadenas. En grim pant, vue sur la route, le camp. Mais il fait chaud, le principal. J'entends crier, alerte terminée, les portes s'ouvrent. Une dizaine de P.G. m'entourent et me font expliquer l'histoire. Le gardien débarrasse une table et attaque une belote avec trois P.G. D'autres lisent, un guetteur surveille la route. De l'eau chaude sur le poêle, c'est pour moi, une chaleur là-dedans. La bonne vie pendant dix jours, je n'en reviens pas. La soupe, puis on va chercher les pailles dans un réduit, les couvertures ; à dix heures, extinction des feux et portes fermées. A sept heures, réveil et jus, guetteur en place, les journées se passent bien, mon enflure diminue. Schumann me dira, lorsque je regagne le camp, que le gardien qui m'a frappé a eu sa permission supprimée et quatre jours d'arrêts. Pour moi, il regrette les dix jours de cabane. Pas moi, je lui explique et il rigole.

Schumann est alsacien, il nous défend bien. Il a fait presque toutes ses études à Munich, c'est dire s'il connaît le coin. Fait prisonnier dans les Vosges, il a suivi la même filière que nous : commandos et évasions. Dans son dernier commando, une ferme, il a réussi à entrer en relation avec d'anciens camarades d'université. Il a eu tout alors pour se déguiser en civil, même le chapeau, les papiers et les marks. Parlant le bavarois mieux que personne, il n'a pas réussi, c'est à désespérer. Il s'évade, est attendu et passe une journée à Munich, dans une famille. Il

prend un billet, monte dans le train, départ. Au prochain arrêt, lisant un journal, il ne fait pas attention à la personne qui prend place en face de lui. Il lève les yeux et reconnaît un gardien de son premier commando, alors c'est la taule et la surveillance spéciale.

Le froid est encore vif, mais moins mordant qu'en décembre et janvier. On se rappellera de cet hiver terrible de 41/42. Nous avons, en cette fin de février, de belles journées ensoleillées. Nous sommes affectés à l'entretien des routes. Il ne s'en fait pas lourd dans une journée, chacun économise ses forces, les posten font du zèle, ne voulant pas faire connaissance avec le front de l'est. Nous connaissant, ils se doutent qu'aux premiers beaux jours, il faudra surveiller sérieusement.

Fin février, Roger Luce me quitte, rappelé au stalag, paraît qu'il serait rapatrié comme marin. Je perds un bon copain. Effectivement, il retrouvera Bar-le-Duc, puis gagnera la zone libre. Il se fera étriller par un passant à Chalon-sur-Saône et ira voir mes parents à Tournus. Il travaillera dans la région de Mâcon, à Fleurville. Un certain jour, sortant du travail, attendant sous les arcades de la place Massena à Nice le car qui doit me ramener à Vallauris, j'entends quelqu'un qui m'interpelle, c'est Roger Luce, dix-sept ans après. Il ne sera pas au rendez-vous du dimanche suivant et introuvable malgré mes recherches. Retrouvailles près de l'hôtel Négresco six ou sept ans plus tard et de nouveau disparaît, une étoile filante.

Dans un coin de la baraque, un P.G. modéliste de son métier, se taille un pantalon dans une couverture. D'autres font d'étranges mixtures, sur le poêle, pour teinter le tissu. Allons, l'instinct de la cavale est toujours là, vivace. Le lendemain, fouille générale : il y a un mouchard. De cette race-là, on en trouve partout, c'est comme la vermine. Car il n'y a pas que des évadés à Hohenfells. Il y a des voleurs et des amateurs de femmes allemandes qui purgent leurs peines. Surveillance discrète près des gardiens, et il est découvert. Tous les jours, aux appels, il va rejoindre les rangs sous nos sifflements qui imitent le vol des mouches. Un inconscient, pas possible. Il est d'abord mis en quarantaine en attendant mieux car les Allemands ont l'oeil sur lui. Quelques mauvais rôdent dans son coin, sans un mot. Sûr, ils vont le faire disparaître. Ce qui va le sauver, c'est le 7 mars 1942. A l'appel du matin, ordre nous est donné de rassembler nos affaires, nous évacuons le camp. Les camions sont là, c'est le retour au stalag. Notre mouchard sera séparé de nous et se perdra dans le camp.

Je reprends espoir. Juste avant de partir, j'ai touché deux colis et trois cartes des parents. A notre arrivée, nous recevons des biscuits de la Croix-Rouge. Il se fait un trafic dans le stalag, ce n'est pas croyable. Tous les matins, une place du camp se transforme en marché. Certains ont une planchette devant eux retenue par une ficelle autour du cou, et ils exhibent leur marchandises. Il y a de tout : chocolat, conserves, cosmétiques, lames de rasoir, chaussettes, etc... Pour les loups que nous sommes,

c'est la tentation. Pour la plupart d'entre nous, il reste un peu de linge de corps, la gamelle, tout tient facilement dans une musette. Pour moi, ma seule richesse, c'es mon rasoir-couteau que j'ai réussi à passer à travers toutes les fouilles. On commence à entendre des réflexions où le mot « planqués » revient souvent car, de l'autre bord, il est juste de reconnaître que nous donnons le mauvais exemple, des pas fréquentables, en somme. La tension monte et nous décidons de monter un beau coup.

Un matin, nous sommes bien une cinquantaine à nous mêler à la foule du marché. Pour moi, il y a longtemps que je me couve un gros adjudant, faciès à la Mussolini, bourrelet dans le cou, ventre bien entretenu, leggings bien astiqués, se tient bien, mon gaillard. Sa spécialité, les plaques de chocolat, cigarettes, tabac, toutes ces richesses bien en ordre sur sa planchette. C'est justement ce qui me manque, mon rêve. Je gaffe, sérieux, qu'un pas gentil vienne bousculer mon protégé. Il ne vient pas ce coup de sifflet car, quoi qu'on en dise, il reste un peu de discipline. Ça y est, la java commence. Pour moi, vite fait. Mon coup de savate fait voler la planche que mon Bénito reçoit en pleine tronche. Dans la seconde qui suit, le direct dans la boîte à ragoût. Il s'affaisse sur les genoux que je moissonne déjà toutes ces richesses. Pas le temps de le cajoler, la mêlée est confuse et le coin pourrait devenir malsain, je taille et vite. La baraque, où stationne un comité d'accueil en cas de retour de flammes, mais rien. C'est le partage, bien sûr, il y a même une bouteille de vin blanc du Rhin. Ils se débrouillent bien les gars, mais nous verrons mieux par la suite, dans un stalag près de Berlin.

Les jours suivants, calme plat, pas de réaction. Je fais équipe avec un gars des Charentes, compagnon du Tour de France, boulanger. C'est un gentil garçon, ce qu'il raconte est passionnant. Une seule chose, il faut qu'il joue au poker. Seulement, le jour où je le vois mettre sur le jeu des biscuits de guerre, je ne suis plus d'accord. Je me prive déjà car les biscuits sont faciles à transporter en évasion, pratiques, ce n'est pas une raison pour les jouer. Il me rassure en me disant que ce sont les siens, je veux bien. Je sais où mène le jeu, j'ai des exemples tous les jours sous les yeux. Il me quitte bientôt pour former une équipe avec des Nantais, j'aime autant.

Je rôde. Un jour, j'entre dans une baraque, gros remue-ménage, un gars me renseigne. Ce matin, il y a commission de réforme. Que ne ferait-on pas pour être rapatrié ! J'en vois un qui se frappe consciencieusement le genou avec un petit sac de sable, le genou devient énorme. Un autre est assis sur son plumard : il est blanc, transpire, grelotte, il vient sûrement de fumer de l'aspirine. C'est celui qui attend le dernier moment pour avaler une boulette de papier d'étain, ce qui fera croire, à la radio, à un ulcère à l'estomac. Je me sauve.

Je traîne mes miteuses galoches pour économiser mes vieux souliers. J'en connais une belle paire mais le planqué est méfiant, rien à faire. Le mois d'avril est

beau. Les journées longues. Dans notre coin, les tailleurs n'ont pas de répit. Pour moi, je préfère attendre le commando, on trouve toujours sur place. Des rumeurs circulent, il y aurait un prochain départ.

Le départ pour Rawa-Ruska, Pologne

Le 30 avril, nous sommes prévenus que tous les P.G. des deux baraques disciplinaires plus ceux de la prison doivent être prêts au départ demain 1^{er} mai. Pas normal, tout ça, il nous faut des explications. Arrive alors Gropsiron, le chef de camp français. D'un air embarrassé, il annonce que nous allons en Pologne, au camp de Rawa-Ruska, à la frontière russe. Adieu la Suisse. Les cartes sortent, la Roumanie n'est pas loin. Occupé sérieusement par Yvan, le Fritz doit laisser le champ un peu plus libre en Pologne et, avec le Polonais, on doit pouvoir s'entendre, à voir sur place.

Le lendemain, bien en rangs, nombreux gardiens, direction la gare. Sur place, fusils-mitrailleurs en batterie, c'est sérieux, le comité d'accueil fonctionne bien. Sous les gueulantes, on embarque : cent dix-cent vingt par wagon, pas possible. On a touché chacun une boule de pain, un morceau de saucisson qui se présente sous la forme de gélatine rose, un morceau de margarine. Dans un coin du wagon, un tonneau plein d'eau, une tinette. Fermeture du wagon, sous le soleil, dans l'heure, c'est l'étuve. D'abord, se mettre torse nu. Serrés comme des anchois, cela paraît impossible, mais non ; une équipe se baisse pendant que les gars se déloquent. Les habits, jetés le long des parois, piétinés, serviront pour s'asseoir, aucune importance. Il faut s'organiser. Le train démarre, un peu d'air passe par le vasistas. A tour de rôle, on va prendre l'air. Pour l'eau, un seul fera la distribution. La tinette sera bientôt pleine. Pour uriner, une boîte qui passe de main en main et qui est vidée par la lucarne, quel travail. Le train roule lentement, s'arrête souvent ; à la tombée du jour, nous arrivons seulement à Regensburg⁷.

Là, on embarque encore des P.G., et pas sous des chansons. La porte s'ouvre, deux sont désignés pour vider la tinette. On réclame de l'eau ; des insultes en réponse, la porte est fermée, ballon. Tous les wagons sont les vigies occupées. A chaque arrêt, contrôle des barbelés cloués contre les vasistas ; ils se glissent sous les wagons pour vérifier ; ils connaissent nos manies. Au départ de Moosburg, il y avait un gardien avec nous et qui avait trouvé la bonne place près de la tinette ; plein les naseaux il se prenait. Cramoisi, essayant de se dégager pour avoir un peu d'air, il devait se demander, en cas de danger, comment il arriverait à sortir son Mauser de l'épaule. Il disparaît en gare de Regensburg, ne veut pas mourir étouffé. Toute la nuit, le convoi reste en place, priorité pour les trains militaires en direction de l'est. Nous savons, en gros, que les troupes d'Adolf piétinent partout. Napoléon a fait mieux avec ses charrettes tirées par des canassons et , avantage, en cas de disette, tu peux les bouffer, tandis que les chars...

Il faut tout de même dormir. Nous nous allongeons dans le noir, tous sur le flanc, du même côté. Ankylosé, si tu veux te retourner, tous les autres doivent suivre.

⁷ Ratisbonne ou Regensburg en allemand, en Bavière, le long du Danube.

Une dizaine n'ont pas de place ; aucune solution, ou alors s'allonger en travers, sur les jambes des copains. Si tu arrives à dormir deux ou trois heures par nuit, c'est un maximum. Pas question d'aller à la tinette, ce serait un pari perdu d'avance. Le résultat que cela donne le matin, je n'ose pas l'écrire et nous sommes seulement à la première journée. Pas question de se laver, vu la réception de Regensburg, nous optons pour un sévère rationnement.

J'ai souvent raconté ce voyage à cent vingt hommes. Il y a eu des sceptiques et pourtant, sur la fin, nous arrivions à nous faufiler pour prendre l'air, par exemple. Il a fallu, plus tard, que des récits paraissent comme par exemple *Le train de la mort* de Bernadac pour ajouter du crédit à mon récit. Dans le wagon où se trouve Verchuren, l'accordéoniste, il a douze ans je pense à l'époque, le premier soir, il y a une dizaine de morts ; je le crois. De nombreuses personnes âgées qui venaient d'être arrêtées, avaient vécu et mangé presque correctement et, brutalement, c'était l'entassement dans un wagon surchauffé, l'affolement. Pour nous, ce fut différent. D'abord plus jeunes, une grande habitude des gardiens, des privations surtout, l'endurcissement à la misère, mais toujours une grande fraternité entre évadés. Bien sûr, il y a eu des bagarres pendant le voyage. Il ne faut pas oublier que toutes les classes sociales étaient présentes, de l'avocat en passant par le contrebandier, le maquereau ; mais toujours la discipline, comme l'exemple de la distribution de l'eau.

Le lendemain, au départ de Regensburg, c'est l'attaque du plancher, au-dessus des essieux, avec deux canifs minables échappés à la fouille. Tentative vite abandonnée devant ces planches de chêne bien sec, d'au moins quatre centimètres d'épaisseur et refusant toute collaboration. Pour l'instant, ça va côté nourriture. Nous avons calculé, suivant celle que nous avons reçue, que cela doit correspondre à un voyage de deux ou trois jours. Pour ma part, j'ai une trentaine de biscuits de guerre en réserve, rien à craindre de ce côté et il fait tellement chaud. De rares chansons et toujours des arrêts fréquents, d'une longueur pénible. Le troisième jour, plus d'eau et, pour certains, plus de nourriture ; la grogne s'installe. Le soir, dans une petite gare au nom impossible, arrêt. La porte s'ouvre, « Wasser », de l'eau que tout le monde hurle. Les deux gars de la tinette ont même deux gamelles, au cas. Dans les autres wagons, même branle-bas, on entend. A part les contrôleurs, les Fritz ont placé deux archers devant chaque porte, arbalètes pointées et pas tellement rassurés, on voit ; on ne sait jamais avec ces gaulois qui ont la bougeotte. La tinette revient : même pas eu le temps de se laver, la porte vite refermée ; marrons, on est, même pas l'air frais a osé entrer. C'est mon tour d'être à la lucarne, je vois les Fritz courant de tous les côtés en gueulant, une habitude qu'ils ont certainement de naissance, les vaches, faudrait faire des recherches de ce côté-là, à tête reposée.

La fureur éclate alors, dantesque, avec les coups de pied dans les parois. Deux ou trois sages calment cette colère car on a encore plus chaud, plus soif. La faim n'est rien ; allez manger avec un gosier en feu et une langue en papier émeri

gros grains. Je suce ma ceinture de cuir à longueur de journée, histoire de m'occuper. Le quatrième jour commence et c'est la première bagarre, courte, rageuse, que l'on calme avec peine ; mais le feu couve pendant que nous attendons sur une voie de garage. Tassé dans un coin, je remarque un gars effacé, ne se mêlant pas aux discussions. Nous formons un groupe d'une dizaine de rigolarde ; il y a en particulier deux Parisiens, ah, cette fanfare de Bagnolet. Un Nantais, une belle voix qui faisait naître aussitôt le silence lorsque s'élevait *la Romance de Maître Patelin*⁸, les chansons de Paul Delmet⁹ et celles de la Butte, *les Mômes de la Cloche*¹⁰. Mais depuis deux jours, plus de chansons, trop pénible. On se relaie auprès du copain, essayant de le reconforter. Il nous regarde sans nous voir, les yeux fixes, une fine mousse au coin des lèvres, que faire ? Il est dans un monde à lui, aura-t-il la chance d'en sortir ? Sur la fin du voyage, il y en aura un autre, taciturne aussi, remâchant sans cesse on ne sait quels ennuis de famille, dans les quarante ans, les yeux perçants, un épais collier de barbe noire, dans quel état ! Tous les deux, aucune réaction devant le pain et le petit quart d'eau que l'on essaie par la suite de leur faire prendre ; que sont devenus ces deux pauvres camarades ?

L'odeur est pestilentielle. Plus ou moins, quand le train roule, l'air circule un peu ; mais aussitôt qu'il s'arrête, atroce. C'est l'arrêt du soir. Un gars au vasistas nous annonce que, sur le quai, il y a des gonzesses en blanc avec brassard croix rouge. Si c'était pour nous ! Je remarque les yeux de certains, fous de colère, mauvais. A la moindre remarque, ils se lanceraient dans la bagarre avec les gardiens. Je suis de tinette. On descend et on vide dans un fossé ; le robinet est là, vite la tête sous l'eau, on boit en vitesse, quel délice ! Les autres corvées attendent, on regagne le wagon. Les femmes distribuent un morceau de pain, une louche de soupe notre tonneau est à moitié rempli d'eau. Porte fermée, encore la voie de garage. Beaucoup de trains sanitaires descendent. Nombreux aussi les trains de matériel, il en faut pour alimenter un front aussi vaste. La pluie fait son apparition, l'air devient irrespirable, mais on sent un peu la fraîcheur. Le pain, la soupe, l'eau, c'est l'euphorie pour l'instant. Il est bien loin, ce camp. Dans la nuit, départ.

Le cinquième jour, avec la pluie, sera relativement calme. Le sixième, la fatigue est extrême, les nerfs à vif, à la moindre remarque, l'explosion et les coups pas loin. Rationnement de l'eau, bien sûr, le tonneau est presque vide ; à la moindre erreur, ce serait la mêlée générale. Des coups dans un coin, sans un mot, sournois. Je suis de hublot, dix minutes chacun. Le ciel est bas, nous voyons défiler une grande plaine parsemée de fermes et de rares arbres. Les fermes sont basses, couvertes de chaume, une fenêtre, une porte, bêtes et gens doivent loger ensemble. Une longue ligne de poutrelles soudées en hérisson coupe la plaine et se perd au loin.

8 Romance tirée de l'opérette *Maître Pathelin* de François Bazin, créée en 1856. Chantée par André Dassary, libéré d'Allemagne en 1941, l'auteur de nombreuses chansons de variété et de la célèbre : *Maréchal, nous voilà*.

9 Paul Delmet (1862-1904) compositeur de romances sentimentales et chanteur qui s'est produit dans les cabarets de Montmartre ; s'est aussi fait élire député radical.

10 De Vincent Scotto ; première chanson enregistrée par Edith Piaf ; source : Wikipedia

Certainement la ligne de partage entre Allemands et Russes en 1939. Une terre presque à notre hauteur et, plus loin, une vieille mesure. Presque à les toucher, deux vieux : elle, une corde à l'épaule, tire une petite herse, le vieux suit, soulageant avec une corde, la vraie misère. La pluie retombe, le wagon se met à tanguer, gare de triage, sûr. Une ville apparaît : Cracovie. De celle-ci, nous ne verrons que quelques maisons, églises, un long mur gris. Que fait cette vache attachée, la tête basse, efflanquée, les côtes en relief, un tonneau à pattes, sous-alimentée, comme nous. Le train ne s'arrête pas, la nuit tombe, pas de tnette ce soir.

Il va rouler une partie de la nuit et c'est l'arrêt. Au petit matin, sous le ciel sombre, les portes s'ouvrent et les hurlements commencent, nous sommes arrivés. Pas la peine de le dire deux fois pour sauter du wagon. Tout vacille, les jambes en coton et cet air frais, c'est pas possible que cela existe. Une flaque d'eau : on plonge et on boit en se bousculant. Quelques paysannes, le foulard blanc serré autour de la tête, nous regardent, tristes. Certainement, elles doivent voir ce spectacle souvent. En rangs, comptés, c'est le départ. Nous longeons un petit village. A sa sortie, c'est Rawa-Ruska.

Le camp de Rawa-Ruska

C'est le camp pour nous ordinaire, avec sa ceinture de barbelés. De grandes bâtisses de briques bordent une immense place. Une terre noire, sablonneuse, des fondrières, un merdier, quoi. Nous formons une longue colonne, pas nerveuse, bien encadrée. Avant d'entrer, recomptage du troupeau, une manie. Je voudrais bien connaître le fou qui, après la semaine que nous venons de passer, aurait la force de se faire la belle. Quelques prisonniers assistent à notre arrivée. Un seul coup d'oeil, l'accoutrement, les têtes, pas encore l'endroit où on va se faire envahir par la cellulite. Ah, se laver, boire, manger, mais surtout dormir. Nous touchons le morceau de pain, de margarine, un litre de tisane, le menu invariable. Notre groupe est dirigé vers la bâtisse du fond. Un P.G. nous renseigne : ce sont d'anciennes écuries russes. Nous serions le deuxième convoi. C'est immense, doivent pouvoir s'entasser là-dedans quatre ou cinq cents hommes. Dessous, l'emplacement pour les chevaux. Au-dessus, à trois mètres, un plancher accessible par des échelles pour le personnel. De la paille, bonheur, près d'une fenêtre, une place. J'enlève les pompes, la capote. Attention, ici : les pompes et le sac sous la tête. Portefeuille et rasoir dans la chemise, au besoin le morceau de bricheton que tu conserves, c'est pour ta survie. Sans ces mesures élémentaires, tu risques de te retrouver comme le petit Jésus à la naissance, en peu de temps.

Autour de moi, quelques têtes sympathiques. La capote comme couverture, je sombre, et je ne suis pas le seul. Je suis secoué, réveillé par un grand gaillard, rigolard, la soupe : une eau de vaisselle avec quelques grains de mil, c'est tiède et il en sera toujours ainsi. Le temps que la corvée traverse cette grande place qui me rappelle Neuf-Brisach mais en plus grand, les cuisines sont près de l'entrée du camp, la distribution, c'est presque froid. Je repique à la dormante jusqu'au soir. Remueménage, c'est le rassemblement pour le compte est bon. Raouste, tout le monde dehors. L'opération terminée, il faut former une équipe, obligatoire. A côté de moi, le grand Bacchus Albert. Un Parisien dans les trente ans. Dans le civil, chef aux prototypes aux camions Latil. Des doigts d'or, a confectionné une paire de pinces dans un écrou de huit, il a la photo ; me proposera de monter à Paris la guerre terminée ; sera dirigé, pour passer une radio des reins, à Cracovie, étrange incohérence de la situation. Il nous racontera à son retour, bouleversé, qu'il a aperçu le long de la voie des cadavres ayant des brassards au bras : des Juifs. Nous nous perdrons de vue au vélodrome de Dortmund. Plus tard, j'apprendrai par sa femme qu'il est dans un hôpital du côté de Berlin, plus de quatre-vingt éclats dans les jambes, une bombe russe, hôpital pris par les Ricains, repris par les Boches, Bacchus supervisant la bagarre. Nous envoyons un colis pour sa femme. Plus de nouvelles, les soucis de la vie.

Puis trois gars de la région d'Albi qui ne se sont pas quittés depuis le début de la guerre. L'un d'eux s'appelle Léo Donnadiou, champion de France de rugby en

1937, trois quart centre d'Albi 13, une pile survoltée, tous de bons garçons. L'équipe se forme donc, non pas pour partager, nous n'avons rien, mais toujours l'un de nous doit rester pour surveiller le peu que nous avons. Maintenant, il faut prendre le vent, je récupère vite, je reconnais que le sport m'a servi. D'abord se laver. Nous apprenons qu'il n'y a qu'un robinet d'eau, ouvert deux heures par jour pour tout le camp. L'un de nous y va pour l'équipe. Le lendemain, je vais faire la queue. Les cuistots se servent d'abord. Juste le bruit court que cette flotte ne serait même pas potable, d'où l'explication du litre de tisane distribué. Aucune importance, pour se laver, c'est bon. j'arrive presque au but, le robinet ne laisse plus couler qu'un mince filet d'eau minable. Berlurés on est, la colère monte dans la colonne. On va voir le chef de camp, mais que peut-il faire ? On ne va tout de même pas rester dans une crasse pareille ! Deux ou trois jours après, Bacchus sera plus heureux.

Paraît que de nombreux Russes seraient enterrés dans le coin, d'où la cause de la pollution des puits. On rôde dans le camp : aucune connaissance. Nous fouillons, derrière notre écurie, dans les anciens silos de patates inondés par les Russes à leur retraite. Patiemment, nous trions les patates pourries, une odeur ! On trouve même le cadavre d'un Russe, aucune importance ! Un couvercle de boîte, une pointe, on a fait une râpe sur laquelle on passe ces pauvres patates molles, la plus grosse comme un œuf, une exception. Avec la pulpe obtenue, nous faisons des galettes que nous cuisons sur une tôle ; ce n'est pas fameux, mais calme un peu la faim. L'histoire des galettes durera peut-être une semaine, puis la fouille sera interdite et l'on retombe dans la faim chronique. Bien sûr on surveille les cuisines. Le ravitaillement arrive par charrettes tirées par les petits chevaux aux longs poils. Un jour, le bruit nous parvient qu'une équipe aurait réussi à faire disparaître un canasson. Vrai, faux ? c'est possible après tout, en tout cas, le silence. L'équipe se met en chasse, des fois, on ne sait jamais, ça fait pas mal de bidoche, mais c'est le mur partout. Inutile de faire le siège des cuisines, jamais vu ça, pas de déchets. Il faut donc éviter de s'agiter, ce sont donc d'interminables parties de belote. De l'autre côté de l'allée centrale, sur l'autre bas-flanc, il y a une équipe particulière, ils se sont bien trouvés, ceux-là. Combien sont-ils, six, sept, allez savoir et pas des tendres. Rares sont les jours où il n'y a pas de bagarre et ça part sec. Quand ils s'attrapent au poker, la danse se mijote, il suffit d'être patient. L'un d'eux est tatoueur, il a du monde ; tarif : un paquet de tabac ou de cigarettes.

Un jour, je me rase, un exploit quand il faut prélever sur sa ration de tisane. Aussitôt, j'ai des offres pour mon rasoir ; méfiance, j'assiste à l'opération et pas tout seul, on ne sait jamais. Le gars qui veut se refaire une beauté paiera suivant ses moyens, ils ne sont pas grands, je sais. Avec deux ou trois cigarettes ou une pincée de tabac, c'est bon. Même un qui m'offre une tête d'ail, allez savoir ; le plus beau coup, deux potages Maggi, en forme de petits carrés, dégageant une drôle d'odeur. Aussi durs que du silex, il nous faudra du temps pour les broyer. Mélangés à la tisane -les cuistots appellent cela le thé, breuvage à acculer au suicide une sacrée bande

d'Anglais chatouilleux paraît-il sur ce chapitre-là, cela donne une mixture qui calme un peu l'estomac.

Les jours s'étirent, longs, chauds. Il y a les bagarres, les vols. Avant notre arrivée -car nous devons être le deuxième convoi, pour faire régner l'ordre, une équipe spéciale a été constituée. Tous d'anciens lutteurs, boxeurs du Central, la salle de réunions de boxe de Paris. Nous allons assister parfois à leur entraînement, ils sont tous casés à côté des cuisines, compris, il faut qu'ils tiennent debout. Un matin, par hasard, entre les deux écuries, nous les voyons infliger une correction à un voleur, un qui fait justement partie de l'équipe qui est en face de nous. Travail bien fait, sans bavures.

Le bruit court qu'il y aurait des départs en commandos. Faire n'importe quoi, mais au moins se laver, l'eau, cette hantise. C'est exact. L'équipe se fait inscrire. Le 30 mai, c'est le départ direction la gare de Rawa-Ruska. Nous retrouvons nos sinistres wagons, mais nous sommes moins tassés, cinquante à soixante stücks. Comme nous n'avons pas reçu de vivres, le trajet ne doit pas être long.

Le commando du terrain d'aviation à Lvov (Lemberg)

Avec Bacchus, nous avons été séparés en gare de Rawa de nos trois copains d'Albi que nous ne retrouverons jamais. Nous nous demandons si nous avons une chance de gagner la Roumanie. En gros, sur la carte, cela donnait un trajet de cent cinquante kilomètres dans un pays plat comme un billard, 0 moins que dans le sud... Toujours des champs avec des groupes de paysannes et leurs foulards bariolés. Dans l'après-midi, nous arrivons : Lvov, Lemberg. C'est une grande ville, les rues sont propres. Beaucoup de soldats, rares civils, pressés. Nous passons devant un grand bâtiment, style grec avec de grosses colonnes. A l'angle, une jeune femme nous regarde, nous salue et se met à pleurer. Nous voyons les premiers brassards avec l'étoile de David. Ce qui nous frappe, c'est le silence, une atmosphère spéciale, gênante, qui oppresse. Nous arrivons à une ancienne bâtisse, construite sur une hauteur, c'est la citadelle de Lemberg. Pas mal de monde, voici les corvées qui reviennent de la ville et qui, à notre œil exercé, ne doivent pas travailler dans le ravitaillement. De l'eau, bonheur, il ne faut pas oublier que depuis le départ du stalag VII A le 1^{er} mai, à aujourd'hui 30 mai, nous n'avons pas eu la possibilité de nous laver entièrement. C'est la ruée, mais on y arrive et, quand nous avons fini, le moral est meilleur et quelle nuit l'on passe. Le lendemain, corvée en gare, déchargement de wagons de charbon et de coke. Le travail ne va pas vite, les forces manquent. Les gardiens semblent plutôt soucieux de ramener leur nombre de P.G.

Le soir, sur le chemin du retour, nous croisons environ quarante filles de douze à quinze ans au maximum, le fameux brassard au bras gauche, encadrées par deux gardiens. Parmi elles, l'une retient l'attention. Assez grande, blonde, les yeux gris, elle est belle et ce que l'on ne peut oublier, le regard malheureux de toutes ces petites Juives. Nous les retrouverons. A la citadelle, je retrouve, en parcourant les chambrées, mes deux copains de Wolfratshausen Balette et Bozec. Tous les deux, par la suite, ne se quittant jamais, vont s'évader huit fois. S'évadant même transformés en travailleurs libres, la bonne aubaine, faisant les quatre cents coups. Se sauvant de Berlin écrasé par les canons russes, par le métro, suspendus aux barres d'appui, évitant ainsi d'avoir les pieds écrasés par les soldats allemands opérant un repli stratégique autant qu'élastique. Dans l'immense pagaille, ce sera deux loups. Ils vont arriver dans un village dont les Américains commencent le bombardement voyant quelques énervés faire de la résistance. Nous allons nous perdre de vue à Luckenwalde, près de Berlin, en 1943. Je vais retrouver Balette par hasard dix-sept ans après. Nous habitons Vallauris. Travaillant à Nice, tous les jours je descends à moto à Golf Juan pour prendre l'autorail. Un soir d'été, je remarque un gars qui essaie d'ouvrir une vieille malle avec un crochet de boucher. Je m'approche pour lui offrir mes services, ayant quelques outils dans la sacoche de la moto. Il lève la tête, enlève ses lunettes de soleil et s'exclame : « M. Baudin ! » C'est Balette. Il fait du camping avec sa famille, sa mère même très âgée. Ils viendront tous manger à la maison bien sûr et il est bien dommage qu'il n'ait pas écrit ses aventures. Il est mort

d'un infarctus en 1959, un de mes rares témoins. Quel bon camarade.

Un matin, un commando est désigné et il nous faut prendre nos affaires, l'espérance renaît. Nous traversons la ville et pas en direction de la gare. Le terrain d'aviation, les avions qui atterrissent, décollent, un camp : c'est pour nous. Dans la cour, en rangs. Immédiatement, l'officier allemand nous prévient avec le sourire qu'ici il n'y aura pas d'évasions. « T'avance pas trop », qu'on entend en loucedoc dans les rangs. Effectivement, personne ne s'évadera du camp d'aviation de Lemberg, non pas à cause des barbelés et des miradors. Là, on trouve toujours une faille, un temps mort dans les relèves entre gardiens. Non, mais pour s'évader, il faut tenir debout et le vicelard va nous tenir par la faim. Pendant près de trois mois, nous allons voir régner le rutabaga et le chou, sans défaillance. Portion congrue et boulot. Nous aurons l'occasion de voir la portion d'un gardien, ce n'est pas jojo. Un petit morceau de viande, quatre petites patates grosses comme un cochonnet de pétanque, risque pas la constipation. Pour nous, toujours la louche de soupe, le cinquième d'une boule de pain et le morceau de margarine, c'est éternel.

Nous retournons en gare, et là, pas de samedi ni de dimanche, il faut que le wagon soit déchargé, les fourches se font lourdes. Sinon, c'est le terrain d'aviation. Nous aplanissons un coin, certainement pour préparer une autre piste. Pic, pelle, wagonnet, je vous rappelle, au cas. Un petit cimetière d'avions, pas loin : des débris de Yaks¹¹ russes, le petit avion de chasse. En face, à près de deux cents mètres, les hangars ; et sur la droite, le bâtiment pour le personnel et la tour. Un matin, nous voyons arriver les petites Juives. Elles se mettront à dix-douze pour porter une portion de voie étroite Decauville, tout sous les injures, un scandale. Pour nous, bon, prisonniers, têtes dures, passe encore, mais des gosses !, alors on éclate. Quand plus de cents gars vous hurlent des injures, même ne sachant pas la langue, le plus obtus des Fritz comprend. Ils ne font pas les mariolles et commencent à aider les gosses sous nos : « Arbeit, schnell ! » Les nôtres de gardiens essaient de nous remettre au boulot, mais c'est mou.

Un jour, sur la piste d'envol, on voit arriver un groupe. Il y a un officier, un gardien et deux Russes équipés, pic et pelle. Un ordre, voici les deux Russes qui attaquent sérieux le ciment au pic. Ce qu'ils déroutent aussitôt, les deux pauvres gars : coups de pied, de poing, de crosse, les injures. Le groupe s'en va, on n'a rien compris.

Matin et soir, un chasseur Messerschmitt décolle pour une mission. Arrivent et repartent des bombardiers Heinkel. Les gros porteurs, comme les JU 88¹²

11 Abréviation de Yakovlev du nom du constructeur russe. Le Yak 1 est l'avion de chasse russe mis en service à partir de 1940. Fait de bois et de toile, il a équipé entre autre le régiment français « Normandie Niémen » sur le front Est.

12 Le JU 88 du constructeur Junkers était un bombardier bimoteur entièrement métallique de 20 m d'envergure spécialisé dans le bombardement en piqué et le torpillage.

se font rares, remplacés par des planeurs. Décollage avec le câble tiré par un Stuka¹³. Quand le planeur est à son altitude correcte, le Stuka revient au terrain et là, tout le commando, gardiens compris, a le nez en l'air. Arrivé dans l'axe de la piste, le pilote libère le câble en acier qui doit bien faire trente à quarante mètres et deux centimètres de diamètre. On l'entend siffler, se tortillant comme un serpent ; parfois, il tombe pas loin, aussi tout le monde gaffe. Pour se livrer à ce genre de transports, les Allemands doivent sûrement commencer à économiser l'essence, bon signe.

Tous les matins, devant les hangars, sont rassemblés de nombreux civils, nous voyons briller leurs gamelles au soleil. Puis, à un signal, tout le monde se met à courir vers le bâtiment du personnel. Deux groupes sont ainsi formés. A la longue, intrigués, nous demandons l'explication de tout ceci à un gardien. Gêné, réticent, il nous explique que la course sélectionne. Les premiers vont faire les corvées et, au bout, une gamelle de soupe supplémentaire. Les autres Juifs moins robustes sont conduits à la gare et de là à une centrale électrique qui a un plancher métallique électrifié. Un chantier de mort, cette Pologne, on le sent, va falloir ouvrir l'oeil.

C'est l'affaiblissement général, les côtes sont bien dessinées. Vous voyez le copain qui pioche devant vous, un beau gars qui a fait de la lutte ; comme ça, sans prévenir, il s'écroule sous le soleil. De l'eau. Une équipe le ramène au camp et l'allonge sur un lit de l'infirmerie. L'infirmier ne peut rien faire, il n'a rien ; si, un thermomètre. Le temps passe ainsi ; pour ma part, je mange des fleurs de trèfle, des pissenlits, rares. Maintenant, c'est la dysenterie qui apparaît, c'est terrible. Fin juillet, c'est pour moi. Un matin, 40 de fièvre, deux copains me portent à l'infirmerie. Que peut l'infirmier qui a reçu de l'aspirine. Je me réveille l'après-midi, rompu, tout léger, j'ai 36, la faiblesse. Je me vide, je pars de partout, c'est la période noire, car il faut aller au travail. C'est le premier arrivage de biscuits de la Croix-Rouge qui va me sauver et pas mal d'autres aussi. Je vais mettre plus d'un mois à me relever. Dans le camp, le climat est malsain, déjà deux bagarres dans la piaule. C'est surtout au partage du pain que la tension monte, c'est une vraie cérémonie. Il y a un forgeron de la Drôme qui m'apprend à faire une casserole avec de la tôle trouvée vers les avions. Dans un morceau d'aluminium correspondant à peu près au diamètre d'une boule de pain, nous traçons cinq raies que nous découpons avec un morceau de scie à métaux, presque jusqu'au centre. Nous reportons le disque sur le fond de la boule et, au couteau, découpons les cinq parts. Ensuite, nous avons une latte avec un trou exactement au centre pour passer une ficelle qui servira à soutenir. A chaque extrémité, un bout de ficelle terminé par une pointe ; cette balance est bien équilibrée. Deux morceaux de pain sont pendus aux pointes, l'on rogne sur l'un, l'on rajoute à un autre, les seize morceaux sont contrôlés. Pas fini encore. Un gars tourne le dos et un autre lui demande : »Pour qui celui-là ? » Faire mieux, pas possible, c'est le rituel du soir. Cet exemple pour montrer l'état d'esprit qui règne. On en est là. Deux frères,

13 Abréviation de Sturzkampfflugzeug, avion de combat en piqué ; le JU 87 Stuka a été rendu tristement célèbre par les sirènes qui hurlaient lors des piqués sur les colonnes de civils français pendant l'exode de juin 1940.

deux Normands vont se battre à ce sujet. Le plus jeune est couché, l'autre, l'aîné, lui passe son bricheton, mais pas le morceau qui lui revient, mais le sien qu'il estime plus petit. Deux mots : « T'es pas régulier », c'est parti. Deux beaux-frères, l'un chef-comptable d'une importante industrie de Marseille, s'empoignent, l'un volant l'autre. Encore deux Normands, l'un maraîcher porte un beau collier, l'autre métallo et boxeur à Rouen. Pain reçu, le boxeur part aux lavabos, retardant l'attaque du bricheton, ce qui fait ricaner l'autre. Trop fort cette fois-ci, l'autre a entendu, c'est l'avalanche de coups, rapides, rageurs, d'où le pépé sort bien tuméfié. C'est le forgeron, qu'un mot mal compris jette contre un Parisien, un lutteur placide. Celui-ci se contente de le repousser dans un placard à balais d'où l'autre ressort comme un diable et en avant. Lassé, le lutteur l'enferme dans le placard, comique. Balette, Bozec, deux calmes. Amirati et Aliprendi de Monaco aussi, je vais les retrouver sur la côte vingt ans après.

Dans la chambre voisine, j'ai retrouvé un adjudant, notre instructeur des transmissions au 42^{ème} à Neuf-Brisach. On cause de tout cela. Il a une équipe d'intellectuels vers lui. Faut les voir, qu'il dit, devant la faim, la belle façade tombe. Des vrais loups dont il faut se méfier continuellement.

Un matin, nous sortons pour le rassemblement. Une trentaine de P.G. sont allongés et regardent sous une baraque, paraît qu'un matou se serait égaré dans le coin ! Parfois, quand nous allons en gare, au retour, les gardiens s'arrêtent dans une rue de Lemberg. Là, dans une échoppe sombre, trône un vieux Juif à barbe blanche. Il y a de tout, du sel jusqu'aux pendules, même une oie, un jour. Il se fait un troc, là-dedans. Nous, on attend. Des copains ont engagé la conversation avec un jeune Juif, dans les dix-huit ans, assez bien habillé. Etudiant, il parle assez bien le français. Il a le brassard. On lui conseille de se sauver et vite, la Roumanie par exemple, mais non, il ne croit pas au danger, fataliste.

Nous sommes sur le chantier du terrain d'aviation. C'est celui qu'on préfère car la mise en train est plus longue et moins pénible. Hurllements soudains, coups de feu, nous nous regardons tous, surpris. C'est un P.G. qui a essayé, en rampant à travers les bosses du terrain, de se faire la belle, le pauvre fou. Il n'a pas compté avec la vigilance des gardes ukrainiens, des féroces, qui montent la garde autour du terrain. Leur tenue est couleur sable clair, des parements rouges. Ils semblent tous sortis du même moule, grande figure allongée, nez mince, crochu, cheveux et yeux très noirs. Le cavaleur est amené, fouillé. Le pauvre a une dizaine de biscuits pour tout viatique, un suicide de partir sur cette plaine de Pologne où l'on voit à l'infini. On devine bien une forêt dans le lointain, mais pour l'atteindre... de nuit peut-être. Si encore il était bien portant, mais ce n'est pas le cas, comme la plupart d'entre nous. Par contre, l'évasion par la gare me paraît réalisable, c'est aussi l'avis de Balette.

Mi-septembre, c'est l'arrivée des premiers biscuits de la Croix-Rouge. Nous en recevons chacun une quarantaine. Bien trempés, ils doublent de volume. L'infirmier prévient tout le monde d'y aller doucement, avec les estomacs resserrés que nous avons. Peine perdue pour beaucoup, cette tentation. Puis ce sont les premiers colis, le climat s'améliore. Presque pas abîmés, venant directement du stalag. Maman a même mis des haricots secs, une aubaine. Tous les soirs, je mets une poignée de haricots trempés, cuits dans la gamelle de soupe. Les morceaux de contreplaqué bien écrasés, c'est le nom qu'on donne aux rondelles de rutabaga, un biscuit de guerre pour mélanger tout ça, l'estomac se tient mieux et se remet lentement.

Un samedi, colis, une carte, toute la famille s'y est mis. La distribution se fait sur une grande table. Derrière, deux gardiens, l'interprète et l'homme de confiance, un instituteur français. C'est la fouille des colis. Le mien arrive, bien amoché. Une boîte de beurre fondu, le couvercle a sauté, le beurre a coulé et l'on voit un rouleau de papier. Un gardien, tout occupé à couper un gâteau, ne voit rien. Il a même mal coupé, car je trouverai un papier par la suite. L'homme de confiance rebouche rapidement la boîte en pestant contre le gras sur les mains. Il y a aussi des noix. Dans le beurre, c'est une carte de la région de Munich. Le papier du gâteau, des nouvelles de la famille, quel bonheur dans cette grisaille. Ce n'est pas le pactole, mais la famille s'en sort et va bien. Sur la carte, André insiste particulièrement sur les noix. L'une d'elle a été collée et je trouve une boussole. Hélas, Munich et le stalag sont bien loin.

Amirati et Aliprendi sont abattus. Dans une lettre camouflée, leurs parents leur disent qu'ils sont contents lorsqu'ils ont à manger des feuilles de salade le soir. C'est vrai qu'il ne pousse pas grand chose sur le rocher. Il y a peut-être des choses à ne pas écrire. Pour l'instant, sur deux colis reçus, j'ai assez de chance, je suis tombé sur des contrôleurs pas trop vicieux. Gâteaux coupés, passe encore, de toute façon, ils ne font pas long feu. Par contre, des copains ont vu leur colis bon à jeter. Quand vient le tour du petit gardien, un rouquin mauvais, infernal. Il invente tout, un sadique qui doit faire des vers, sûrement, un vrai nazi. Il ouvre même les boîtes de conserve, les paquets de tabac, de cigarettes qu'il défait, mélangeant le tout et s'excusant avec un rire mauvais de sa maladresse. Se le passer au couteau, celui-là, quelle joie. Quand on imagine les privations que doivent coûter la confection d'un colis. Le dimanche, avec Bacchus qui est dans une autre chambrée avec l'équipe des Corses dont j'ai parlé, Bozec et Balette, nous préparons un petit repas. Bozec n'a plus de famille, alors chacun l'aide dans la mesure de ses pauvres moyens. C'est bien d'être dans une bonne équipe, le moral est soutenu.

Le dimanche, au soleil, le dos bien calé contre la baraque, on se retape. Ce sont les histoires. Justement, le forgeron explique que, dans un rayon de cinquante kilomètres autour de son village de la Drôme, il était connu. Avec un clou, pas

n'importe lequel, celui retiré du sabot d'une patte arrière d'un cheval entier de quatre ans, il faisait une bague. Passée à l'index de la main gauche, en un mois, elle faisait disparaître les plus rebelles hémorroïdes, va savoir. Je lui demande s'il n'a rien contre la dysenterie. « Il n'y a pas les plantes qu'il faut, sans cela, c'est une rigolade. » Plus tard, j'apprendrai qu'avec du simple charbon de bois, je pouvais bien me soulager.

Parfois, nous voyons sortir quatre gardiens finissant de s'harnacher ; il y a de la corvée dans l'air ; ça manque pas, rassemblement, colonnes par trois, il faut dix, quinze hommes. Avec l'équipe, on ne parie plus : sûr qu'on va être dans le coup idiot. On a tout essayé, rien à faire. Tu essaies la dernière rangée, bien abrité derrière un grand. Le gardien se penche, t'es cuit. La deuxième, alors, on ne sait jamais, un grand toujours devant, raté. Toujours la deuxième ligne, mais avec un petit de manière à ce que le gardien n'ait pas à chercher, râpé encore. La première alors, et pas trop près des bords, parfois ils prennent les dix premiers et en avant, et tu fais semblant de ne pas les voir, eux si, t'es marron, désespérant. Rare si l'on n'est pas dans la galère, un signe indien, pas possible.

Le mois d'octobre commence sous la pluie, le terrain d'aviation devient impraticable. Toutes les corvées vont en gare et bonheur, arrivent les premiers wagons de patates. Nous cousons des grandes poches sous nos capotes, d'autres chargent les bas de pantalons. On verra des gars peiner pour enjamber l'encadrement du portail ; à la longue, les Fritz font des fouilles à l'entrée. La soupe devient épaisse, tant mieux, mais ça reste du jus de patates. En gare, nous allumons des feux ; même les gardiens cherchent du bois et amènent le sel, car nous cuisons sous la cendre et, à les voir manger, ils ont du retard aussi. Qu'il fait froid sur cette terre polonaise ; c'est la recherche de sacs de ciment, le meilleur papier, résistant à tout. Bleus de froid, gardiens compris. Ce sont les tempêtes de grésil, de neige, on va y laisser la peau. Les gardiens causent un peu, il paraît qu'à Stalingrad, c'est pire. T'avais pas à y fourrer ta viande.

Ah, ce dimanche de décembre, un après-midi, il neige. Je suis bien au chaud sur mon lit qui est juste en face l'entrée. Ce Fritz qui entre, pas content. Deux wagons à décharger, un homme par chambre : volontaire ? Personne. Il me désigne, pourquoi, vous rigolez ! Une heure après, je me retrouve sur le tas, dans le froid, la neige, la fourche qui ne veut pas entrer, des idées de meurtre dans la tête. Pas de feignants, plus vite c'est fini, plus vite on rentre. Pas besoin de gardiens. On rentre presque au pas de course. Le temps de se décrasser, c'est foutu. Encore un Noël à base de patates sautées, mais mieux que l'autre précédent. Mon ventre tient bien. Une rumeur, tous les camps, Rawa-Ruska, Lemberg, Stryj, Tarnopol, etc... seraient rapatriés. Pour nous, c'est exact. Le 28 décembre 1942, c'est le départ. Adieu la Pologne.

Le départ de Lemberg. Luckenwalde, Dortmund

L'interprète nous renseigne. Les Allemands pensent que la leçon sera profitable et que nous aurons dorénavant une autre conduite. Nous pensons exactement le contraire. Pour faire l'expérience, ils vont nous ramener près des frontières ouest du Grand Reich, la bonne aubaine.

Le soleil est à l'embarquement sur les quais de la gare de Lemberg. Quarante par wagon, de la paille, un petit poêle au milieu et un gardien, ça ira. Tous les soirs, arrêt pour le ravitaillement, ils sont organisés. A Breslau règne un immense trafic, ahurissant. Beaucoup de troupes composées de jeunes ; commencerait-il à racler les fonds de tiroir, l'Adolf, bon signe. Trains de matériel qui montent, d'autres reviennent chargés d'avions pour des réparations. Convois sanitaires aussi, nombreux. Des P.G. travaillant en gare nous font des signes amicaux, pas amateurs certainement pour le tourisme. Longues attentes, mais bien au chaud dans le wagon, on tient. Nous mettons huit jours pour arriver à Luckenwalde, ville près de Berlin, là où se trouve le stalag III A/L. Des P.G. viennent nous voir, discuter, donner des tickets de soupe. Il y a les planqués ordinaires, bien sûr, les commandos alentour ; beaucoup sont employés dans une usine fabriquant du pain militaire.

Un matin, avec Bozec, on se promène. Nous entendons des ordres secs : « coucher, debout, à genou, rampez ! » Une dizaine de prisonniers français lamentables, un sac de sable aux épaules, font la pelote ; et, qui commande tout ça ? Un sous-off français ! On fonce aux baraques prévenir les copains. Cette gueulante qu'il prend, le gars, il ne sait quoi faire. S'il n'y a pas de barbelés, il se retrouve avec un sac sur le dos. Grosse effervescence. L'homme de confiance du camp arrive, le nôtre aussi, qui demande des explications. Tout cela paraît bien embrouillé. Le plus simple, c'est de faire parler les gars de la pelote. Ils paient soit pour s'être évadés ou pour avoir volé les Boches, rien de plus normal. Ce que nous apprendrons dans les jours qui suivent ne nous étonnera pas. Tous les six mois, le chef de camp est rapatrié, monnaie d'échange : wagon de biscuits de la Croix Rouge, conserves ou autres, le pourquoi de tout ce zèle. Notre homme de confiance s'appelait Garnier, un avocat d'Oran. Officier, il s'était reconverti sous-off, plus facile pour s'évader. Parlant l'allemand, c'était la bête noire des Fritz. Tout ce que nous avons découvert d'insolite dans nos différents passages, comme ici à Luckenwalde, a été soigneusement noté. Certainement qu'à la fin de la guerre, il y aura de sérieux règlements de comptes.

Un jour, à midi, distribution de la soupe. C'est du riz sucré, bon. Elle nous est amenée dans une grosse marmite que l'on connaît bien, de l'armée française ; décidément, ils nous ont tout pris. Juste à côté de nous sont parqués des Russes et à les voir, ils en bavent. Cinq ou six sont là, derrière le grillage, assistant au spectacle. Je remarque un grand maigre. Sur un long cou, une petite tête osseuse, pommettes hautes. Une paupière est vide. Sous un informe béret, ce qui nous attire, c'est l'oeil

perçant, fixe, je le revois. C'est terminé, que reste-t-il comme rab, trois, quatre gamelles au plus. L'un propose pour les Russes. Pas question pour trois ou quatre qui se précipitent. Ils sont là, à genoux, torse à moitié dans la marmite, se battant pour racler. Rapide concertation entre nous et on leur tombe dessus. J'en tiens un par le cou, il ne peut se redresser. La volée de coups de poings, de pieds commence. Quand on estime que la correction est suffisante, avant de se retirer, nous leur retournons la marmite dessus. Faut savoir se tenir en société.

Joseph Bordat, fils d'un garagiste de Tournus, était passé à Luckenwalde. De la classe 37 aussi, à un banquet après la guerre, je lui parlais de la pelote et autres combines, mais il ne s'étendait pas sur le sujet, discret. Bien sûr, il savait. Joseph, nous l'appelions Jasu, s'est évadé sur la fin et il a fait le contraire de nous : il est allé au devant des Russes. Interrogatoires serrés. Il a demandé à être incorporé aux troupes d'assaut. Il a participé à la prise de Berlin. Il nous a montré des photos, faisant bombance avec les Russes dans une cave, après la bataille. Il s'est tué sur la route allant de Tournus à Nancy en essayant la première Anglia¹⁴.

Le monde est petit, on se retrouve toujours. En 1946, un soir après le travail, nous allons écluser un verre au bistrot. Je suis avec un vieux copain, excellent compagnon, qui m'aide bien dans le travail : Charles Rigaux. Charlot fut le seul qui me posa cette intéressante question : « Comment ça se passait entre vous, dans les camps ? » Quand il a été mis au parfum, il a des paroles désabusées : « Je pensais à plus de fraternité. » Dans la salle, un groupe où je reconnaît un gars qui fut prisonnier aussi et qui raconte. On écoute avec intérêt. Tiens, intéressant, il était aussi à Luckenwalde, au III A/L. Seulement, quand on raconte une expérience de prisonnier, il faut tout dire. J'entre donc dans la conversation et signale que je suis passé dans ce camp et dans quelles conditions, que j'ai vu des P.G. faisant la pelote sous les commandements d'un sous-off français, ce qui en soit n'était pas bien beau, et des chefs de camp qui étaient rapatriés. Pour bien situer le problème, je raconte l'histoire de Grospiron, le chef de camp du stalag VII A. Au chef de camp allemand qui lui proposait le rapatriement pour services rendus, Grospiron avait répondu : « Je resterai tant qu'il y aura un Français dans ce camp. » Un homme, quoi ! Embêté il est, le gars. Il se lance dans une vasouillarde histoire de poste émetteur-récepteur pour renseigner les Anglais ! Je n'y crois pas beaucoup, mais aux wagons de la Croix-Rouge détournés, oui. Il se ferme, j'ai attaqué trop sec. Par la suite, plus de bonjour, j'en sanglote encore.

Le 3 février 1943, c'est le départ de Luckenwalde. La gare, longue attente dans les wagons, paraît qu'il y aurait des bombardements. Nous voyageons de nuit. Le lendemain, arrivée à Dortmund. Le camp, le VI D, est installé dans le vélodrome. Il est couvert par une immense verrière, mais il manque pas mal de vitres, les Alliés

14 La Ford Anglia est un modèle de voiture du constructeur automobile américain Ford produit en Grande-Bretagne de 1938 à 1967 dans l'usine Ford Dagenham. Source : wikipedia

laissant tomber de temps en temps quelques pruneaux pour signaler leur passage. Tous les P.G. sont installés dans des box découverts, d'autres sont fermés, des ruelles étroites, un véritable gourbi. Pas de connaissance. A chaque arrivée, nous laissons du monde.

Le 8 février, départ de Dortmund. Dans la matinée, nous longeons Wuppertal¹⁵. La ville est bâtie dans une immense cuvette. Elle vient d'être bombardée, des fumées noires montent de partout. On se laisse dire qu'il y aurait 45 000 morts¹⁶, cela nous semble beaucoup, mais par la suite, nous saurons que c'est fort plausible. Düsseldorf, attente, des fumées aussi dans le coin. Pour éviter les jalousies, les alliés arrosent bien ; c'est en plein dans la Ruhr. A l'infini, des usines, des ponts métalliques, des nombreuses cheminées qui fument ou non. Un endroit à te faire transpirer facile. Quand nous quittons le train pour gagner un cantonnement où passer la nuit, l'attitude des gens dans les rues n'est plus celle de 40. Tout juste un coup d'oeil, morne, c'est pas la joie. Il est juste qu'ils en goûtent aussi un peu de la guerre. Tous les matins, au rassemblement, un groupe de P.G. est désigné pour aller travailler dans les commandos du coin. C'est là que je joue au prudent, à l'écart. Comme ça se goupille, si je pouvais trouver un bon commando à Strasbourg !

Le lendemain, c'est la gare, le départ. Nous arrivons à Krefeld¹⁷.

15 Entre Dortmund et Düsseldorf, dans l'agglomération Rhin-Ruhr.

16 80% des villes allemandes de plus de 100 000 habitants ont été détruites par les bombardements massifs anglo-américains visant essentiellement les populations civiles.

17 En Rhénanie, à l'ouest de Dortmund en direction de Bruxelles.

Le commando de Krefeld (Ruhr)

Nous débarquons à une trentaine. Trois groupes sont formés. Le nôtre est dirigé à la Königstrasse n° 27, bataillon 17. Nous sommes logés dans un ancien théâtre, lits à deux étages. Combien sont-ils là-dedans, trente, quarante ?, pour l'instant, ils sont au travail. Le temps de poser tes affaires, de l'inscription, et déjà une corvée. Nous allons dans les ruines, pas loin. Le bombardement a été sévère, ce qu'on trouve dans les décombres te coupe la faim. Les avions ont largué des boîtes de phosphore ; celui-ci prend feu au contact du sol et se répand partout, dans les caves, atroce. Il y a aussi les bâtons incendiaires, hexagonaux, de trente centimètres de long au pif ; eux sont chargés de réchauffer l'atmosphère dans les maisons, au cas. Avec un copain, nous allons mettre une vingtaine de dépouilles informes dans une lessiveuse, je passe.

Le soir, de retour au commando, nous faisons connaissance avec la nouvelle équipe qui est ici depuis 1940. Bien installés, les gars, manquant de rien. La soupe est consistante, épaisse, pour nous excellente. Eux tordent le nez, évidemment, pas la même vie. Deux sont chez un ébéniste, juste de l'autre côté de la route ; il les considère comme ses fils, mieux peut-être, pas renâcleurs pour un rond. Ils rentrent, mangent et parlent du boulot, bonne occupation. Le reste travaille à la Stallwerke, grosse industrie à capitaux anglais, paraît-il, elle est juste derrière, pas loin, jamais bombardée. Enfin, quelqu'un de Tournus, un plâtrier. Tous les matins, il part seul au travail, retapant les cloisons détruites. Il travaille au noir, bien sûr, chez les voisins, il est discret sur la question. Les marks doivent tomber nombreux, il a le sourire. Une femme va le chercher deux jours pour lui donner des provisions. De guerre lasse, elle laissera le tout au poste avec un mot. Ce n'est pas un bruyant. Le dimanche matin, rassemblement. L'officier qui dirige le tout a été gravement blessé. Avocat, il parle assez bien le français. Il se lance dans un laïus sur la solidarité. Il paraît qu'un P.G. aurait été pleurer dans son gilet. Il termine par : « Si c'est toute l'entraide que vous avez entre vous ! » , ça commence bien. Toutefois, envers nous qui sortons de Rawa, aucune animosité.

Il faut d'abord bien voir la situation. Krefeld, au pif, est à une trentaine de kilomètres de la Hollande, c'est magnifique. Pour se loquer, ce doit être facile. Donc, avant toute chose, se faire du lard et ensuite tailler, tout seul, le meilleur. Nous allons sur le beau temps, patience. Pour l'instant, nous formons un groupe de sept, tous des évadés, qui allons au travail. Nous allons par les rues, chargeant sur un camion les gravats sortis par les habitants. Notre gardien, un jeune aviateur qui a perdu le bras gauche au-dessus de Dunkerque, s'en fout pas mal, il parle un peu français, nous offrira même des glaces plus tard. Le chauffeur, un gros bonnard, tout branquignol, dort sans cesse sur son volant, râle quand on le réveille.

Beaucoup de femmes, de vieux dans les ruines. L'après-midi, une femme

habitant près de nous, tablier et hachette sous le bras, part pour les ruines. Elle dégage une brique, fait sauter le ciment, le plâtre et l'empile sur le bord de la rue. J'en parle au copain un soir. Il me répond qu'après le bombardement, le bourgmestre a demandé aux habitants, ceux qui ont du temps de libre, de venir travailler aux ruines, quelle discipline possèdent ces gens !

Nous travaillons quelques jours dans une entreprise de travaux publics, personnel presque uniquement hollandais, une belle bande de vaches. Surtout que l'on ne saute pas sur le boulot, ils ne peuvent pas nous renifler. Avec eux, pas besoin de contremaître, des acharnés ; ça commence tout doucement par des réflexions, des insultes, mais doucement, on ne sait jamais alors on va s'occuper d'eux. Tranquilles du côté du gardien. Il nous accompagne au boulot et repart retrouver sa poule, c'est un chasseur de première. Il revient nous chercher avant midi pour la soupe, en tram parce que c'est assez loin ; même chose l'après-midi. Il se rend vite compte du climat et il tient à sa sécurité et surtout à sa tranquillité. Pour ma part, j'en guette un de Hollandais, un jeune virulent, conducteur de pelleteuse, je vais bien réussir à le coincer dans les ruines, mais il se méfie, le salopaud. Tous les jours, ils font le trajet de la Hollande. Le Parisien qui travaille avec le forgeron trouve le joint. On va commencer par leur bouffer la gamelle. Elles sont sur une planche, dans la forge, et réchauffées à midi dans un bac d'eau. Mais où il va commettre l'erreur, c'est quand il va laisser le feu s'éteindre ; le deuxième jour, pareil. Colère bleue du forgeron. Ils ont flairé le coup tordu, les gamelles restent enfermées dans leur vestiaire et vers midi, le forgeron s'en occupe spécialement. C'est loupé, on trouvera autre chose. Rien du tout, il y aura. Comment notre aviateur nous fait quitter l'entreprise, on ne sait, et nous retrouvons notre camion. J'entends gronder deux gars des environs de Montpellier, un sérieux compte à régler qu'ils ont aussi. Deux bracos dans le civil, passant la journée à faire des cartouches et la nuit sur une barque avec un chien pour rapporter, chassant les canards sur les étangs au moment des passages. Deux cents, deux cent cinquante coups par nuit, un canon de fusil durait une saison ; par sacs, ils vendaient les bestioles. Le plus vieux, dans les quarante ans, parlant d'évasion nous dira : « cette fois, on passera ! » L'autre, mou, va s'écrouler un samedi dans les lavabos, mort, le cœur.

Il y a le Tourangeau, lui, s'en fout royalement. Si nous partons à pied, t'accroche toutes les femmes, son allemand se résume à cinq-six mots, aucune importance, il attaque. Nous, on observe la réaction, pas pressés. Il y a l'indifférente, celle qui le couvre d'injures, celle qui sourit. Au point que le gardien, rigolard, est obligé de l'entraîner. Pour la population, pratiquement, il ne reste que les spécialistes ou les planqués, les vieux et le personnel étranger. Un nombre incroyable de difformes, bossus en tous genres, les fêlés, parlons pas des mutilés. Les genres aussi. L'Allemand, le Hollandais, toujours corrects : le pardessus, le trois-quarts, le chapeau, les chaussures brillent, la serviette pour le casse-croûte. D'un coup d'oeil, vous reconnaissez le travailleur libre français : musette au côté, casquette sur

l'oreille, mains dans les poches et il siffle. Il passe : « salut les potes ! », pas d'erreur.

A l'extrémité d'une avenue, dressée sur une pelouse, trône une bombe énorme, plus de trois mètres de haut, cinq cents kilos. Une bombe soufflante, nous dit notre aviateur, trouvée dans les décombres. Une statue ferait mieux l'affaire, à notre goût.

Une dent me chatouille, le dentiste n'est pas loin. C'est un grand maigre, lunettes d'acier, pas un rigolo. Le portrait d'Adolf trône derrière son bureau, un nazi pur race, sûr. Pas un mot, examine, pique et enlève l'objet ; raouste !. Deux chicots sortiront, remontant comme la ferraille du sol, le dernier à Cannes en 1960. Le salopiaud, avoir les moyens et le retrouver au 24 Königstrasse.

Le temps s'améliore en ce mois de mars. Les raids alliés s'intensifient. Presque toutes les nuits, nous sommes sur le qui-vive, prêts à sauter dans l'abri dans la cour. Toute la Ruhr est bombardée, il y a d'immenses incendies au loin. Nous sommes sur le chemin de retour des bombardiers. Au loin, nous voyons des milliers de feux rouges : c'est l'éclatement des obus de D.C.A. Les projecteurs fouillent le ciel ; s'ils arrivent à prendre un avion dans leur pinceau, ils se le repassent pendant que leurs canons se déchaînent. L'avion tangué de gauche à droite, plonge, tente de s'échapper. Une seule solution pour passer au travers : les pilotes gardent quelques bombes et les larguent, visant les stations de projecteurs et, bien entendu, les canons qui sont à côté de celles-ci. L'effet est immédiat : tout s'éteint. Il y a une batterie juste derrière le théâtre, des quatre tubes automatiques, parfois, c'est infernal, on entend les éclats retomber sur les tuiles.

Une nuit, je fais un bond sur le lit, une formidable explosion. Tout est allumé, plus personne, le bâtiment vibre encore, le plâtre tombe encore du plafond. Je plonge dans l'abri, pas un qui m'aurait réveillé ! Au matin, nous apprendrons que les deux bombes sont tombées juste derrière la maison de l'ébéniste, à peu près à cinquante mètres de nous. Les Alliés s'acharnent surtout sur une usine produisant de l'essence synthétique. Des ballons captifs la protègent, mais Duisbourg doit dérouiller pas mal. Combien sont-ils là-haut, cent, deux cents, plus, à défiler ?.. Les jours de mauvais temps, nous dormons tranquilles ; gare cet été, il faudra quitter ces lieux malsains et vite. Haut lieu de production, la Ruhr va devenir la cible privilégiée. Déjà l'Adolf, malgré ses communiqués, se paye des replis élastiques, il met ses troupes en hérisson, qu'il dit. Pauvre fêlé, dans certains coins, tes gars sont encerclés et, malgré leurs bottes, ils savent courir et vite. Il faut que je regagne les rives calmes de la Saône.

J'ai tout ce qu'il me faut comme cartes, renseignements. La ville hollandaise la plus proche est Venlo, pont bien gardé, mais, pour qui sait nager, la Meuse n'est pas un obstacle. Maintenant, ils sont un paquet de travailleurs à passer ce

pont matin et soir, en vélos ou autres, il faudra voir sur place si je ne trouve pas une filière. Il va falloir jouer serré, j'espère que tous les Hollandais n'ont pas la même mentalité que ceux du chantier où nous sommes passés. Je sais que le curé d'un village fait le passeur, encore faut-il y arriver ! Je n'ai plus le nom de ce village. Plus tard, après la Libération, j'apprendrai que ce prêtre a été dénoncé et fusillé. Il me faut gagner le Limbourg¹⁸ belge le plus vite possible ; je dois pouvoir passer entre Venlo et Roermond¹⁹, il y a des forêts en face. L'autre solution : descendre sur Aix-la-Chapelle par Münschen-Gladbach et entrer directement en Belgique ; mais j'ai peur que le coin soit trop surveillé, on verra. Il y a du monde ici, ce n'est pas la calme Bavière.

Ce sera difficile, je le sais par un gars de notre équipe ; il parle un peu allemand. Il a travaillé chez un maraîcher, à l'est de Bonn. Deux fois il a été repris, les ponts, il ne sait pas nager. Je pense que je vais prendre le premier trajet. Le temps est instable en ce début d'avril, souvent des averses, c'est de saison. Patience, comme je vais tout faire de nuit, il me faut un temps clément.

Les corvées continuent. Un matin, nous irons charger un moteur de forteresse volante ; elle a été abattue dans le coin. Je récupère un tuyau de cuivre, il me servira pour faire une pipe, j'ai égaré la mienne.

Maintenant, nous avons un quartier général, une maison écroulée. Au rez-de-chaussée, consolidé par des poutres, deux grandes pièces. Là, trône un gaillard dans les cinquante ans. Un mètre soixante-dix pas plus, mais massif, une force. Vêtu de velours, large feutre noir à l'ancienne. Une tête carrée, moustaches à la gauloise, grosses bacchantes, sourcils fournis et dessous, des yeux gris méchants. Accueil mitigé mais, quand le gardien lui raconte qui nous sommes, ça va mieux. Le gardien, comme à l'habitude, se sauve et, comme il pleut, nous restons à l'abri. Par le copain qui parle allemand, nous allons connaître son histoire, ce qu'il veut bien nous faire savoir. Pas besoin d'avoir fait de longues études pour comprendre. Il va enlever sa veste, sa chemise, pour nous faire admirer ses tatouages, jusqu'aux poignets il en a ; les cicatrices, un dangereux truand. Il était de Berlin-Moabit, le quartier de la pègre. Il a dû avoir chaud aux fesses pour venir se réfugier ici, il ne le dira pas, bien sûr. Il nous montre une coupure de journal. Sur la photo, on le voit sur une moto que conduit un copain. Lui, à l'arrière, serre dans sa pogne un solide manche de pioche. Ils rôdent dans les quartiers et tabassent tout ce qui porte un uniforme nazi. Il est content quand il nous raconte ses exploits, il en rigole encore. Comment a-t-il trouvé cette place à Krefeld ?, mystère, avec lui, vaut mieux chercher.

Il a un brassard spécial et a l'autorisation de chercher tout ce qui peut être utilisé ; ça va du tuyau de plomb, de cuivre, aux lustres et à la bouteille d'huile. De

18 Province flamande, au nord-est de la Belgique

19 Ville du Limbourg hollandais

temps en temps, un camion vient dégager, un autre, qui n'est pas de la ville. On le comprend à la manière de se dégrouiller au chargement et à voir le paquet de marks que le gros fait disparaître dans sa poche ; ceux-là, ils risquent pas de perdre leur couleur au soleil. Il marche à la bière notre homme, mais les bouteilles à long col de vin blanc du Rhin, il ne crache pas dessus. Nous allons lui donner un coup de main. Le deuxième jour, la pluie continuant, on propose de faire des frites, gut, qu'il fait le Jeppi -car c'est encore un Joseph, aux anges. Il va chercher du pain, ouvre des conserves, il y a de tout dans ces caves ; bien calés dans des vieux fauteuils, dans des divans, c'est la vie rêvée. On en a besoin. Voilà l'aviateur qui revient, même pas surpris, pose sa casquette et mange avec nous. Il est vite dans le bain, celui-là.

Au cours de mes recherches dans les caves, je trouve un beau pantalon gris, un peu moisi, fait pour moi, on dirait ; une paire de souliers de l'armée française, juste retour des choses, manque pas un clou, un peu grands, aucune importance ; un couteau à désosser, une belle lame de vingt centimètres, peut servir. Reste la veste ou le blouson, je trouverai. Aucun souci pour les vivres, des conserves de toutes sortes s'entassent au dépôt ; les boulangeries ont du pain, facile. De toute façon, je ne veux pas me charger, s'il faut traverser à la nage ; et en Belgique, on cause français.

Au camp, on s'occupe comme on peut. Avec les beaux jours, le football reprend. Il y a un bon copain, Louis le Baker, il est du Câteau, dans le Nord, un évadé aussi. Par la suite, lorsque j'aurai grimpé à un poids correct, il va m'obliger à faire le moniteur de gym, et bientôt toute l'équipe de foot va suivre. Tous les matins, s'il fait beau, ils m'éjectent du lit, les vaches, particulièrement un professionnel au F.C.Rouen. Le Baker a été champion de France Junior de marche et c'est aussi un excellent footballeur. Par la suite, la paix revenue, par la presse, je vais le voir participer à Strasbourg-Paris à la marche jusqu'en 1970, je crois.

Ils sont cinq ou six à faire un peu de musique, je donne un coup de main au saxo, l'un veut apprendre le solfège, je me dévoue. Il se donne de la peine, pourtant. Je le vois, aussitôt rentré du travail, sur sa couchette, balancer le bras en cadence ; c'est vrai qu'il a une sacrée équipe dans son coin. Huit jours sur la même ligne, du 2/4 avec des noires, pas doué, ferait mieux de se lancer dans la belote, mais il n'abandonne pas, têtu.

Nous voici bientôt à la fin avril, le temps est maussade, la brume est partout et c'est souvent le cas dans le coin ; je pense qu'elle peut me servir. Ce matin-là, nous sommes dans l'antre de Jeppi, pas décidés à rôder, l'aviateur non plus. Nous voyons arriver une jeune fille, c'est la fille du maraîcher où travaillait le copain. Elle a fait plus de cent cinquante kilomètres en car et en train pour retrouver son prisonnier. Elle dit qu'elle est suivie. Ils vont passer la journée ensemble. Jeppi les rassure, il va se charger du curieux. Nous, gardien en tête, nous allons nous trouver une planque dans les ruines, elles ne manquent pas.

Nous avons souvent des averses, l'activité de l'aviation est nulle, ce qui nous permet de passer de bonnes nuits calmes. Nous voilà fin avril, au rassemblement du matin, l'officier du camp nous annonce que nous sommes désignés une quinzaine pour un commando. D'un coup, j'ai froid dans le dos ; ça allait trop bien. Si près de la frontière, toutes mes affaires prêtes chez Jeppi, c'est pas possible. Il permet même, à la demande de certains anciens, de laisser des affaires au camp. Ce serait un départ pour un mois ; je respire mieux. Direction la gare le lendemain.

Le commando de Neheim (Ruhr)

Nous prenons notre circuit d'arrivée, mais à l'envers. Wuppertal, Dortmund et nous débarquons à Neheim, c'est à l'est de Dortmund, une petite ville bâtie comme Lacrost, sur une butte, si vous ne connaissez pas, c'est à deux kilomètres de Tournus. Elle domine une vallée large de cinq à six cents mètres. Il y en a cinq comme celle-là, formant une patte d'oie dont le départ est Dortmund. Un barrage ferme le tout et les Anglais viennent de le faire sauter. Ils en ont fait un fichu, les briseurs de barrage. J'ai vu les dégâts en première loge. L'eau s'est engouffrée dans ces cinq couloirs, noyant tout. Il y a du monde avec les commandos français, belges, russes etc..., sans oublier les Fritz. Il faut que les usines tournent et vite. Nous arrivons deux jours après ce déluge, on ramasse encore un ou deux noyés bien gonflés.

Nous sommes dans une usine qui fabrique des fusées d'obus. L'eau est montée à plus de trois mètres. Dans les étages supérieurs de l'usine, la fabrication continue. Les machines sont démontées, nettoyées, remontées. Les électriciens ont presque fini de contrôler l'installation. Aussitôt qu'une machine est en état, la production démarre. Je remarque un tour américain de Cincinnati, Ohio, 1942 ; comment est-il arrivé ici ? Pour nous, c'est la brouette, la pelle et le balai, spécialistes. A nous les galets, la boue, ça colle ces choses-là, ça ne va pas vite. A l'étage supérieur, je remarque un prisonnier français, il est sur un tour automatique. Admirable sa cadence, son acharnement à la besogne. Il n'a pas à rougir pour son morceau de pain et certainement de la prime. Bien noté, certain. Avec lui, les obus ne manqueront pas de fusées. Pas un causant, c'est vrai que des porteurs de pelles ! Beaucoup d'ouvrières ; le Tourangeau est aux anges.

On nous occupe partout, même dans une scierie. Vivement que l'on retrouve notre vieux Jeppi. Les semaines passent, c'est inquiétant. Surtout que le bruit court que les P.G. seraient transformés en travailleurs libres ; tous ces gardiens libérés formeront des troupes fraîches pour le front. Pour nous, aucune importance, nous serons seulement plus libres pour les évasions.

Maintenant, ils veulent construire un mur autour de l'usine. Voici les maçons qui arrivent. L'un d'eux m'interpelle. Il habite dans un village près de Tournus et travaillait chez un entrepreneur de la ville. Je ne me rappelle plus son nom. Aucune importance. Il est travailleur libre maintenant, bien dans sa peau, content de son sort, ça fait plaisir. Les camions de sable, gravier, ciment, briques, c'est pour nous, les six. Nous avons surtout notre cadence spéciale, fignolée par les épreuves. C'est l'art d'être toujours en action, sans faire de mouvements épuisants. Déjà, au coulage des fondations du mur, on flaire le coup pas sain.

L'empilage des briques commence. Nous, pauvres paumés, on se disait : auge remplie de mortier, brouette de briques à portée de la main, nos quatre maçons sont parés pour un bon moment, on va se faire du lard. Erreur, mon prince. Les briques volent littéralement, un peu de ciment dessus, sur les côtés, mise en place, un coup de manche de truelle pour la plaquer, suivante ; ahurissant, une cadence à écoeurer les américains et ils s'y connaissent, les gonzes. Envie d'un besoin, tout juste s'ils font pas dans la gamate²⁰, les maçons. Entre nous, bref conciliabule, faut calmer ce beau monde. Parlons pas du Tourangeau, la moitié de la journée, il disparaît, correct, pas gênant. Il se plante un balai ou une pelle sur l'épaule et va rôder dans l'usine voir les gonzesses. A ce sujet, il faut voir les Allemandes allant aux W.C., le papier spécial dans une main flottant au vent, discret, passons ; quant au copain, si son vocabulaire ne s'est pas enrichi, il fonce, coquet.

L'attaque, on l'attendait, elle vient justement de ma connaissance, la face de lune. Alors, ça vient ces briques, c'est mou, et la prime ? Jamais ils s'attendaient à une gueulante pareille. Bande de pourris, fayots, dix ans qu'il faudrait que vous restiez dans le Reich. Un restant de politesse m'oblige à ne pas écrire le reste. Ils restent là, plantés, connards, ne comprenant pas cette mentalité, ou alors trop bien. Et attention, au moindre mouchardage, on vous passe tous au manche de pioche. Le travail reprend, que c'est dur pour eux de nous suivre !

Rapatrié, j'irai voir la femme de ce maçon ; c'est juste, elle n'y est pour rien. Elle tient un bistrot. C'est une maigre, sévère, je me rappelle. Tout juste si elle me fait asseoir. C'est vite raconté, car un bonhomme comme le sien ne m'encombre jamais l'esprit, vite oublié. Sachant où j'allais, papa me demandera de lui rapporter un litre de rouge, toujours pratique. Après m'avoir fait remarquer la dureté des temps, cause toujours ma fille, je vais te le payer ton quilbus de rouquin, et ton zélé de maçon va te rapporter des marks, je me sauve après l'avoir vu ramasser la monnaie. En 1945, je suis sur le seuil de l'atelier de cycles d'Henri Chaumont. C'est un samedi, jour de marché, il y a du monde. Je m'entends interpellé, c'est un maçon, hilare, qui me fait signe d'aller boire un verre. Je refuse d'un signe de tête, il ne faut pas remuer certaines choses. J'en parle à Henri, qui rigole, il connaît l'engeance.

C'est le lendemain de l'algarade, je crois, que je suis convoqué au bureau. Que s'est-il passé ? Un maçon aurait-il jase, alors, si oui, ça va barder. Non, on m'annonce que je dois réunir mes affaires, je suis ramené demain au bataillon de Krefeld. Je quitte avec peine mes compagnons de misère, des gars sur qui l'on pouvait compter. J'ai encore notre groupe en photo.

20 Auge de maçon.

Le retour à Krefeld. Ma libération

C'est le 8 Juillet que j'arrive au commando. Pourquoi me rappeler et seul ? J'apprends que je suis libéré comme sanitaire non employé, magnifique. Combien de fois je vais la relire, cette carte ! Le menuisier me confectionne une valise, elle est toujours à la cave. Elle va servir pour mes deux beaux-frères, René et André, pour leur régiment. Le plâtrier est aussi content que moi et me charge d'aller voir sa femme, bien entendu. Une petite femme douce, gentille et contente d'avoir des nouvelles de son mari. Mon départ est pour le dix juillet, ces deux nuits, en grande partie, nous allons les passer dans l'abri. Pour la dernière, le copain a préparé un gâteau. Nous fonçons le manger dans l'abri, car les Alliés sont en avance au rendez-vous et ça fait du bruit. Il s'est trompé de paquet, son gâteau est à la farine de haricots, infect, immangeable. Chaque fois que nus allons nous retrouver à Tournus, nous reparlerons de ce gâteau.

Je pars avec un paquet de lettres à poster en France et ce sont les adieux à tous, avec promesses de se revoir. A part mes deux compatriotes voisins, je n'ai jamais revu personne. J'ai bien demandé à aller voir mon vieux Jeppi, mais on n'a pas voulu, dommage. Je suis sûr que pour m'évader, il m'emmenait jusqu'à la Meuse.

Le retour en France

Le rassemblement des rapatriés a lieu à Bochum. Le trajet n'est pas long. Un camp ordinaire, une grande place sablonneuse ceinturée par les baraques. Tous les jours, des commandos sortent pour le travail, la routine. Je rôde patiemment, espérant trouver une connaissance, mais rien. Les P.G. sont bien installés, paillasses épaisses. Les activités sont diverses : fabrication de bagues, peinture, lecture, conférences. Certains coins de baraques sont bien aménagés, confortables, douillets. Le camp de Bochum, c'est le frère du stalag VII A de Moosburg, le même troc, les présentoirs en moins.

J'assiste au concert d'adieu en l'honneur du chef d'orchestre, libéré aussi. C'est une excellente formation musicale, son chef, Jack Helian, si ma mémoire est bonne. La grosse attraction, c'est l'équipe de Marseillais à la pétanque ; il est vrai qu'ils ont de l'entraînement ! L'un d'eux pense à s'évader, mais il est hésitant. Les Boches n'ont pas manqué de faire du tam-tam sur le coup de Rawa-Ruska et ses annexes. C'est de bonne guerre. J'essaie de lui faire comprendre l'avantage de la proximité de la frontière, essayer de déjouer les embûches, les parcours possibles sur ma carte, toujours camouflée dans mon étui de savon à barbe. Je vais lui apprendre à s'orienter, il ne sait pas se servir d'une boussole. Roger Luce non plus ne savait pas, un marin ! Comment confectionner une boussole avec une boîte d'allumettes, un clou, un morceau de lame de rasoir aimanté, c'est léger, grossier, mais ça marche. J'essaie la corde sensible : Marseille, c'est joli, vivant, l'odeur... Il est songeur. Je repense maintenant à la chanson que chante si bien Franck Fernandel : « Aujourd'hui peut-être, ou alors demain »... Si j'ai réussi à le gonfler un peu, tant mieux. Je vais lui échanger mon stylo boussole contre un paquet de biscuits. De ce côté-là, il est largement paré. Car question bouffe dans ce camp, c'est du juste. Il est inutile de revenir là-dessus, vous avez lu dans ce récit le menu type valable dans tout le Reich.

Tous les matins, un avion allié passe très haut, laissant une mince traînée blanche. Après chaque bombardement, il vient photographier les dégâts. Parfois la D.C.A. lui jappe après, mais il est hors d'atteinte. Une semaine, je vais rester à Bochum. C'est enfin le rassemblement pour la gare, un matin. Trois ou quatre gardiens, des vieux, effectivement, aucun risque de fuite. Pour éviter la pagaille -car pour ça, je ne vois pas qui peut nous battre, on recompte encore, des maniaques, pas possible, des fois qu'un des nôtres voudrait rester. Certains P.G. sont chargés comme des mulets, des paquets pendouillent de partout. Je dois faire simple touriste minable avec ma valdingue en contreplaqué.

La gare. Voici une corvée de prisonniers avec pelles, balais, brouette, qui nettoie les quais. L'un s'approche aux nouvelles. Nous sommes rapatriés, viens avec nous, on va te faire grimper en douce ; ce soir, on est en France, aussitôt la frontière franchie, tu te débrouilles. Il hésite : « et mes affaires au stalag. - Aucune importance,

du moment que tu as ton portefeuille. » On le voit, pas chaud pour tenter l'aventure, rompre avec sa petite vie bien réglée, nourri, logé, les copains. Nous le voyons s'écarter doucement, le regard en-dessous, des fois qu'on l'embarquerait de force. Pas à moi qu'une occasion aurait voulu s'offrir pendant mon séjour. Il fait une belle journée, les portes sont ouvertes. Les Boches sont réfugiés dans le wagon de queue. La vallée du Rhin est jolie avec ses vignobles bien entretenus. Strasbourg, pas mal de vert-de-gris dans le coin. Compiègne, centre de triage. c'est la visite médicale, et nous sommes habillés et chaussés Pétain. Je touche une indemnité forfaitaire de 870 francs, pécule certainement en récompense de mes bons et loyaux services, et vous signez là. Ce pactole va me permettre de démarrer dignement dans ma nouvelle vie. Puis, toutes les formalités réglées, c'est la nuit tranquille dans un vrai lit.

Le lendemain, c'est le départ pour Paris, la gare de Lyon. La dernière histoire aussi. J'ai du temps pour ma correspondance, je vais aux W.C. A peine entré, voilà un gars qui veut absolument la place, il grogne et va finir par arracher la porte, un mal élevé. Du calme, garçon. Je sors tranquille, il me glisse un regard en douce, bouge pas. Je lui lance : « t'es plus pressé, maintenant ? » Il te prend deux baffes toutes neuves, je le bouscule dans les choses, et, pour terminer, un grand coup de savate dans le derche ; il n'a pas dit un mot. Les gens passent, indifférents. Il faudra que je me surveille.

C'est Dijon, Beaune, que le vignoble est joli sous le soleil, que de souvenirs. Chalon-sur-Saône, la ligne de démarcation. Le Fritz qui examine longuement mes papiers, me regarde. Pas corrects, que je lui dis. Il s'en va en hochant la tête. Le train débouche au bas de Boyer. Voilà la sablière, les tours de l'abbaye Saint-Philibert, cette belle Saône, calme. Quelque chose monte dans ma gorge : plus de trois ans !

La gare, quelques saluts. La Promenade des Frères, l'école maternelle, une femme à une fenêtre au premier étage : Madame Morel, ma vieille institutrice de la maternelle : « Salut Bébert ! » La rue Tilsit. Dès le début, je remarque la maman assise devant sa porte, son petit banc et qui coud, éternellement. Ginette Grébert, l'amie d'enfance qui donne l'alerte : « Madame Baudin, voilà Bébert ! » C'est le 19 juillet 1943.

Toutes les fois que ma sœur Guite lit : 19 juillet, retour, elle pleure. C'est la plus belle fête qu'elle ait jamais eu, qu'elle dit.

Des souvenirs qui ont du retard

C'est venu drôlement cette histoire. Par le canal du journal mensuel de l'Union Nationale des Evadés de Guerre, Daniel Bilalian, un présentateur de la télé, demande des récits d'évasions. Pourquoi pas une des tiennes, qu'elle dit la mémé ; et voici que Guite, la frangine, pousse à la roue.

Quel travail, quels souvenirs me montent à la gorge. Bon, tu ne commences pas à raconter une évasion lorsque tu es sur la route ou dans le train. Il y a d'abord la préparation, souvent difficile et pénible vu le rationnement imposé par Hitler. Il fallait décrire la vie dans les stalags, les commandos, les fermes, l'usine. On n'attend pas quarante ans pour raconter cette période. Bien des choses se sont estompées, d'autres reviennent vivaces. Voici plus d'une semaine que j'ai fini de relever ces souvenirs et voilà trois faits que je croyais oubliés.

Il y a ce matin d'avril, dans ce bagne de Wolfratshausen, nous sommes quatre à nous regarder en-dessous : qui va ramasser ce morceau de pain jeté au pied du ballast ?

Ce jour de mai 1942, nous rôdons avec Albert Bacchus dans le camp de Rawa-Ruska, direction les cuisines, on ne sait jamais. Au fond, près de l'entrée, un cortège insolite attire votre attention. C'est une charrette avec un cercueil dessus, entourée de quatre Allemands armés. Trois ou quatre P.G. suivent, allant accompagner à sa dernière demeure un copain qui n'a pas tenu le coup. Il part dans l'indifférence générale ; voyons, qu'est-ce qu'ils vont bien mettre dans la soupe à midi ?

C'est cette nuit de décembre, dans le camp de Lemberg. Tous les dormeurs sursautent, un coup de feu vient de claquer. Quel est le fou qui tente de s'échapper dans ce froid, il y a près de dix centimètres de neige. On entr'ouvre doucement les volets, c'est en face, presque sous un mirador, que ça se passe. Les Allemands s'agitent autour d'une forme noire allongée. Le matin, en partant au travail, nous apprendrons que ce cadavre, il restera sur place toute la matinée, c'est celui d'un civil polonais ivre, qui voulait entrer dans le camp en passant sous les barbelés ! On te tire dessus si tu ne prends pas la porte pour sortir et entrer, alors.

J'ai beaucoup parlé de Marcel Courvoisier, de Besançon. C'est grâce à lui que j'ai retrouvé Tournus en 1943. Il fut blessé par un éclat de mortier dans les reins au Saut des Cuves, près de Gérardmer, et évacué dans un hôpital. Sentant le vent, il prendra la route du Sud, et va se retrouver à Clermont-Ferrand avec mon sous-chef de musique, Lampré. Ils vont entrer par la suite au Ministère des Prisonniers. Ayant besoin d'un témoin pour sa blessure, il viendra voir mes parents à Tournus et sera tout surpris de me savoir prisonnier. Comme sanitaire non employé, il réussira à me faire libérer, nous nous reverrons en 1945.

J'ai raconté l'état d'esprit dans les camps tel que je l'ai perçu. Les frictions,

normal, l'éloignement, les soucis, la nervosité. Une fois sur place, sans gardien aux fesses, on doit pouvoir se débrouiller facile. On va me ramener les pieds sur terre vite fait. Dès le lendemain de mon arrivée, comme je racontais à la famille Grébert de la rue Tilsit ce qui se passait dans la Ruhr, les bombardements incessants, Grébert m'emmena à l'écart et me mit en garde. Surtout tais-toi, l'état d'esprit n'est pas bon !

Je m'en suis vite aperçu. Comme nous parlions de ravitaillement avec Henri Chaumont, marchand de cycles, président du Vélo Club Tournusien, il se mit à rire. Je te donne pédales, chaîne et tu ramènes du beurre et des œufs. Me voici parti un beau matin en vélo dans la Bresse, du côté de Roncenay. Dans la première ferme déjà, ce n'était pas du gracieux. Le gars avait un matériel lui permettant de faire largement cinq ou six Tours de France sans pépins. Dans la deuxième, par contre, la phobie du patron portait sur les cuillères, fourchettes, louches à l'occasion, de quoi équiper une chaîne d'hôtel internationale. Le ton a monté et, voyant qu'il commençait à loucher du côté de la fourche, j'ai opéré un repli stratégique ; je pédalais encore sec à l'époque. Comme nous évoquions des souvenirs de ces temps-là, j'entends Lucienne, la belle-soeur dire : « et quand on allait au ravitaillement en Bresse ! » Comme je m'étonnais qu'un habitant Villars, petite commune proche de Tournus et où tous, presque, sont cultivateurs, qu'elle ne puisse pas trouver le nécessaire : « Tu te fais des illusions, qu'elle répond, tout était réservé pour les Lyonnais et autres, qui se faisaient plumer allègrement. »

J'ai rendu visite à ma vieille mère Bourgeois, à Sainte-Croix, dans la Bresse. Nous avons bien rigolé avec nos souvenirs. Elle avait toujours sa flopée de chats. Deux ou trois avaient une drôle d'allure, leur pelage comme taillé au lance-flamme. L'explication était simple : ils avaient l'habitude de faire la sieste dans le four de la cuisinière et, par mégarde, la mère Bourgeois avait fermé la porte. Ce n'est que plus tard, quand elle a senti l'odeur et entendu le barouf qu'elle s'est rendu compte du désastre. Paraît que ça décanillait dur quand elle a ouvert la porte ; ils lui ont fait la gueule pendant plusieurs jours, ce qui me rappelle une histoire d'avant-guerre, vous voyez bien que ce n'est jamais fini.

La mère Bourgeois étant allée ce jour-là je ne sais où, le père Bourgeois avait décidé de se déguiser en cuisinier. Il avait quelques invités, des débardeurs et, en particulier, mon Julot. Au menu, des pigeons. On avait forcé dur tout le matin sur le vin blanc réservé en général pour le dimanche, histoire de changer un peu ; ça chicanait duraille à la manille en attendant, on entendait même quelques chansons, ce qui laissait entrevoir un après-midi de toute beauté. Vers midi, quelques tarins ont reniflé une odeur plus que suspecte. Quand la porte du four de la cuisinière fut ouverte, ma mère, toutes les mouches de la cuisine se sont sauvées, et pas à cause du Fly-Tox, ils avaient oublié de vider les pigeons.

Je quittais donc ma vieille mère Bourgeois, que je ne devais jamais revoir.

Je revenais sur Tournus tranquillement et, dépassé Louhans, crevaison. Aucune importance, j'avais deux boyaux de rechange, pas fameux, il est vrai. Je ne fais pas deux kilomètres, crevaison encore, cela devenait sérieux. Et rebelote un peu plus loin, la poisse. Va trouver un mécano pour te dépanner en cet automne 1943. Plus de vingt kilomètres à pied n'étaient pas un obstacle, j'avais fait mieux. J'arrive dans un village, me renseigne pour un mécanicien. Pas mal de monde, petite fête ou noce, me rappelle pas. Je me fais accrocher par cinq ou six gros énervés, la tronche bien rouge, qui veulent absolument transformer mon galbé. Je ne sais pas quel temps j'ai mis sur quelques kilomètres, mais certainement il fut bon. J'ai eu toute cette équipe au souffle, quel dimanche !

Il faut parler du pain aussi, les petits. Nous avions droit au pain à la farine de maïs, pas fameux. Dans la Bresse, certainement pour entretenir la race, ils dégustaient le pain blanc, allez savoir, avec tous ces règlements. L'époque des grosses combines, le climat dans ce pays. Je me rappelle avoir échangé des mitaines de boxe pour travailler au sac de sable contre douze fromages de chèvre à un gars d'Ozenay.

Un mois ou deux après mon retour d'Allemagne, je fus contacté par un copain, Roger Duboeuf, pour entrer dans la Résistance ? Je n'étais pas contre, mais je désirais d'abord me retaper. Trois années à coucher sur la paille et recommencer, je n'étais pas chaud. Il n'y avait pas grand monde dans le maquis à cette époque et une certaine lassitude perçait, le soutien n'était pas conséquent. Je me souviens de ce jour de novembre, avec Charles Rigaux, un ami de Villars dont j'ai déjà parlé, nous entrons chez Thomas, il tenait un bistrot près de l'abbaye. Combien sont-ils là-dedans, dix, quinze, tout ça hurle, à moitié ivres. Il y a même une mitraillette sur la table. Ils sont à deux cents mètres du poste allemand, il suffit d'une patrouille, pas prudent tout ça, avec ces bonnes âmes qui traînent toujours partout. On ne va pas s'attarder avec Charlot. Avec lui et quelques copains, nous gagnerons le maquis en 1944. Dénoncé, Thomas reviendra de Bückenwald bien amoché, il mourra trois ans plus tard. Un autre patron de bistrot, Dédé Gaudillat, se fera prendre et fusiller sur une route de l'Ain.

Il y a des choses à écrire là-dessus, sur cette période, peut-être un jour. Le temps a passé. Il y aura les luttes syndicales, les joies, les peines, l'engrenage de la vie. Il y a les enfants auxquels tu racontes de temps à autre quelques souvenirs. Les mariages, les petits-enfants. Alors, pendant que j'ai le temps, et avant de devenir gaga, on ne sait jamais, j'ai écrit ces quelques pages pour prévenir cette interrogation.

Nice, mars 1981

Quelques réflexions

Bien entendu, mon retour en juillet 1943 ne fut pas du goût de tout le monde. Je fis partie du dernier train de la relève. Etrange que Baudin soit libéré. Je perdis même quelques copains, mais si ! C'est la réflexion d'un autre qui me parvient. « Après tout, ce qui lui est arrivé, il l'a bien cherché. » Tout juste si l'on n'ajoute pas : « Bien fait pour sa tronche. » Cela vient d'un gars qui a débité des copeaux sur un tour pendant cinq ans dans une boîte près de Dortmund. Que répondre ? Il est revenu, plus tard, ayant enfin assimilé le coup, d'autres aussi.

Un gêneur, en somme. J'ai bien senti cela, la même impression lors de ma dernière permission de ce Noël 39. Quel coup tordu a bien pu faire faire ce Baudin pour rentrer avant les autres ? Rien du tout, il y a eu, vous l'avez lu, simplement un coup de pot comme on en a une ou deux fois dans sa vie. Car j'en ai eu un deuxième, et combien je regrette de ne pas en avoir profité, je serais millionnaire et bien considéré. Pas millionnaire de maintenant, qui n'a pas une mobylette à l'heure actuelle, le vraiment paumé !

J'ai compris trop tard. Quand j'ai vu, sur une estrade, c'était pour les premières élections législatives, un bon gros enrichi, avec un étui à révolver flambant neuf à travers le ventre, jouer les héros de la dernière heure. Quand j'ai entendu les gueulantes de ceux qui voulaient des médailles, ceux qui voulaient le remboursement de leurs marks laborieusement gagnés, ceux qui voulaient que leurs pieds gelés dans la neige des Vosges, pour lutter afin de délivrer ceux cités plus haut, soient reconnus, etc... Je m'arrête, ça me rend nerveux

Henri Amouroux raconte dans ses livres la sombre histoire de la France occupée. Je retiens ce passage, pour moi terrible. Sur cent personnes arrêtées par la Gestapo, la police spéciale d'Hitler, quatre-vingt-cinq l'étaient sur dénonciations ! Ce que j'ai connu dans les camps n'était donc que de la roupie de sansonnet. C'est Gregnet, notre secrétaire des évadés, qui me raconte qu'il a trouvé un hargneux lui dire que Rawa-Ruska était devenu sur la fin un des meilleurs stalags d'Allemagne ! Que l'aumônier du camp de Rawa, au congrès de Cannes en 1965 ou 66, se déliant du secret, lui révélait que nous devions tous être liquidés. On s'en doutait un peu. Ce n'est pas pour chasser l'ours dans les Carpates que l'on organise un tel voyage pour des évadés, mais avec un but bien précis. On l'a vu par la suite après tout. Auschwitz et les autres n'étaient pas loin dans le coin de cette pauvre Pologne.

Ayant demandé la carte d'interné résistant, vous lirez la réponse du Ministère des Anciens Combattants. Pas assez de résistance, et vous êtes rentré en 1943, pas normal tout ça. Tous les ans, les évadés organisent une choucroute. La première fois que nous y assistons avec mémé, c'est en 1965, je crois. C'est à Beausoleil que ça se passe et où je retrouve Aliprendi que j'avais connu à Lemberg. A

côté de nous, un gars raconte qu'il a été aussi à Rawa, mais pas pour évasion, mais pour avoir couché avec une Allemande. Il a eu la carte d'interné résistant. Au Ministère des Anciens Combattants, le mot Résistance doit avoir plusieurs significations.

Je vais mal jouer aux boules cet après-midi !